L'Initiation

CAHIERS DE DOCUMENTATION ÉSOTÉRIQUE TRADITIONNELLE
REVUE DU MARTINISME ET DES DIVERS COURANTS INITIATIQUES

Revue fondée en 1888 par PAPUS (Dr Gérard ENCAUSSE)
Réveillée en 1953 par le Dr Philippe ENCAUSSE

Directeur : Michel LÉGER
Rédacteur en chef : Yves-Fred BOISSET







Nouvelle série (depuis 1953)
N° 4 de 2001

Trimestriel : 45,92 F (7 euros)
octobre-novembre-décembre 2001

S O M M A I R E

**Tout au long de l'année 2002,
nous republierons les 10 prières
de Louis-Claude de Saint-Martin.**

***La Direction, la Rédaction et l'Administration
de la revue
présentent à leurs lecteurs et amis
leurs meilleurs vœux pour l'an II du troisième millénaire***

La revue « L'Initiation » est présente sur deux sites web :

www.chez.com/crp et www.france-spiritualites.com

L'Initiation

69/89, rue Jules Michelet – 92700 COLOMBES
Téléphone : 01 47 81 84 79 - Télécopie : 01 47 69 09 41
Courriel : Yvesfred.boisset@wanadoo.fr
CCP : PARIS 8 288 40 U PARIS
Administrateur-honoraire : Jacqueline ENCAUSSE
Administrateur : Annie Boisset
Rédacteurs adjoints : Serge Caillet, Marcus ✞,
M.-F. Turpaud, Marc Bariteau ✞ et Mehiel.

À partir du 1er janvier 2002, tous les paiements doivent être effectués en euros.

En réglant votre réabonnement sans attendre, vous nous facilitez la tâche et nous évitez des frais de rappel. Merci de votre compréhension et de votre aide.



Les opinions émises dans les articles que publie l'INITIATION doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et n'engagent que la responsabilité de ceux-ci.
L'INITIATION ne répond pas des manuscrits communiqués.
Les manuscrits non utilisés ne sont pas rendus.

Le directeur : Michel LÉGER, 2, allée La Bruyère, 78000 Versailles.
Cert.d'Inscr. à la Commission paritaire du papier de presse du 21-9-70 n° 50.554
Imprimerie BOSC France - 69630 Chaponost - Dépôt légal n° 10208 - décembre 2001

ÉDITORIAL

Vivons chaque matin comme si nous devions mourir le lendemain. Chaque aurore qui se lève est une victoire de la Providence sur la destinée, un peu du feu divin volé à l'éternité, un instant qui nous est prêté pour servir tous ceux-là qui ont besoin de nous.

La mort n'est pas une punition ; la vie n'est pas seulement un lieu de jouissances passagères, elle est aussi une espèce de long fleuve torrentiel entre les rives inhospitalières duquel nous fracassons nos illusions, nos fantasmes, nos peurs.

Plaignons ces êtres aveugles – car ils ne voient plus la « vraie lumière » dont parlait Saint-Martin – qui s'installent dans leur vie terrestre comme s'ils devaient y vivre, sinon une éternité, du moins le temps nécessaire pour compter et recompter les biens et les honneurs qu'ils ont amassés et qui, pourtant, ne sont que poussière et retourneront en poussière.

Papus nous a bien suggéré que *l'envol* de la part spirituelle et immortelle de l'individu décédé serait plus difficile et douloureux pour celui qui, jusqu'à son dernier souffle, aura pleuré sur l'abandon irréversible de ses trésors matériels.

Quitter ceux que l'on aime et qui nous aiment est tout autre chose. Si, comme le préconisait Saint-Yves d'Alveydre dans « Les clefs de l'Orient », ses proches savent entourer le défunt de leur affection (qui n'est pas de la *pleurnicherie*) et de leur sollicitude dans les moments qui précédent et suivent immédiatement son passage, alors, celui-ci n'en sera que facilité et son esprit allégé des souffrances rejoindra dans la joie et dans la paix l'âme universelle.

Vivons chaque jour comme s'il s'agissait du dernier. Cueillons dès aujourd'hui les « roses de la vie », c'est-à-dire de la connaissance et de l'amour en leur sens le plus élevé. Ronsard n'ignorait pas le *prix* de la rose et de l'allégorie.

Vivons chaque matin comme un dernier cadeau.

Yves-Fred Boisset.

Patrick NÉGRIER

DISSERTATION SUR LE SYMBOLISME DES LETTRES HÉBRAÏQUES

Écrivain, auteur de nombreux ouvrages sur le symbolisme et sur la tradition maçonnique, Patrick Négrier est le rédacteur en chef de « Points de vue initiatiques », la revue éditée par la Grande Loge de France.

Dans le texte hébraïque de la Bible plusieurs textes se trouvent imprimés parallèlement aux lettres de l'alphabet hébreu, attestant par là que ces lettres possédaient en elles-mêmes une signification qui présente un rapport direct avec le propos du texte biblique. C'est par exemple le cas des psaumes dits alphabétiques (Ps. 9-10 ; 25 ; 34 ; 37 ; 111 ; 112 ; 119 ; 145), ainsi que celui de Prov. 31 et des *Lamentations* du prophète Jérémie. Mais quelle était exactement la signification de ces lettres de l'alphabet hébreu ? C'est ce que nous examinerons ici en détail, fournissant à cette occasion un instrument herméneutique précieux pour l'interprétation du symbolisme de certains passages tant de l'Ancien que du Nouveau testament. Les lettres hébraïques possèdent un symbolisme parce qu'elles sont en elles-mêmes des symboles, et elles sont des symboles pour deux raisons : d'abord parce que leur forme est un tracé hiéroglyphique qui représente la forme visible d'une réalité matérielle dotée d'un symbolisme ; et ensuite parce que leur dénomination renvoie du point de vue étymologique à un ou à plusieurs mots qui désignent une réalité matérielle possédant elle-même un symbolisme. Examinons donc cas par cas le tracé hiéroglyphique et la signification étymologique des lettres hébraïques afin d'en comprendre leur symbolisme.

*

En hébreu la lettre aleph א renvoie tant au mot *eleph* signifiant « taureau » qu'au mot *alouph* signifiant « chef ». Cette lettre aleph

représente une croix. Quel rapport existe-t-il entre les significations de la racine 'LPh (taureau, chef) et la forme de la croix ? Dans l'Égypte antique, les quatre vents de l'Esprit de vie avaient été associés dans la « Chanson des quatre vents du ciel » aux quatre points cardinaux (nord, sud, est, ouest) et comparés à quatre taureaux qui, placés à ces quatre points cardinaux, exhalent de leurs museaux colériques leur souffle, l'haleine de vie qu'ils dirigent vers le sujet sensé se trouver entre les quatre taureaux cardinaux, c'est à dire en somme au centre du monde [1]. Dès la 1ère dynastie ces quatre taureaux se trouvent représentés sur la palette de Narmer. Ces quatre vents cardinaux symbolisent les quatre modalités de l'Esprit de vie qui induisent chez l'homme qui leur obéit (foi en l'Esprit de vie) la pratique des quatre vertus cardinales (justice, prudence, force, tempérance : cf. Sag. 8,7). Parmi ces quatre vertus, deux d'entre elles (la justice et la tempérance) constituent deux formes du non-désir, les deux autres (la prudence et la force) constituant deux formes du non-agir. Ce non-désir et ce non-agir inhérents aux quatre vertus cardinales avaient été symbolisés dans l'Égypte antique par le trône cubique du pharaon dont l'immobilité est analogue à l'immobilité de l'étoile polaire sise au centre du ciel. La croix dessinée par la lettre aleph indique aussi bien le trajet des quatre vents cardinaux de l'Esprit de vie, que le centre vers lequel ils convergent, centre dont l'immobilité symbolise le non-désir et le non-agir inhérent aux quatre vertus cardinales suscitées par l'obéissance du croyant aux quatre modalités de l'Esprit de vie. Par ailleurs les anciens égyptiens considéraient que le pharaon doit être le premier dans le peuple, dans l'Etat-nation, à obéir aux quatre modalités de l'Esprit de vie et à pratiquer par conséquent le non-désir et le non-agir inhérent aux quatre vertus cardinales. Cette idée, signifiée par le symbolisme spirituel et éthique de la forme cubique et de l'immobilité du trône du pharaon, explique en fin de compte pourquoi en hébreu la lettre aleph fut associée à la notion de « chef ». Noter que dans son *Apocalypse*, l'apôtre Jean a mentionné trois fois la lettre grecque alpha dérivée de la lettre hébraïque aleph (Apo. 1,8 ; 21,6 ; 22,13).

*

[1] Claire Lalouette « *Textes sacrés et textes profanes de l'ancienne Égypte* », Paris, Gallimard 1987, tome **, pages 147-148.

La lettre bêt ב renvoie au mot bayit signifiant « maison ». Dans la symbolique traditionnelle de l'Égypte antique (cf. par exemple la maison représentée au sommet de la palette de Narmer entre les taureaux cardinaux, ou encore la maison représentée sur la stèle du pharaon Ouadji de la 1ère dynastie), la maison constituait et symbolisait tout à la fois le refuge dans lequel l'homme de désir peut se retirer pour échapper aux ennemis extérieurs auxquels ses propres désirs l'auraient exposé, et ainsi sauver sa vie. Ce symbolisme sotériologique de la maison a été rappelé par Stanislas Breton en des termes où le lecteur admirera l'intuition sûre avec laquelle le philosophe chrétien a réussi à retrouver une chaîne de significations strictement traditionnelle : « Assurée de ses bases, la fondation oublie son devenir dans la maison qui la fait tenir et se tenir au milieu des éléments... La sécurité que dispense le sous-jacent... communique sa vertu à la géométrie d'une enceinte, fermée sur elle-même et ouverte, non sans quelque crainte, à l'altérité toujours menaçante du dehors. Intérieur et extérieur... ont été des modes de vie, des manières d'être trop souvent négligées par les analyses dites philosophiques... Les murs, fussent-ils de branchages, incorporent la certitude d'une croyance et la fiabilité d'une protection » [1]. On peut ajouter que c'est peut-être ce symbolisme sotériologique de la maison (cf. Mt. 7,24-27) qui fut à l'origine de la forme cubique traditionnellement donnée aux maisons, en référence à la structure cardinale des quatre vents de l'Esprit de vie qui induisent chez l'homme obéissant par la foi à l'Esprit la pratique des quatre vertus cardinales.

*

La lettre guimel ג renvoie au mot *gamal* signifiant « chameau » et représente le cou du chameau [2]. La hauteur du cou du chameau fut retenue et incluse dans la symbolique de l'alphabet hébreu parce que dans la symbolique traditionnelle de l'Égypte, la hauteur symbolisait l'universalisation de la conscience qui, sous la motion de l'Esprit de vérité, permet à l'innocent injustement persécuté par un ou par des

---

[1] Stanislas Breton « *Philosophie buissonnière* », Grenoble, Jérôme Million 1989, page 24.

[2] N.-Ph. Sander et I. Trénel « *Dictionnaire hébreu-français* », Genève, Slatkine 1987, âge 87.

méchants d'espérer et par là de triompher de l'esprit du mal animant ses persécuteurs. Ce symbolisme se trouve représenté sur la palette de Narmer par la hauteur des cous des deux félins qui s'affrontent, retenus dans leur affrontement par les deux hommes qui les tiennent en laisse. Noter qu'en Mt.19,24 Jésus de Nazareth a évoqué ce symbolisme spirituel et éthique du chameau (référence conjointe à l'Esprit de vérité et à la vertu d'espérance). En effet dans ce verset de l'Evangile de Matthieu, le « trou d'aiguille » appelé en grec *trupematos raphidos* faisait simplement référence au dispositif qui, dans l'architecture sacrée de l'Égypte antique, permettait de dresser sur sa base un obélisque. La surface inférieure des obélisques n'était pas totalement plane : comme l'ont montré Jean-Claude Golvin et Jean-Claude Goyon, on laissait subsister une arête de pierre qui était destinée au cours du halage vertical de l'obélisque à venir s'encastrer dans une cavité taillée dans le socle destiné à servir d'assise à l'obélisque [1], l'encastrement de l'arête inférieure de l'obélisque dans la cavité du socle assurant ainsi l'équilibre et la stabilité de l'obélisque dressé à la verticale. Dans l'Égypte antique, le rite de l'érection de l'obélisque renvoyait par analogie tant au mythe du redressement de la colonne vertébrale de l'Osiris défunt tué par son frère Seth, qu'au rite du redressement du pilier djed par le pharaon, ces trois redressements analogues symbolisant une seule et même réalité : la mise en œuvre de la vertu d'espérance qui, donnant accès à l'Esprit de vérité, permet à l'innocent injustement persécuté d'universaliser sa conscience et de triompher par là de ses persécuteurs. Noter que cette symbolique de l'espérance se retrouve dans la Bible en Gen. 28,10-22 sous la forme de l'érection de la stèle de Bêt'el par Jacob. Reprenant à son tour cette symbolique architecturale d'origine égyptienne, Jésus de Nazareth, se basant sur l'analogie entre la hauteur de l'obélisque et la hauteur du cou du chameau, s'est contenté de substituer le chameau à l'obélisque ; et se basant sur l'analogie entre l'obélisque et une aiguille, il s'est contenté d'appeler « trou d'aiguille » la cavité pratiquée dans le socle de l'obélisque ; l'enseignement de Mt. 19,24 étant au fond qu'il est plus facile à une arête d'obélisque de venir s'encastrer dans la cavité du socle préparé pour cet obélisque, qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieux.

---

[1] Jean-Claude Golvin et Jean-Claude Goyon « *Les Bâtisseurs de Karnak*, CNRS 1987, pages 134 et 135.

*

La lettre dalet ד renvoie au mot *dalet* signifiant « porte ». Dans la symbolique traditionnelle de l'Égypte antique, la porte, d'ailleurs magnifiée par les pylônes des temples égyptiens du nouvel empire, possédait un symbolisme multiple : d'abord par ses quatre côtés (le seuil, les deux montants verticaux, et le linteau), elle renvoyait au symbolisme spirituel des quatre vents cardinaux de l'Esprit de vie ; ensuite par sa fonction sotériologique, elle renvoyait à la fonction sotériologique des quatre vertus cardinales induites par l'obéissance du croyant aux quatre modalités de l'Esprit de vie (nous avons évoqué le symbolisme sotériologique de la maison au paragraphe consacré au symbolisme de la lettre bêt) ; et enfin par sa hauteur (particulièrement soulignée aux pylônes des temples égyptiens du nouvel empire), la porte renvoyait à l'expérience de l'espérance qui, sous la motion de l'Esprit de vérité, universalise la conscience. Ce double symbolisme de la porte, qui s'applique à la majorité des portes des monuments décrits dans la Bible (comme la porte d'Ex. 12,7, la porte de l'hêkal du temple de Salomon, et les portes de la Jérusalem céleste), a été parfaitement exprimé dans le Psaume 24. Et il a été repris par Jésus de Nazareth dans ses évocations de la porte (Mt. 7,13-14 ; Jn 10,1-9).

*

La lettre hé ה renvoie à l'interjection *hah* signifiant « hélàs », référence probable à l'épreuve de la souffrance, qu'il s'agisse de la souffrance pouvant résulter de l'expérience des quatre modalités de l'Esprit de vie (dont c'est la fonction de s'opposer aux désirs humains trop humains), ou qu'il s'agisse de la souffrance résultant de l'expérience personnellement subie de la persécution par l'esprit du mal animant les méchants.

*

La lettre vav ו renvoie au mot *vav* signifiant « clou ». On a retrouvé des clous rituels dans les fondations de temples mésopotamiens [1]. La

[1] Michaël Roaf « *Atlas de la Mésopotamie et du proche-orient ancien* », Paris, Brepols 1991, page 81.

fonction des clous éclaire directement leur symbolisme. Les clous ayant pour fonction de pénétrer dans un matériau, ils symbolisent naturellement l'onction par laquelle les quatre modalités de l'Esprit de vie pénètrent dans un être humain (cf. Gen. 2,7) pour fixer ce dernier dans la pratique du non-désir et du non-agir inhérents aux quatre vertus cardinales. Les clous utilisés dans la construction de la tente de l'exode semblent avoir repris le modèle fourni par ces sortes de clous géants qu'étaient les quatre hampes qui se trouvaient encastrées dans la façade du pylône des temples égyptiens du nouvel empire, ces quatre hampes symbolisant, par leur caractère axial (c'est à dire polaire), les quatre vertus cardinales suscitées chez le croyant par les quatre modalités de l'Esprit de vie.

*

La lettre zaïn ז renvoie au mot *zayin* signifiant « arme », « hache ». La culture traditionnelle de l'Egypte antique avait évoqué deux armes symboliques : la lance de cuivre fichée dans le serpent Nik[1] ; et le sceptre rituel dénommé ouas, qui représentait un long harpon à hippopotame surmonté à son sommet d'une représentation de la tête du chacal Anubis. Ces armes symbolisaient toutes les formes de violences par lesquelles des méchants agressent injustement des innocents. Nous retrouvons une évocation de cette arme archétypale sous la forme de la lance qui fut lancée dans le côté de Jésus de Nazareth (Jn 19,34).

*

La lettre het ח peut renvoyer soit au verbe *hata'* signifiant « pécher » ; soit au substantif *hat* signifiant « peur », « terreur ». Dans la tradition biblique, la terreur normative peut revêtir deux formes : il s'agit soit de la crainte de la mort qui retient l'homme de commettre l'un ou l'autre des sept péchés capitaux, c'est à dire mortels (effets mortels de la paresse, de l'envie, de l'avarice, de la colère, de la luxure, de l'orgueil, et de la gourmandise) ; soit de la crainte de la mort qui retient l'innocent injustement persécuté de répliquer à son persécuteur de peur d'exciter chez ce dernier un redoublement de violence qui pourrait s'avérer fatale pour le persécuté. La première

[1] Claire Lalouette, op. cit., tome **, pages 60, 62, 64, 68, 131.

forme de crainte se rapporte au pouvoir salvifique de la foi en l'Esprit de vie ; la seconde forme de crainte se rapportant au pouvoir salvifique du pardon qui constitue une étape décisive de l'espérance vécue sous la motion de l'Esprit de vérité.

*

La lettre têt ט renvoie au mot *tît* signifiant « boue », « argile ». Il s'agit d'une référence à la mortalité de l'homme exposée en Gen. 3,19.

*

La lettre yod י renvoie au mot *yad* signifiant « main ». C'était probablement une référence à l'attitude de la prière en usage dans l'Egypte antique, attitude fréquemment représentée dans l'art de l'époque, et qui consistait à lever les bras face au soleil vers le sommet du ciel où se trouvent l'étoile polaire mais aussi les quatorze étoiles des deux Ourses polaires. L'idée d'élever les deux mains vers le ciel ne se justifiait d'ailleurs pas seulement par le symbolisme spirituel, ontologique, et éthique des éléments du cosmos concernés (les quatre points cardinaux ponctuant le trajet du soleil, l'étoile polaire, et les deux Ourses) ; cette idée d'élever les deux bras se justifiait également par la volonté d'établir une analogie entre l'attitude corporelle et la structure des deux stèles traditionnelles qui en Égypte puis en Israël résumaient la majeure partie de la tradition (cf. les deux stèles du sanctuaire funéraire situé à la base de la pyramide de Meidoum et de la pyramide rhomboïdale du pharaon Snéfrou à Dahchour, couples de stèles qui fournirent le modèle des divers couples de stèles mentionnés dans la Bible, par exemple en Ex. 31,18 ; Deut. 27,1-8 ; et Jos. 8,32, ce dernier sanctuaire samaritain étant évoqué par Jésus de Nazareth en Jn 4,4-24). Ce signe des deux bras levés en signe d'adoration du divin fut emprunté par Moïse à l'Egypte et transmis par lui au peuple hébreu. C'est ainsi qu'en Ex. 17,11-13 on voit Moïse lever symboliquement ses mains pour inciter le peuple israélite à mettre en pratique les vertus spirituelles et métaphysiques en vue de vaincre un peuple ennemi. Noter que Jésus de Nazareth a évoqué la lettre grecque iota (équivalant au yod hébraïque) en Mt. 5,18.

*

La lettre kaph כ renvoie au mot *keph* signifiant « rocher ». Dans la Bible le rocher est une figure de l'axe du monde en deux sens : d'abord au sens où, par son immobilité analogue à l'immobilité de l'étoile polaire sise au centre du ciel, il symbolise le non-désir et le non-agir inhérent aux quatre vertus cardinales induites par l'obéissance de la foi à l'Esprit de vie ; et ensuite au sens où par son élévation, il symbolise l'espérance qui, mue par l'Esprit de vérité, universalise la conscience. Mais ce n'est pas tout. Il convient en outre d'ajouter que, comme toutes les montagnes sur les flancs desquels coulent les fleuves (cf. Ps. 133,3), tout rocher biblique symbolise en outre par les quatre fleuves archétypaux de Gen. 2,10-14 sensés couler sur ses côtés les quatre modalités typiques de la charité mue par l'Esprit saint. Les quatre modalités de la charité typifiées par les quatre fleuves du jardin de délices étaient et sont les suivantes : l'excommunication (le fleuve Pîshôn porte un nom signifiant « dispersion »), la sainte colère (le fleuve Gîhôn porte un nom signifiant « éclater »), l'exemplarité éthique (le fleuve Hideqel porte un nom signifiant « bruyère », référence au pouvoir qu'a toute essence odoriférante de communiquer son parfum à ce qu'elle touche), et enfin la conception et l'éducation d'enfants destinés à devenir des saints utiles à la rédemption du monde (le fleuve Perat porte un nom signifiant « engendrement »). Le rocher symbolisant, par les fleuves qui coulent de ses côtés, la charité a été plusieurs fois représenté dans la Bible, qu'il s'agisse du rocher dressé en stèle sur lequel Jacob verse de l'huile (Gen. 28,18), qu'il s'agisse du rocher de Rephidim (Ex. 17,1-7), ou qu'il s'agisse encore du rocher de Meriba (Nomb. 20,1-13). Le rocher symbolisait ainsi dans la Bible les trois vertus théologales (cf. le pouvoir sotériologique du rocher en Mt. 7,24-27). Et c'est pour cette raison que Jésus de Nazareth choisit d'attribuer à l'apôtre Pierre le surnom de Képhas signifiant « rocher » (Mt. 16,18 ; Jn 1,42).

*

La lettre lamed ל qui représenterait « une espèce de fouet pour conduire les bœufs » [1], renvoie au verbe *lamad* signifiant « apprendre » au double sens de « s'instruire soi-même » et de « enseigner autrui ». Nous reconnaissons là une allusion à celle des quatre modalités de la charité symbolisée par le fleuve Perat de Gen. 2,10-14 et qui consiste, sous la motion de l'Esprit saint, à engendrer et surtout à éduquer des enfants pour en faire des saints utiles à la rédemption du monde.

*

La lettre mêm מ renvoie au mot *mayim* désignant les « eaux ». Dans la Bible, les eaux peuvent être de deux natures : il peut s'agir des eaux de la mer dans lesquelles l'homme peut se noyer, et elles symbolisent alors les sept péchés capitaux (c'est sur ces eaux de mer qu'en Mt. 14,22-33 Jésus de Nazareth marche triomphalement sans s'y enfoncer) ; mais il peut au contraire s'agir des eaux vivifiantes des quatre fleuves de Gen. 2,10-14, symboles des quatre modalités de la charité mue par l'Esprit saint (cf. à ce sujet le symbolisme de la lettre kaph ; c'est cette eau vivifiante qui coule du côté de Jésus de Nazareth crucifié en Jn 19,34).

*

La lettre noun נ renvoie au verbe *noun* signifiant « croître », « se propager ». Ce concept de croissance et de propagation, porté comme nom par le père de Josué (Ex. 33,11), faisait référence à celle des quatre modalités de la charité qui consiste sous la motion de l'Esprit saint à engendrer des enfants pour en faire des saints utiles à la rédemption du monde.

*

La lettre samek ס renvoie au verbe *samak* signifiant « appuyer sur » (au sens de : imposer les mains pour consacrer), « protéger », fortifier ». C'était probablement une allusion à l'onction spirituelle

---

[1] N.-Ph. Sander et I. Trénel, op. cit., page 309. Ce fouet, qui évoque évidemment le sceptre pharaonique en forme de fléau à grains, n'en évoque pas moins le fouet avec lequel Jésus de Nazareth chassa les marchands du temple (Jn 2,15).

(onction réelle) que symbolise l'onction rituelle dite symbolique. Or l'onction spirituelle (ou réelle) peut être communiquée à l'homme par l'Esprit lui-même, mais elle peut aussi être communiquée à un homme par un autre homme déjà spiritualisé et transmettant à son tour l'Esprit à un autre homme en lui dispensant la grâce. En ce qui concerne les quatre modalités traditionnelles de la communication de la grâce ou charité à autrui, cf. le symbolisme caritatif de la lettre kaph.

*

La lettre aïn ע renvoie au mot *ayin* signifiant « œil ». Au reste le tracé de la lettre aïn semble effectivement représenter la forme d'un œil. Cette lettre aïn représentant et signifiant tout à la fois « l'œil » faisait référence au voir au cours duquel les principes invisibles du réel (principes spirituels, ontologiques, et éthiques) se révèlent aux facultés naturelles de l'être humain. Il est bon à ce sujet de rappeler que les anciens égyptiens soulignaient rituellement l'importance du voir en maquillant les yeux de pharaon à l'aide d'un cerne bleu ; et que les anciens mésopotamiens avaient magnifié la représentation des yeux dans leurs figurines les plus anciennes. Héritant de cette tradition, les anciens hébreux appelaient leurs prophètes des « voyants » (I Sam. 9,9.11), signifiant par là que si la réalité profonde peut être vue par l'homme, l'homme doit donc s'efforcer de voir par lui-même la réalité au lieu de se confier aux opinions erronées des autres hommes.

*

La lettre pé פ renvoie au mot *peh* signifiant « bouche ». De fait le tracé de la lettre pé semble représenter les deux mâchoires supérieure et inférieure entre lesquelles se trouve la langue. La lettre pé (symbole du dire) a été placée après la lettre aïn (symbole du voir) pour signifier à l'homme qu'il a le devoir de dire ce qu'il a vu. Cf. à ce sujet Mt. 10,27.

*

La lettre tsadé צ renvoie au substantif *tsad* (« côté ») et au verbe *tsadah* signifiant « chercher à tuer quelqu'un ». C'était une allusion à l'épisode de Gen. 2,18-24 figurant l'épreuve ténébreuse au cours de laquelle le moi (symbolisé par l'homme Adam) accède par l'espérance à l'Esprit de vérité qui l'introduit à la charité (symbolisée par la femme Ève dont le nom hébreu signifie « vivante » parce qu'en sa qualité de dispensatrice des grâces, Ève est la mère des vivants, comme l'affirme Gen. 3,20). Noter que cette symbolique de l'épreuve ténébreuse conditionnant l'accès par l'espérance à l'Esprit de vérité (Esprit de vérité qui introduit lui-même à la charité mue par l'Esprit saint) se retrouve dans la Bible sous la forme du meurtre d'Abel dont le sang monte au ciel (trajet ascendant qui symbolise l'expérience de l'espérance au cours de laquelle la conscience accède sous la motion de l'Esprit de vérité à l'universalité) avant de retomber à terre (trajet descendant qui symbolise l'expérience de la charité au cours de laquelle la conscience mue par l'Esprit saint pratique la charité sous ses quatre formes typiques).

*

La lettre qoph ק renvoie au verbe *qaphah* signifiant « se blottir », « se coaguler », « se figer ». Le symbolisme de cette lettre n'est pas clair. Était-ce une allusion au non-désir et au non-agir inhérents aux quatre vertus cardinales qui concrétisent l'obéissance de la foi aux quatre modalités typiques de l'Esprit de vie ? Était-ce une allusion au pardon qui consiste chez l'innocent injustement persécuté à ne pas répliquer à ses agresseurs en vue de sauvegarder sa propre vie ? Était-ce une allusion à la coagulation de l'esprit qui s'exhale hors du cadavre d'un défunt après le décès de ce dernier ? Dans l'état actuel de nos connaissances, nous ne pouvons trancher ni dans un sens ni dans l'autre.

*

La lettre rêsh ר renvoie au mot *ro'sh* signifiant « tête ». Comment expliquer le rapport entre la signification « tête » et la forme du tracé de la lettre rêsh ? Cette forme de la lettre *resh* semble reproduire la forme des hampes qui dans l'Egypte antique servaient à signifier le

concept *neter* signifiant « dieu »[1]. Ces hampes, dont on retrouve une expression biblique en Nomb. 21,8-9, eurent dans l'Egypte antique deux formes principales. Dans leur forme primitive, les hampes comme celles qui se trouvent représentées sur la palette de Narmer étaient de simples mâts de bois au sommet desquels on avait placé la représentation d'un animal, le mât lui-même représentant l'axe polaire symbole du non-désir et du non-agir inhérents aux quatre vertus cardinales, et l'élévation d'un animal au sommet de ce mât symbolisant l'universalisation de la conscience sous la motion de l'Esprit de vérité réveillé par l'expérience subie de l'esprit du mal. Le choix de l'animal couronnant cette forme primitive de hampe varia, la diversité des hampes résultant de la variation de ce choix ayant permis au fil du temps aux anciens égyptiens d'affecter une hampe différente à chacun des nomes ou préfectures constituant le royaume d'Égypte. A l'époque du nouvel empire, ces hampes prirent une forme nouvelle. On plaça dans des rainures pratiquées dans la façade du pylône des temples de cette époque quatre hampes, c'est à dire quatre mâts de bois mais dont le sommet était désormais surmonté non plus par une figure d'animal mais par un tissu flottant dans l'air. Cette évolution plastique ne changea cependant rien au symbolisme spirituel et éthique des hampes primitives, le caractère axial (polaire) du mât symbolisant les quatre vertus cardinales suscitées par l'obéissance du croyant aux quatre modalités typiques de l'Esprit de vie, et le tissu flottant au sommet du mât symbolisant l'Esprit de vie qui dans l'expérience de l'espérance a pour effet d'universaliser la conscience. Ces diverses explications nous permettent en fin de compte de comprendre ce qui suit :

a) Tout d'abord, si le son « r » fut représenté par la lettre « ר » en forme de hampe et si cette lettre fut dénommée par le mot *ro'sh* (« tête ») dont l'initiale est précisément un « r », c'est parce que la hampe figurée par ce tracé représentait l'élévation (c'est à dire l'universalisation) de la conscience, exactement comme la tête se trouve en quelque sorte juchée sur le mât qu'est le corps humain, la forme matérielle du corps humain ayant déjà en soi valeur de symbole dans la mesure où elle est analogue à la structure des hampes traditionnelles.

---

[1] Christine Zivié-Coche « *L'Égypte pharaonique* » dans Françoise Dunand et C.Z.-C. « *Dieux et hommes en Égypte, 3000 ans av. J.-C. – 395 apr. J.-C.* », paris, Armand Colin 1991, pages 18 et 19.

b) Et ensuite, si les hampes traditionnelles servirent en Égypte de hiéroglyphe pour signifier le concept *neter* (« dieu »), c'est parce qu'en qualité de symboles des quatre vertus cardinales suscitées par l'obéissance de la foi à l'Esprit de vie, et qu'en qualité de symboles de l'espérance conditionnant l'accès à l'Esprit de vérité (lequel introduit lui-même à l'Esprit saint modalisant la charité), ces hampes traditionnelles symbolisaient les trois vertus spirituelles que sont les trois vertus théologales (foi, espérance, et charité) que leur pouvoir vivifiant permet de reconnaître comme « dieu ». Rappelons-nous en effet que d'après l'une des deux étymologies grecques du mot *zeus* (génitif : *dios*), le dieu désigne ce qui confère la « vie » (en grec : *zoé*) [1].

On peut enfin noter que les diverses hampes égyptiennes servirent de modèles à la croix sur laquelle Jésus de Nazareth fut crucifié (Mt. 27,31-32) ; il est d'ailleurs significatif qu'au sujet de cette croix, les apôtres et évangélistes Matthieu et Jean aient tenu à préciser qu'elle avait été plantée sur le lieu-dit Golgotha, mot hébreu synonyme de *r'osh* et signifiant comme lui « tête » (Mt. 27,33 ; Jn 19,17).

*

La lettre sin ש résulte d'un dédoublement de la lettre shin qui renvoie au mot *shen* signifiant « dent » et en particulier « rocher en forme de dent » (I Sam. 14,4). Par ailleurs le dédoublement de la lettre sin et de la lettre shin invite à rapprocher le mot *shen* (« rocher en forme de dent ») du mot *shenayim* signifiant « deux », la figure de deux rochers en forme de dent faisant allusion aux divers groupes de deux stèles en pierre mentionnés dans la Bible (en ce qui concerne les divers couples égyptiens et bibliques de stèles, cf. le symbolisme de la lettre yod). Parmi ces deux stèles (pierres verticales dont le sommet était cintré par référence à la forme cintrée du ciel, symbole du parcours de l'esprit des défunts assurant la pérennité historique), la stèle de gauche symbolisait par son tracé cyclique l'expérience de la foi aux quatre modalités typiques de l'Esprit de vie qui obligent l'homme à mettre en pratique les quatre vertus cardinales ; et la stèle de droite symbolisait également par son tracé cyclique l'expérience de l'espérance qui conditionne l'accès à l'Esprit de vérité, et au-delà à l'expérience de la charité. Noter qu'en hébreu ce symbolisme des

[1] Platon « *Cratyle* » 395 *e* – 396 b.

couples de stèles est à l'origine de l'emploi symbolique de la forme linguistique appelée duel. Un exemple de duel apparaît par exemple dans le nom hébraïque de la ville de Jérusalem, Yeroushalayim signifiant en hébreu « la ville des deux paix », les deux paix en question étant simplement d'une part la paix que confère la pratique des quatre vertus cardinales, et d'autre part la paix que confère la pratique conjointe de l'espérance et de la charité qui en est inséparable.

*

La lettre tav ת, qui est la dernière de l'alphabet hébreu, renvoie au mot *tav* signifiant « signe », « marque ». La lettre tav signifiant « signe » clôt l'alphabet hébreu pour signifier que la forme finale du langage humain, qui introduit au langage de la nature, est tout aussi non orale que le langage de la nature auquel elle introduit (cf. Ps. 19,2-5), que cette forme non orale du langage humain soit de nature écrite, de nature musicale, ou encore le langage des actes moraux.

*
* *

Cette étude sur le symbolisme des lettres hébraïques, complète en elle-même, ne serait cependant pas complète du point de vue biblique si nous ne lui ajoutions un paragraphe sur le symbolisme de la lettre grecque omega mentionnée trois fois par l'apôtre Jean dans son *Apocalypse* (Apo. 1,8 ; 21,6 ; 22,13).

Dans la version grecque du Nouveau testament que j'utilise, la lettre oméga se trouve transcrite sous cette forme : [1]. Or le symbolisme de la lettre omega ω ne peut être pleinement compris si l'on ne se réfère pas au symbolisme du tracé de la lettre oméga. Ce tracé représentait la forme cintrée du ciel que parcourt l'esprit des défunts. Lorsque les hommes meurent, leur esprit monte au ciel avant de redescendre sur terre pour y exercer leur influence et participer ainsi à la pérennisation historique. C'est ce parcours d'abord ascendant puis descendant de l'esprit des défunts que représentait le tracé de la

[1] Nestle-Adland « *Novem testamentum graece* », Deutsche Bibelstiftung, Stuttgart 1979.

lettre oméga. Ce tracé symbolique se rencontre très tôt dans l'Egypte antique : on le trouve par exemple gravé sur le trône du roi Mykérinos sous la forme du tracé tenu dans leurs serres par les faucons Horus [1]. Ce parcours ascendant puis descendant de l'esprit des défunts, Carlos Castaneda, l'un des représentants les plus hauts de l'initiation au XX° siècle, l'a évoqué lorsqu'il a utilisé l'expression « mer obscure de la conscience ».

*
* *

Comme on le voit, le symbolisme des lettres de l'alphabet hébreu constitue un authentique résumé de la sagesse traditionnelle. Cependant l'analyse du symbolisme des lettres de l'alphabet hébreu ne met pas seulement en évidence le contenu sapiential de ce symbolisme ; elle n'éclaire pas seulement les origines historiques, en particulier égyptiennes, de ce symbolisme ; elle permet aussi de comprendre, exemples à l'appui, en quoi la langue hébraïque était et demeure une véritable langue sacrée.

BIBLIOGRAPHIE DE PATRICK NÉGRIER

1) « *Les symboles maçonniques d'après leurs sources* » suivi de « *Les diagrammes cosmologiques traditionnels* », Paris, Télètes, 5[e] édition 2001 (10.000 exemplaires).
2) « *L'Initiation maçonnique* », Paris, Télètes 1991.
3) « Introduction » dans J.-G. Fichte « *Entretiens sur la franc-maçonnerie* », traduit de l'allemand par Henri Rochais, Paris, Trédaniel 1994.
4) « *Histoire et symbolisme des légendes compagnonniques* » précédé d'une étude sur le symbolisme dans le Carnet de Villard de Honnecourt, Le Mans, Borrégo 1994.

---

[1] Marie-Ange Bonhème et Annie Forgeau « *Pharaon, les secrets du pouvoir* », Paris, Armand Colon 1998, page 17.

5) « *Textes fondateurs de la Tradition maçonnique 1390-1760* », Paris, Grasset 1995.
6) « *La franc-maçonnerie d'après ses textes classiques* ». Anthologie 1599-1967, Paris, Detrad 1996.
7) « *Le Temple de Salomon et ses origines égyptiennes* », Paris, Télètes 1996.
8) « *Le Temple et sa symbolique* ». Symbolique cosmique et philosophie de l'architecture sacrée, Paris, Albin Michel 1997.
9) « *La pensée maçonnique du XIV*[e] *au XX*[e] *siècle* », Monaco, Rocher 1998.
10) « *La Tradition initiatique* ». Idées et figures autour de la franc-maçonnerie, Bagnolet, Ivoire-clair 2001.
11) « *L'éclectisme maçonnique* » suivi de « *Herméneutique maçonnique et philosophie biblique* », à paraître.

Ce serait un grand service à rendre aux hommes que de leur interdire universellement la parole, car c'est par cette voie que l'abomination les enivre et les engloutit tout vivants.

La route de la vie humaine est servie par des tribulations qui se relayent de poste en poste, et dont chacune ne nous laisse que lorsqu'elle nous a conduits à la station suivante, pour y être attelés par une nouvelle tribulation.

Il ne faut pas aller dans le désert, à moins que ce ne soit l'esprit qui nous y pousse : sans quoi, il n'est pas obligé de nous défendre des tentations que nous y rencontrons. Aussi combien n'y a-t-il pas de gens qui y succombent ?

Louis-Claude de Saint-Martin.

Robert DELAFOLIE

NOVALIS

Nous savons que le message romantique est infiniment plus considérable que tout ce qu'on a dit en général. En effet, au-delà d'un amour artistique et esthétique de l'humanité et de la nature, existe chez lui une effusion sentimentale et émotionnelle encore supérieure, hors de proportion avec sa réputation. Mais au-delà, il y a surtout la prise de conscience de l'identité et de l'intimité universelles, en fait, la réalisation intérieure pour chacun de l'unicité fondamentale de Dieu, de l'Homme et de l'Univers. Puis, au-delà encore, une vérité transcende tous ces constats et ces états d'être, qui est la découverte que, dans son immensité, la Création tout entière, qui est déjà vécue ici de l'intérieur, n'est encore malgré tout que la manifestation ostensible, visible, sensible, extrêmement atténuée, et, pour tout dire, méconnaissable, de l'essence même de cette Création une et éternelle, parfaite et pure, perdue et retrouvée. C'est là l'intuition commune aux plus vastes messages de l'Histoire, dans leurs secrets et leurs mystères insondables... Ces messages qu'on retrouve dans les grandes religions, sagesses, philosophies, théosophies, ordres et confréries, aux apparences extérieures diverses, sont communes et unies dans leurs courants intérieurs.

Et nous voici au cœur du sujet. Pour l'état-civil, George Philipp Friedrich von Hardenberg, deuxième des onze enfants du baron de Hardenberg et de son épouse, née von Bölzig, est né à Oberwiederstadt le 2 mai 1772, jour d'une éclipse de soleil. Détail intéressant concernant celui qui a tant exalté la nuit.

Son père, le très sévère baron, piétiste convaincu, rigoureux adepte aussi de la secte religieuse et mystique des « Frères Moraves », menait une existence seigneurale et pastorale en même temps et faite d'honnêteté et d'austérité.

Cet homme sincère, délibérément simple et humble, très sobre, qui devait être bon, était surtout préoccupé d'ésotérisme chrétien et très intéressé par d'autres mouvements tels que les sociétés baptistes et anabaptistes, ou encore certaines autres telles celles des « Frères de la vie évangélique », des « Frères de l'Asie » ou, aussi, des « Frères du Libre Esprit », par exemple.

Quant au manoir familial, au sein d'un paysage boisé proche d'un étang, il est très souvent décrit comme aussi sobre et dépouillé que l'existence des Hardenberg, simples, profonds, laconiques. Ainsi, dès le plus jeune âge, l'enfant évolua dans un milieu et un climat dépourvus de toute frivolité et, même, porté tout naturellement à considérer les intérêts ordinaires de leur voisinage comme de simples agitations artificielles et superficielles, c'est-à-dire autant de futilités vaines et fades auprès de préoccupations concernant l'état de *l'Homme avant la Chute*, ou dans *la vie future extra-historique* (ce qui, d'un certain point de vue, est la même chose).

L'androgynat primordial, la dégradation progressive de l'humanité et de la nature, la réintégration ultérieure de l'être dans l'unité et l'éternité retrouvées, sont évidemment de tout autre ordre que réceptions et festivités bourgeoises, voire aristocratiques autant que populaires.

On ne doit pas oublier qu'à l'époque, partout en Europe, surtout en France et bien plus encore en Allemagne, les groupes, courants, mouvements, cercles et cénacles, conventicules, proliféraient à l'extrême, tous orientés à titres divers vers les recherches et toutes sortes de pratiques autour de la théosophie, de la philosophie divine ou de la philosophie de la nature, attirés par de multiples correspondances secrètes, penchés sur la question des entités angéliques (théurgie), des rapports de Dieu, de l'Homme et de l'Univers tout entier et de tout ce qui se rapporte à l'unité universelle et à l'eschatologie.

Il est certes bien difficile de rester objectif en face de nébuleuses intellectuelles et spirituelles aussi variées, parfois contradictoires, sous les noms parfois pas très définissables d'illuminisme, d'occultisme, de piétisme, de quiétisme, de « Frères-Unis », autant de sujets traités avec beaucoup de rigueur et de désir de réel approfondissement dans des lieux aussi divers que certaines loges maçonniques ou martinistes, ou bien les « Illuminés de Bavière » ou, encore, des émules des « Illuminés d'Avignon ».

Friedrich von Hardenberg prit pour pseudonyme le nom, le « mot », de Novalis, évoquant la « Terra Novalis », terre vierge, un terme latin évoquant le limon originel (Genèse) et aussi le Grand-Œuvre alchimique. Ce choix souligne la propension de Novalis à unir des démarches apparemment diverses, telles la science, la poésie, la mystique, la métaphysique, voire la philosophie politique.

Novalis fut un enfant assez morose et taciturne, mélancolique aussi. Plus tard, sa manière d'être le révélera de plus en plus méditatif, de santé fragile. Ce sont là des caractéristiques qu'on retrouve chez la plupart des romantiques avec une priorité donnée à la *contemplation*, alors qu'ils furent très souvent engagés dans des combats idéologiques et donc dans l'action. Ce sont là des contradictions récurrentes du phénomène romantique.

Pour ce qui est de Novalis lui-même, son langage singulièrement impersonnel pourrait sembler dédaigner la sensibilité alors qu'il s'agit à l'inverse d'une sensibilité bien plus profonde et vibrante que celle du commun des mortels. Contradiction encore ? Ce n'est pas la seule, loin de là, car Novalis, comme les autres romantiques et plus que beaucoup d'autres, doit assumer le lourd héritage des complexités et des profondeurs de la culture germanique. Peut-être rien n'illustre autant cette complexité que la vaste poésie courtoise et chevaleresque médiévale, laquelle, dans les pays allemands, revêt le style d'une croisade religieuse et mystérieuse dans le combat pour un « Amour courtois » de l'anonyme, de l'inaccessible, plus fondamental qu'ailleurs.

La recherche d'une « Dame » toujours lointaine, souvent inconnue, prend ici un aspect obstinément impersonnel qui paraît espérer non pas la réussite et le succès d'un projet, mais paradoxalement son échec ou plutôt, peut-être, son inexistence. L'« Amour courtois », tel quel, n'est pas seulement situé hors du mariage, mais également en dehors de l'à-côté du mariage, car il s'agit bien ici, en fin de compte, de ce qui est au-delà de la dualité illégitime-légitime, de la dualité sous toutes ses formes et apparences.

Nous savons comment le passage de l'Aufklarung (la Lumière), à travers le « Sturm und Drang » (assaut et tumulte), vers l'Aufschliessung (les Illuminés) fut périlleux et noyé dans les ambiguïtés dont l'une des principales et des plus confuses fut (et reste) la « Liberté », laquelle parut et paraît toujours comprise et admise dans le sens bien vulgaire des démocraties du monde moderne (depuis trois siècles), c'est-à-dire malgré d'évidents progrès, pour chacun, gouvernant et gouverné, d'assurer la prospérité et la notoriété se soi et des siens (ce qui est pareil) sans grand souci, hélas !, pour toutes sortes de délaissés, laissés pour compte, oubliés, dédaignés, etc., perdants de nos *belles* sociétés libérales et très partiellement conviviales.

Ainsi, conçue et vécue, « la liberté » sous-entend « ma liberté » ou « notre liberté », ceux de même nation, race, caste, clan ou famille, ou, encore, de même nature et espèce, etc. La « Liberté » sans la « Lumière ».

En devenant collectif, « l'égoïsme » se baptise lui-même « altruisme », ajoutant l'hypocrisie à l'ultra-matérialisme. Voilà une grande et grave question. Elle ne semble pas préoccuper outre mesure l'honnêteté et la morale ordinaires. Bien entendu, les grandes dérives médiatiques du XXIe siècle n'arrangent pas les choses.

Nous avons vu que celui qui deviendrait Novalis avait vu le jour en 1772. Il naquit vingt-trois ans après Goethe et il est mort trente-et-un ans avant lui, en 1801, à l'âge de vingt-neuf ans.

Ces dates confrontées portent en elles une singulière signification quand on observe que le regard de Novalis sur Goethe est très particulier, mêlé d'une estime indiscutable et d'admiration pour ce vaste esprit et, simultanément, de considérations critiques, très précises et très réservées, pour ne pas dire plus, à propos de la dichotomie entre la vie et l'œuvre du Maître de Weimar.

Par ailleurs, si l'existence de Novalis est, par sa durée, contenue dans celle de Goethe, la vie si courte de Novalis contient, elle, celle encore bien plus brève de Sophie von Kuhn (1782-1797) alors que celle-ci fut, par sa vie et par sa mort, déterminante en ce qui concerne le message fulgurant de Novalis qui est l'une des résistances et des espérances les plus hautes, les plus saintes, à contre-courant et à *contre-torrent* d'un monde perpétuellement profane et prosaïque et l'essence même de la noblesse, de la seule noblesse qui voit tout noblement et fait tout noblement.

Or, ce message, le message de Novalis, est, sans aucun doute, l'un des plus totalement engagés et complets des théosophes de ce XVIIIe siècle si riche et charnière capitale entre la richissime culture médiévale et post-médiévale, simultanément courtoise et chevaleresque, religieuse et anti-religieuse, alchimique et hermétique, d'une part, et l'énorme vague romantique avec ses conséquences aussi bien délibérément réactionnaires qu'à l'opposé multi-révolutionnaires. Là, encore et toujours, apparaissent les plus extrêmes contradictions de l'étonnant monde romantique et de la plupart de ses représentants dans l'art, le théâtre, la poésie et la musique autant que d'autres démarches philosophiques, voire politiques ou scientifiques.

Pour ce qui est de Novalis, sa position dans la littérature allemande est très exceptionnelle et d'une importance capitale. À la lumière de son œuvre, on découvre dans quelle mesure ce qu'on appelle toujours l'époque romantique est, en fait, la pointe d'un monumental *iceberg* dont les racines s'étendent sur des siècles et les répercussions sur d'autres siècles, dont le nôtre évidemment.

L'avant et l'après-romantisme sont, en fait, les parties invisibles, considérables, d'un unique événement dont la seule partie visible et flagrante se présente avec évidence dans la courte période allant de 1790 à 1840.

Si grande soit-elle, l'importance qui est donnée en général à la mouvance romantique et à la présence de Novalis en particulier est tellement sous-évaluée qu'elle ne représente vraiment pas l'ampleur réelle de ces phénomènes et de leur dimension historique et, notamment, d'un idéal si loin des morales sociales, du haut en bas de l'échelle. Probablement, la durée relativement courte de l'époque romantique visible et, aussi, de la courte vie de Novalis lui-même (vingt-neuf ans) et de pas mal d'autres de ses semblables, sont parmi les causes principales de l'appréciation si partielle et placée en dessous de la réalité.

Novalis a successivement fréquenté, entre 1790 et 1793, les universités d'Iéna, de Leipzig, de Wittenberg, et étudié la jurisprudence. C'est en 1794 qu'il rencontre Sophie von Kuhn, en 1795 qu'ils sont fiancés, deux ans avant la mort de Sophie, survenue en 1797, laquelle influencera le mysticisme du poète au moins autant que sa vie. Lui, il ne survivra que quatre ans à sa bien-aimée qu'il identifie, dès les premiers jours, à « Sophia », la sagesse divine, ce qui manifeste, entre parenthèses, cette faculté d'analogie si caractéristique du poète romantique.

Ses rencontres furent nombreuses. Des rencontres capitales, notamment avec Fichte, en 1795, puis, en 1796, avec Goethe chez Sophie von Kuhn. En 1798, il reverra Goethe une ou plusieurs fois avec Tieck, Carolin Schlegel et les deux frères Schlegel, puis Schelling ainsi que plusieurs autres parmi les plus notoires et les plus engagés dans le combat romantique allemand. Il reverra d'ailleurs Goethe encore au moins une fois et Tieck aussi autour de 1799.

Avant celles-ci, d'autres rencontres avaient été déterminantes, principalement avec Schiller, en 1791, et Hölderlin, en 1795. Ces rencontres ne sont pas surprenantes, sachant que les cercles, cé-

nacles, sociétés et groupes de travail, d'études et de recherches proliféraient dans l'Allemagne romantique. D'autres rencontres eurent encore lieu, telles celles, multiples, avec le minéralogiste Werner qui l'instruisit des sciences physiques. Quoi qu'il en soit, on imagine ce que ces rencontres intellectuelles et spirituelles pouvaient produire mutuellement sur les uns et les autres.

Parmi les éléments si variés qui influencent le cours d'une existence, on sait l'importance des rencontres. Mais il y a aussi d'autres rencontres, non physiques, non directes, mais non moins importantes : ce sont les lectures. Novalis, qui s'est intéressé très jeune à la culture médiévale et aux divers courants gnostiques ainsi qu'à la tragédie grecque antique, s'est appliqué par ailleurs à rechercher les analogies, les correspondances qui reliaient entre elles les œuvres de Jacob Boehme et de Swedenborg, d'Érasme et de Spinoza, avec les travaux de Platon, de Plotin et de Porphyre, entre autres.

En ce qui concerne sa vie et son œuvre, après qu'en 1785 il eut séjourné, près de Brunswick, chez son oncle Wilhelm von Hurdenberg, commandant de l'Ordre Teutonique, il écrit ses premiers épîtres et, en 1786, ses premiers poèmes.

En 1798, il travaille à une œuvre qui restera inachevée : « Les Disciples à Saïs ». C'est le projet d'un roman initiatique où l'auteur présente l'humain comme le messie de la Nature, déjà conscient de la vocation insoupçonnée, mais évidente pour lui, de l'humanité : vocation d'unir, de relier, de réconcilier la nature entière avec son divin auteur.

À vrai dire, le message, malgré ses mystères, ses suggestions, est en fin de compte très clair, au moins sur le point que la seule réelle vocation de l'homme est de devenir le disciple de cette mission sacrée, de réveiller l'Amour pur et véritable qui réconciliera la Création, la Créature et le Créateur.

Aussitôt, Novalis collabore à la revue « Athenaum » et publie ses « Fragments », « Grains de pollen », « Fleurs », « Foi et Amour » et des notes sur « La poésie et la philosophie romantiques ». Il travaille en même temps au projet d'une « Bible scientifique ». Durant ses dernières années, Novalis s'est consacré à des études de droit, de minéralogie et de philosophie. En 1795, il fut stagiaire à la direction des salines de Weissenfeld où il prit ses fonctions, un an plus tard, après des études de chimie. Simultanément, il s'était livré à une étude détaillée de la théologie et des textes d'un autre de ses

amis romantiques, notamment le « Discours sur la religion », de Schleiermacher.

En 1798, un an après la mort de Sophie von Kuhn, il est fiancé à Julie von Charpentier. La suite montrera que l'union de Novalis et de Sophie aura eu un caractère totalement spirituel, d'une nature essentiellement mystique et que Julie a toujours honoré, révéré et littéralement aimé Sophie, présente et absente, laquelle fut d'ailleurs malade durant la totalité de sa courte existence.

Ces deux époques extrêmement courtes de la vie de Novalis (trois ans chacune) se complètent en quelque sorte pour présenter une étrange image d'un mariage céleste et terrestre qu'on peut difficilement comparer à d'autres cas, tout au moins connus.

Remarquons au passage que l'union de Sophie et de Novalis a été marquée par le mois de mars : elle naquit le 17 mars 1782, ils se fiancèrent le 15 mars 1795 (elle avait treize ans), elle mourut le 19 mars 1797 (à l'âge de quinze ans), lui-même mourut le 25 mars 1801 (il avait vingt-neuf ans).

Deux ans avant sa mort, Novalis rédige « Chrétienté en Europe » qu'il lira à ses amis, dont Ritter, le physicien, Tieck, Schelling, les frères et Caroline Schlegel, tous communiant avec une extraordinaire ferveur dans leur idéal romantique qu'ils élevaient, bien sûr, au niveau le plus haut de l'art, de la littérature, de la pensée et de la poésie, mais aussi d'un *idyllisme* social quasi religieux.

La même année, en 1799, il commence la rédaction d'« Henri von Ofterdingen » et, en 1800, il rédige les « Hymnes à la nuit », précédés et suivis des « Chants religieux, chants spirituels et cantiques », empreints des mêmes visions, des mêmes inspirations d'ordre métaphysique, et des connaissances théologiques. C'est à cette période qu'il doit aussi se consacrer, avec son maître et ami Werner et pour le compte des autorités de Dresde, à un relevé géologique de la terre de Saxe.

On oppose généralement les voies qualifiées d'intuitives ou illuminatives à celles de l'initiation ou, si l'on veut, celles de la révélation directe à celles de la progression par la méthode graduelle initiatique. Pour ce qui concerne Novalis, ce cas particulier, on ne peut vraiment se résoudre à faire un choix car, là aussi, il représente l'analogie et l'union de deux incompatibilités apparentes. Voie mystique, voie initiatique, deux voies incomparables, incompatibles, opposées l'une à l'autre ? Cela ne semble pas concerner Novalis qui ne veut visiblement voir dans l'une et l'autre que remontée et retour

à l'état primordial, vers l'Ordre idéal et éternel de la totalité de la Vie et de l'Univers, de toute la Création en Manifestation.

« Les Hymnes à la nuit » sont presque la seule partie des œuvres de Novalis qui fut achevée. « Les Disciples à Saïs » et d'autres n'ont pas été conclues mais écourtées, comme sa vie.

Lorsqu'une existence humaine s'éteint, comme la sienne à vingt-neuf ans et, à plus forte raison, quand elle annonce et prophétise avec une telle ampleur, on se trouve devant un cas très symptomatique.

Novalis fut un adepte du vers libre, du poème en prose. Une fois de plus, ce choix est instructif, elle est un signe : le parti pris du poète pour une attitude délibérément détachée de l'extérieur, la virtuosité, l'habileté, la subtilité. La plupart de éléments que le monde humain regarde en général comme importants ou intéressants l'indiffère complètement, ici comme ailleurs. C'est un constat flagrant, là comme en toutes choses. Hormis *l'essentiel*, rien ne l'intéresse, cet *essentiel* dont la nature échappe, semble-t-il, à la majorité des humains, y compris des humains cultivés. Comme quoi, la quantité de savoir de même que la quantité de quoi que ce soit ne changent rien à une certaine ignorance fondamentale.

La poésie, elle-même, n'est pas un dérivatif, même supérieur, de la vie. Elle est, elle-même, la Vie, l'essence de la Vie. En tout cas, elle doit l'être, elle ne peut être que la Vie. Si la poésie, même portée aux nues, n'est qu'embellissement, qu'anoblissement de la vie, et même le plus beau des arts, si elle n'est que cela, elle n'est pas ou elle n'est rien d'autre que la dérive et la dévaluation d'elle-même. La poésie est la Vie, la vie est la Poésie.

Ce qu'on nomme couramment la vie n'est pas la Vie, pas ce qu'elle prétend être, mais un simulacre, une caricature, un état détérioré, une substitution qui n'a rien à voir avec la Réalité, la « Vraie Vérité ». D'ailleurs, cela ne fait aucun doute pour Novalis puisqu'il proclame : « *La vie n'est pas la vie puisqu'on y meurt* ». C'est tout dire !

Ces mêmes confession et profession de foi sont communes à l'ensemble romantique et à ses aïeux... gnostiques, mystiques, aux disciples de l'alchimie et de l'hermétisme, hérétiques ou non. Elles seront reprises pour ainsi dire mot à mot par Richard Wagner, lequel, d'autre part, a continuellement soutenu qu'art, religion révolution, initiation, ne font qu'UN. L'œuvre grandiose de Richard Wagner est entièrement traversée et transcendée par ces thèmes-

là, avec insistance, passion et même toujours plus, en allant de ses premiers à ces derniers drames lyriques, notamment « Tristan et Isolde » et, bien sûr, l'incomparable « Parsifal ».

Avec « Les hymnes à la nuit », il s'agit, pour Novalis, de transmettre une expérience spirituelle par les moyens d'une simplicité et d'une sobriété extrêmes, lesquelles sont visiblement considérées ici comme l'expression même de la noblesse la plus haute qui n'a évidemment rien à voir avec un quelconque statut social.

En un langage prosaïque, on pourrait dire qu'il ressort de ce style littéraire et, bien plus encore, du style de vie qu'il exprime, une conception sociale et morale de la vie, harmonisant les exigences les plus rigoureuses et les plus intégrales d'une idéale démocratie et d'une idéale aristocratie. Il s'agit, bien sûr, d'évoquer ici une démocratie et une aristocratie idylliques, telles que les sociétés humaines ne s'en sont jamais approchées jusqu'ici, même de loin. Novalis, d'ailleurs, ne se fait pas d'illusion sur l'éveil de la conscience humaine et son réel désir d'aller au fin fond des choses. Lorsqu'il parle, par exemple, de la Cène, il précise qu'à son avis il est très probable que, seul, un petit nombre d'adeptes peut ou veut saisir la signification divine de l'universelle transsubstantiation par laquelle la vie et l'univers régénérés, ressuscités, ne servent plus qu'une unique nature.

Or, c'est de cette seule « vraie vie », de cette unicité transcendante, que nous entretient la nuit selon les « Hymnes ». C'est-à-dire qu'on parle ici, en vérité, de la vie essentielle, de la vie éternelle, et celle-ci ne peut, bien sûr, à son sens, qu'être universelle.

À l'origine des « Hymnes de la Nuit » se situe cette vision qu'il eut sur la tombe de Sophie le 13 avril 1797. Il n'a cessé d'aller tous les jours au cimetière, d'y porter des fleurs et d'y rester des heures, méditant. Sa fidélité exemplaire était plus que cela encore : une sorte de rituel religieux et initiatique en même temps, le préparant lui-même à une mort attendue, prévue précoce, et, en fin de compte, souhaitable et significative. Il a toujours été, bien avant la mort de sa bien-aimée, un habitué des cimetières. Il est vrai que sa propre vie éphémère (vingt-neuf ans) fut une école exceptionnelle de la mort. Bon nombre de ses amis proches sont morts très jeunes, de même que ses frères et sœurs. Fatalité d'un destin qui, déjà, lui donne le vertige... Par ailleurs, nous savons combien des plus purs esprits du mouvement romantique et des grandes égéries qui les

côtoyaient ou les accompagnaient ont connu des morts précoces, très souvent tragiques.

Mais on ne comprendrait pas le message romantique, et pas davantage celui de Novalis, si l'on voyait là, dans l'intérêt que lui et ses proches accordaient avec tant d'attention à la mort, ce qu'on pourrait qualifier de pessimisme ou de tendance maladive ou morbide. Rien, en tout cas, du pessimisme *ordinaire* ou d'un quelconque défaitisme. Aussi étrange que cela peut paraître d'autre part, cette impressionnante fatalité de la mort et aussi cet intérêt porté à la mort par Novalis et ses semblables impliquent chez eux des vues, des convictions, une foi et une détermination exceptionnelles, non seulement orientées vers une idée généreuse, illimitée et sublimée de la vie sociale mais, au-delà, vers la vie idéale qu'on ne put tout au plus que pressentir au cours de l'Histoire. D'où une vérité complexe à deux faces (au moins) : illuminisme ? nihilisme ? mais ce sont là des mots, pas tellement éclairants en l'occurrence.

Novalis exalte la nuit qui dissout forme et apparence, éliminant tout ce qui distingue les êtres les uns des autres, les sépare et les oppose les uns aux autres. Il le dit :

> « ... *je suis devenu homme, humain, intégral, en découvrant que la vie est de la nuit, alors que le jour n'est qu'apparence de lumière, en fait, le faux-jour, illusoire et dérisoire*... »

Nuit, sommeil, rêve, réveil, annonces de la réelle lumière, dissolution des limites et des frontières, des cloisons, lesquelles enferment la multitude d'étincelles d'un même et seul être, effacement pur et simple d'un monde détérioré, le reliquat de l'hyper-monde. Nuit romantique, par laquelle Novalis évoque les noces universelles et éternelles de toute parcelle vivante, de toute existence humaine ou autre, avec et dans l'Unité et l'Éternité de Tout. C'est le miracle de cette « vraie vie » que notre état transitoire ne voit pas.

C'est aussi l'opération mystérieuse du Grand-Œuvre alchimique et hermétique qui se réalise dans le plus grand secret, à l'insu de l'esprit en son état actuel, partiel et amnésique, et c'est également la révélation transcendante du pur amour, de l'Amour absolu, dont toutes les formes d'amour personnel et temporel, quelles qu'elles soient, ne sont que des manifestations extérieures.

Vision, poésie, initiation, intuition divine, religion, révolution, contemplation en sont la nostalgie. « *Il n'y a que Dieu et Tout* », a dit François d'Assise. « *Seuls, Rien et Tout* », a dit Novalis. Sous une

apparence antagoniste, c'est la même proclamation, car les écrits de Novalis sont limpides.

Ce qu'il appelle « Rien » mérite une explication, qu'on peut présenter ainsi : en réalisant le « Rien » que je suis, moi, personne butée et bornée à ma seule personne, je prends conscience de la réalité ; précisément, de la réalité sublime et ultime de l'Amour absolu, divin qui, lui, inclut « Tout ». C'est en vivant cette voie élevée et unique, simultanément intime et ouverte à tous les êtres, que mon individualité devient un commencement de la délivrance, du salut et de la libération de ce monde détérioré, « d'un monde tombé qui aspire, le sachant ou non, à la Réintégration ».

Dès lors, la conscience illuminée fait ce constat que toute existence, quelle qu'elle soit, limitée à elle-même, c'est-à-dire « Rien », devient « Tout », immergée dans l'Amour universel de Dieu qui, justement inclut « Tout ».

La lecture des « Hymnes à la Nuit » nous fait bien mieux appréhender le sens – et l'essence – des messages romantiques, dont celui de Novalis. Les propos des « Hymnes » rappellent en permanence les thèmes de l'alchimie et de la philosophie hermétique, notamment sur l'unité de la matière et sur l'état de « maladie » où se trouve le monde visible et sensible (le nôtre), ainsi que les correspondances secrètes et directes entre les mondes spirituel, astral, intellectuel, moral, social et matériel, de même qu'entre tous les règnes de la création.

Nous savons que l'alchimie, « cette église cachée des élus », s'est répandue partout au nord et au sud, dans l'orient et dans l'occident. On la retrouve dans les disciplines occultes du Tao, comme auprès des Védas, ou, encore, dans les enseignements du Bouddha. La Grèce, l'Egypte, la Perse et toute l'Arabie ont été des lieux privilégiés de ces enseignements, principalement chez certains grands mystiques de l'islam et des confréries sufi. mêmes thèmes dans la gnose, la kabbale et l'ésotérisme chrétien, point de rencontres, entre autres, de l'alchimie et de la théurgie.

Il est très clair que « l'Art total » de Novalis proclame en vérité « l'Art royal de la pierre philosophale ». Il est sûr aussi que, parmi les idées communes à ces grandes traditions, l'un des plus fondamentales est celle de la « Nuit » dont on sait qu'elle est encore plus prioritaire chez Novalis qui nous présente la nuit en tant que « Mère de Lumière » ou, encore, comme de la « Matière devenue Lu-

mière », en fait, comme un contre-poison à tous les maux du monde.

D'où cette dénonciation détaillée et passionnée du « Jour » (du *faux-jour*), défiguration et déformation de la Lumière. On ne cesse, ici, de fustiger le jour, trompeur, tricheur, menteur, qui sépare et oppose les êtres ou, plutôt, les existences devenues telles par l'événement nommé Chute, ou Création, ou Manifestation.

Pauvres existences, coupables et victimes, qui se sont détournées, dès le premier jour, de leur nature pure et originelle ! Chacun de nous tous est à la fois proie et prédateur de tous les autres, selon les circonstances... Ainsi, le monde épais, opaque, dans lequel nous évoluons et que nous sommes nous-mêmes, n'est pas un monde mais sa caricature comme le suggère Méphisto dans le « Faust » de Goethe, la grande tragédie de tout l'univers.

Là, encore, retrouve-t-on Richard Wagner (cinquante à quatre-vingt ans plus tard) avec ces thèmes fondamentaux de son œuvre, qu'il s'agisse du « Vaisseau fantôme », de « Tannhauser », de « Lohengrin » et, plus encore, de la « Tétralogie », de « Tristan et Isolde » et de « Parsifal ».

C'est dans ce sens-là de la transmutation alchimique et hermétique que les romantiques, principalement en Allemagne et notamment Novalis, conduisent l'expérience poétique à ses extrêmes conséquences vers ce qui unit tout, vie et œuvre insécables. L'idée, ici, est d'assimiler le poète au prophète, au pèlerin, au mystique, au gnostique ou, plus simplement, au prêtre, non d'une religion, mais de la Religion sans forme, sans contour, sans définition. Dans ces vues, le poète n'est pas d'une catégorie, ni d'une corporation, mais il est l'élite idéale, impersonnelle, intemporelle, qui veille au cœur de toute existence, à l'union même de cette existence.

On sait ce qu'il en est de la controverse de Novalis avec Goethe. Le héros final de Novalis, Henri d'Ofterdingen ressemble par certains côtés au Werther de Goethe, mais sûrement pas à la volonté de puissance du docteur Faust, pas davantage non plus au réalisme de Wilhelm Meister.

Pour Novalis, on pourrait dire que la poésie n'existe pas pour embellir la vie, ni pour l'ennoblir, mais seulement pour la remplacer. Extraordinaire provocation ? Est-il nécessaire de préciser qu'il s'agit ici de remplacer cette vie-là, vouée à la consommation et à la compétition sous toutes ses formes, en fait, soumise au fétichisme superstitieux de ce « Je » égocentrique et qui prostitue la vraie vie en

permanence, la déformant, la défigurant, dans l'oubli total de ce qu'est la « Vraie Vie ».

Ce héros de son dernier roman, inachevé aussi, ce héros Henri d'Ofterdingen nous éclaire par ses diverses rencontres dont celles de marchands qui vivent (si l'on peut appeler cela vivre) de vente et achat... de tout ce qui est... gens, choses et êtres humains et autres, de leurs qualités, de leurs facultés, etc. Ainsi, il n'y a que des marchands partout sur cette terre caricaturale.

Heureusement, Henri rencontre aussi des mineurs dont on devine qu'ils sont de mineurs magiques transmuant le plomb en or. Rencontre également avec des moines, esprits supérieurs indifférents aux biens et besoins terrestres, et des seigneurs authentiques, serviteurs du ciel et salvateurs de la terre.

L'âge d'or que recherche Henri d'Ofterdingen évoque simultanément *le passé, le présent et le futur. En vérité, c'est une quête vers* un idéal humain, non pas irréel et inaccessible, mais existant, potentiel en toute individualité, portant en elle-même un monde et un ordre primordiaux, à l'opposé de l'iniquité et du chaos du monde *historique* où alternent perpétuellement les pires désordres et la multitude de « *faux-ordres* ». Il est clair que la plupart des buts, biens, besoins, qui font la vie courante et quotidienne de l'humanité sont regardés là, non pas comme étant la vie, mais des substituts et des compensations de la vie, trafiquée, défigurée, déformée par une chute originelle et ses conséquences tragiques et pathétiques. En un mot, n'y a-t-il pas à l'arrière-plan des existences et des apparences quelque chose de limpide et de lumineux qui échappe à nos pâles définitions et à nos fades imaginations ? Quelque chose, au-delà du « *faux-jour* », qui passe par la nuit, la vraie lumière, qu'on pourrait qualifier de « Pur Amour », qui inclut tout et pour qui toute vie est sainte et sacrée.

Finalement, siècles après siècles, les sociétés humaines se retrouvent dans les même situations, face aux même problèmes qui changent de nom mais pas de nature. Chute et création associées ne paraissent pas heurter la cécité humaine.

La tyrannie de l'or régit tout sur cette terre détériorée, ce qui est si parfaitement exprimée dans le mythe de « L'or du Rhin », où l'or, pure lumière contemplée, devient sombre et lugubre lumière par *propriété et possession. Dès lors, il corrompt celui qui l'a comme* celui qui ne l'a pas. En langage moderne, on pourrait parler de l'argent sale. Alors, en face d'un monde à la dérive, des lames de

fond surgissent périodiquement et transforment la houle en cataclysme.

Parfois, ce sont les croisades, courtoisies, chevaleries, espérances médiévales si vite dévoyées, parfois les révolutions engluées dans la bureaucratie ou déshonorées par l'horreur et la terreur, parfois les résistances héroïques assagies dans l'utilité prosaïque, parfois la poésie pure et simple, égarée dans l'utilité, la futilité et les mondanités. Les résistants, les combattants, les rebelles perpétuels ne sont plus ce qu'ils sont dès qu'ils réussissent, les révoltés victorieux ressemblent très vite à ceux qu'ils ont chassés et l'élan de l'esprit doit se heurter sans cesse à la platitude de l'Histoire.

L'épopée romantique et, singulièrement, la vie et l'œuvre de Novalis en sont témoins. Ce qu'on nomme la mort révèle en fait le vrai sens de la vie quand la douloureuse communion d'un instant pathétique met en lumière le « pur Amour » et rien d'autre.

À travers son héros Henri d'Ofterdigen, Novalis, à la recherche de Mathilde l'aimée, évoque Sophie et Julie, ciel et terre réunis. Il découvre alors la réelle raison d'être de l'union conjugale, du mariage, non pas circonscrit à l'amour de deux êtres et de leurs descendants mais de deux êtres unis pour répandre, sans aucune limite, le « pur amour » de tout ce qui naît et meurt, souffre, existe et attend.

C'est la réalisation de l'attente, de l'achèvement, de l'accomplissement et de l'annonce de la « Vraie Vie », libérée des fausses lois mensongères de la force, de la ruse, de la science même, de l'intelligence déviée de sa nature pure, en fin de compte, d'elle-même.

Bien entendu, le plus grand adversaire – et de loin – de la libération authentique, du salut de l'homme et du monde est, sans aucun doute, l'infantile inconscience et insouciance cachée dans l'inculture et la culture elle-même. Pourtant, il y a dans les messages essentiels – ceux de Novalis et de tant d'autres connus ou inconnus – l'éveil et la réconciliation annoncée du Créateur, de la Créature et de la Création, n'oubliant jamais rien ni personne.

Dominique DUBOIS

Charles FAUVETY (1813-1894), le philosophe laïque et universel, l'ami dévoué et le protecteur d'Éliphas Lévi, le spirite kardéciste

Il serait assurément fort utile de rappeler qui était Charles Fauvety ; ne serait-ce que pour remémorer à nous, chercheurs et cherchants du XXIe siècle, que ces hommes ou ces femmes qui nous ont précédés un siècle et demi auparavant étaient aussi des amants de l'invisible. C'est une manière de replacer dans le contexte une facette de l'histoire de l'occultisme du XIXe siècle, mais aussi de nous rafraîchir la mémoire en prenant pour un court instant à revers le temps qui, inexorablement, finit, tel un cyclone, par effacer toute trace de ces personnages d'antan. Une seule parade - elle n'est certes pas durable dans le temps - la reconstitution du passé par des documents écrits qu'on appelle communément l'histoire. À cet égard Charles Fauvety, né Jean-Charles Fauvety [1] d'une vieille famille protestante, le 10 août 1813 dans le Gard, précisément à Uzès [2], a sa place dans les annales de l'occultisme français, mais aussi dans l'histoire tout court puisqu'il joua un rôle non négligeable dans les réformes religieuses et sociales.

Bref, Charles Fauvety fut un homme d'action. Il fut tour à tour un homme politique, un écrivain, un éditeur, un franc-maçon, un philosophe et un spirite (ce que l'on ignore généralement). Côté professionnel, il réussit avec succès à gagner sa vie en tant que négociant en soie.

---

[1] Jean-Charles Fauvety signa ses articles ou ses œuvres sous le nom de Charles Fauvety.

[2] Cit., in H-P Blavatsky *Collected writings 1879-1880*, volume II, « The Theosophical House », Wheaton, Illinois, U.S.A., p. 528.

Le mouvement saint-simonien.

Durant les années 1830-1840, le mouvement saint-simonien, qui développe et génère une pensée positiviste et socialiste, connaît auprès des jeunes générations un franc et véritable succès. Le jeune Charles Fauvety lui-même est enthousiasmé et, de surcroît, se montre très actif. Il connut peut-être au sein de ce mouvement le franc-maçon socialiste Armand Bazard (1791-1832) [1], sinon assurément Barthélémy Prosper Enfantin, dit le Père Enfantin, (1796-1864). Ces deux hommes qui furent les disciples du philosophe et économiste Saint-Simon - Claude Henri de Rouvroy, comte de — (1760-1825), développèrent après le décès de leur fondateur une religion - monastère de Ménilmontant - et un socialisme condamnant la propriété privée qui permet l'exploitation des travailleurs. Cependant, dès 1845, Fauvety prend définitivement ses distances et décide de s'envoler de ses propres ailes en militant pour son propre compte, secondé en cela par un homme qui allait marquer les annales de l'occultisme du XIXe siècle.

Alphonse-Louis Constant.

C'est vers cette période, donc en 1845 si l'on en croit le très instructif ouvrage de Paul Chacornac (1884-1964) [2], que surviendra l'événement qui dès lors marquera pour les années à suivre Charles Fauvety ; il s'agit de la rencontre avec un ancien abbé en la personne d'Alphonse-Louis Constant (1810-1875). Ce dernier, futur rénovateur en France de l'occultisme qui prit comme nous le savons le nom ésotérique d'Éliphas Lévi Zahed, était alors un poète et un mystique républicain très engagé. Les deux hommes trouvèrent rapidement des points communs et fondèrent ensemble, en octobre 1845, une revue mensuelle suffisamment éloquente intitulée « *La Vérité sur toutes choses* » dont le but était de renseigner le public sur les événements politiques, artistiques, économiques, et so-

---

[1] Armand ou Saint-Amans Bazard fut l'un des fondateurs de la loge *Les Amis de la Vérité* et l'un des premiers membres de la « Charbonnerie ». Cit., in *Dictionnaire de la Franc-Maçonnerie* sous la direction de Daniel Ligou, p. 115, PUF, 1987.

[2] Ouvrage paru pour la première fois en 1926. Voir « *Éliphas Levi (1810-1975)* » par Paul Chacornac, p. 88, Éditions Traditionnelles, Paris, 1989.

ciaux[1]. Verdad Lessard – nous reviendrons sur ce personnage – écrivit que : « *dans cette Revue Charles Fauvety démontre ce qu'il sera dans l'avenir ; il apparaît avec ses talents qu'il doit de plus en plus se consacrer à la sociologie, à la politique, à la religion et à la philosophie. Par son premier éclat de pensée personnelle, on aperçoit clairement l'avenir qui s'ouvre dans le jeune philosophe*[2] ».

Pierre-Joseph Proudhon.

Certes, l'atmosphère qui régnait alors au XIXe siècle était propice pour ce genre de spéculation. Il est vrai aussi que ce fut à l'époque le début d'une vie industrielle affolée, pour reprendre l'expression très réaliste du poète ésotérique Victor-Émile Michelet (1861-1938), de machinisme qui va faire le malheur de l'humanité[3]. « *Alors s'épand dans l'air ce matérialisme épais dans lequel suffoquent toute poitrine puissante, tout esprit haut, toute âme généreuse*[4] ». Bien évidemment des penseurs tentèrent d'insuffler des élans de spiritualité dans des écoles incertaines : les saint-simoniens et leurs succédanés ; les fouriéristes, les comtistes, d'autres plus obscurs. Comme le dit très justement V.-É. Michelet « *le socialisme au berceau, puéril, naïf, mais encore généreux, va prendre, avec Proudhon, une vigueur qu'il dissoudra bientôt dans la basse politique*[5] ». Bref un socialisme dénué d'idéologie ou de fondement spirituel ne pouvait convenir à Charles Fauvety. Même si vers la révolution de 1848 il contribua financièrement à la publication *Le Représentant du Peuple* de son ami Pierre-Joseph Proudhon (1809-1865), Charles Fauvety n'adhéra pas, sur bien des points, à ses doctrines. La virulence de Proudhon devait d'ailleurs probablement gêner sa sensibilité philosophique, mais en dépit de cela, il restait faute de mieux, et dans le contexte collectif de l'époque, un ardent défenseur de la République.

---

[1] *Cette revue n'eut que quatre mois d'existence*, c'est-à-dire d'octobre 1845 à janvier 1846. Paul Chacornac, *op. cit.*, p. 88.
[2] Cit. Article de Verdad Lessard intitulé *Courte biographie de Ch. Fauvety* in *L'Initiation*, Avril 1894, p. 96. Au passage, je remercie fraternellement Serge Caillet de m'avoir envoyé l'article en question.
[3] Paul Chacornac, *op. cit.*, p. XII.
[4] *Idem*.
[5] *Ibidem*, p. XIII.

La République supprimée.

Durant cette période Charles Fauvety ne vit qu'épisodiquement A.-L. Constant. Parfois, c'était pour aider financièrement son ami qui vivait dans la gêne [1]. Ce dernier, d'ailleurs, fit paraître un pamphlet intitulé *La Voix de la Famine* (1846) qui devait l'amener une nouvelle fois sur les bancs de la Cour d'Assises. Après bien des déboires (procès et prison), A.-L. Constant livre en juillet 1848 son dernier ouvrage sur le socialisme *Le Testament de la Liberté* qui résume, en définitif, toute sa pensée d'alors, et complète tout ce qu'il a écrit depuis 1840 [2]. La fin de l'année 1848 resta heureuse pour A. L. Constant puisqu'il vivait avec sa femme qu'il adorait, Marie-Noémie Cadiot (1832-1888). De son côté, Charles Fauvety resta assez discret ; il est vrai que lors de l'avènement du Second Empire en 1852 la République avait été supprimée, et que le socialiste réformateur qu'il était fut pour un temps quelque peu abattu. Cependant Fauvety, sans pour autant abandonner ses convictions républicaines, s'accentua davantage sur la philosophie. En parallèle, Noémie Constant quitte en 1853 son mari Alphonse Louis Constant. Ce dernier, après un séjour en Angleterre (mai-août 1854) où il rencontra Sir Edward George Bulwer, Lord Lytton (1808-1873) - la façon correcte d'écrire en entier le nom de cet écrivain occultiste bien connu -, se tourna toute sa vie durant dans l'hermétisme et devint donc, en 1854, Éliphas Lévi.

Nouvelle alliance Fauvety et Eliphas Lévi.

Cette amertume passée, donc digérée, Charles Fauvety s'allie, selon Verdad Lessard [3], avec le célèbre philosophe Charles Renouvier, avec Erdan et Louis de Tourreil, et fonde *La Revue philosophique et religieuse*. Cependant, l'écrivain-éditeur Paul Chacornac nous apporte plus de précision et écrivit avec juste raison qu'en mai 1855 Ch. Fauvety avec la collaboration d'Eliphas Lévi et Ch. Lemonnier parvint à fonder et à maintenir pendant trois ans cette revue mensuelle qui : « *ouverte aux systèmes les plus divers pourvu qu'ils tendissent au même but, l'émancipation de la conscience par la science et la libre raison, produisit ce premier et indéniable*

[1] Paul Chacornac, p. 100.
[2] *Op. cit.*, p. 119.
[3] *L'Initiation*, avril 1894, *op. cit.*, p. 96.

résultat d'appeler l'attention des gens sérieux sur les questions fondamentales en science et philosophie »[1] .

Cette revue à connotation philosophique rassembla assez rapidement une pléiade de collaborateurs tels que : Michelet (1798-1874) [2], Geoffroy Saint-Hilaire [3], Littré (1801-1881) [4], Lanfrey, Renouvier (1815-1903), Guépin, Guéroult, Louis Ménard (1822-1901), Erdan (1826-1878) [5], Cantagrel, A. Vaillant [6], Constantin Pecqueur (1801-1887) [7] et Louis de Tourreil (1798-1867) [8]. Outre les pensées philosophiques diverses livrées par les quelques rédacteurs précités, le mage Eliphas Lévi brossa – oh ! nouveauté - quelques tableaux sur la Kabbale : *De la Kabbale considérée comme la somme de tous les dogmes, De la religion au point de vue Kabbalistique* [9], etc. Hélas, sur les instances d'un stupide pasteur protestant très bien vu de l'Empire, la revue disparut en février 1858 [10].

---

[1] Paul Chacornac, *op. cit.*, p. 162.

[2] L'historien Jules Michelet se fit remarquer pour avoir refusé de prêter serment à l'Empire.

[3] Il s'agirait probablement du naturaliste Isidore Geoffroy Saint-Hilaire (1805-1861) fils du naturaliste Étienne Geoffroy de Saint-Hilaire (1772-1844).

[4] Positiviste Emile Littré écrivit plusieurs ouvrage de philosophie, mais son œuvre majeure est *son Dictionnaire de la langue française* (1863-1873).

[5] Erdan est le pseudonyme d'Alexandre-André Jacob. On lui doit par ailleurs un ouvrage *intitulé La France Mystique : tableau des excentricités religieuses de ce temps.* L'édition originale avait été condamnée par un arrêt de la Cour Impériale de Paris en date du 11 octobre 1855 qui en avait ordonné la destruction. Cl., *Bibliotheca Esoterica*, p. 156, Dordon-Ainé, 1940.

[6] Il s'agit peut-être de l'auteur du célèbre ouvrage intitulé « *Les Rômes : Histoire vraie des Bohémiens* » qui aurait été, semble-t-il, pour un temps disciple d'Eliphas Lévi. Toujours est-il que Christiane Buisset, auteur d'un ouvrage intitulé « *Eliphas Lévi, sa vie son œuvre ses pensées* » qui est en définitif un remaniement de l'ouvrage de Chacornac, présenté, certes, sous une forme originale, laisse à penser ou deviner qu'il le fut. Voir la présentation des disciples d'Eliphas Lévi, Ch. Buisset, *op. cit.*, p. 156, Éditions de la Maisnie, Paris, 1984.

[7] Cet économiste fréquenta, tout comme Fauvety, le saint-simonisme. Il fut aussi influencé par le Fouriérisme, avant de fonder en 1849 le Journal *Le Salut du Peuple.*

[8] Auteur d'un ouvrage en 4 volumes (1864-68) intitulé *Religion Fusionienne ou doctrine de l'Universalisation.* Bibliotheca Esoterica, *op. cit.*, p. 504.

[9] Ces articles furent insérés dans l'ouvrage d'Eliphas Lévi « *La Clef des Grands Mystères* ». Christiane Buisset, *op. cit.*, p. 48.

[10] *L'Initiation*, avril 1894, *op. cit.*, p. 96. Chacornac, *op. cit.*, p. 162.

Fauvety Franc-Maçon.

Il aurait été initié, selon l'utile mais pas toujours fiable « Dictionnaire de la Franc-Maçonnerie », dans une loge de Misraïm. Loin de nous opposer cependant à une telle assertion – elle n'est pas hélas de nature suffisante pour alimenter toute donnée historique [1] - il est par contre reconnu partout que Charles Fauvety rentra en 1858 à la loge parisienne *La Renaissance par les Meules d'Hiram* (Grand Orient de France).

Par la suite, lors de la crise de la maçonnerie (1859-1862), il soutient naturellement le prince Jérôme-Napoléon (1822-1891). Il est certain que ce dernier, connu aussi sous le sobriquet de «Plon-Plon », s'opposa à partir de 1860 à la politique impériale ; personne n'avait oublié son élection à l'assemblée de la 2e République et son surnom de « Prince de la Montagne » - dû par le fait qu'il siégea à l'extrême gauche - resta encore assez populaire parmi les maçons de gauche qui, dès lors, tentèrent en vain [2] d'en faire un Grand-Maître du Grand Orient de France en remplacement du prince Murat (1803-1878). L'affaire fut définitivement tranchée par Napoléon III (1808-1873) qui, par décret, se réserva le droit, le 11 janvier 1862, de désigner désormais le Grand-Maître de l'ordre maçonnique en France en nommant le maréchal Bernard-Pierre Magnan (1791-1865) [3].

Le Cercle d'Éliphas Lévi chez Fauvety.

Ce cercle informel à caractère métaphysique - probablement sous l'instigation d'Éliphas Lévi - prit naissance après (il nous semble)1858. Deux fois par semaine des esprits des plus composites se réunissaient alors chez Charles Fauvety qui résidait dans un hôtel, au 13 rue de la rue la Michodière, avec sa femme, Mme Maxime, qui fut un instant l'émule de Rachel [4] au Théâtre [5].

---

[1] Voir *Dictionnaire de la franc-maçonnerie* sous la direction de Daniel Ligou, p. 446, Presses Universitaires de France, Paris, 1987.

[2] Le prince se récusera (mai 1861).

[3] Voir pour de plus amples informations « *Les Francs-Maçons en France* » de Pierre Mariel, chapitre IV, pp. 85-111, Bibliothèque Marabout, 1972.

[4] Cette tragédienne Élisabeth Rachel Félix, dite Mlle, (1821-1858) eut une carrière triomphale, au cours de laquelle elle incarna toutes les héroïnes du théâtre classique.

[5] Chacornac, *op. cit.*, p. 185.

Parmi les participants actifs, outre Ch. Renouvier, Émile Littré, Louis Ménard - qui furent comme nous l'avons dit plus haut des collaborateurs de la « Revue Philosophique et Religieuse » -, mentionnons la présence du philosophe et franc-maçon Caubet (1828-1891), de l'occultiste chrétien et astrologue le Docteur Henri Favre (1827-1916), du chiromancien Adolphe Desbarolles (1801-1896), du musicien, du chimiste et du médecin hermétique Louis Lucas (1816-1863) qui fut, au demeurant, sorti de l'anonymat quelques années après son décès par le célèbre Papus (1865-1916), du célèbre socialiste Benoît Malon (1814-1893), de l'écrivain spiritualiste Eugène Nus (1817-1894), etc.[1]. On peut, dès lors, imaginer aisément que des débats métaphysiques furent l'objet de vives discussions, passionnées certes, mais toujours courtoises selon Chacornac. Toujours est-il que les causeries hermétiques - sans doute esquissées [2] - d'Éliphas Lévi séduisirent sans doute le franc-maçon du Grand-Orient Jean-Marie Lazare Caubet qui finit par l'encourager, voire même le solliciter, en compagnie de Fauvety, d'entrer dans la franc-maçonnerie.

Éliphas Lévi, un petit tour dans la franc-maçonnerie et puis s'en va.

Le 14 mars 1861, Éliphas Lévi est donc reçu Apprenti-Maçon à la Loge parisienne *La Rose du Parfait Silence*, dont Caubet était le Vénérable. Charles Fauvety, en visiteur, devait probablement assister aussi à son Initiation. En tous les cas, Éliphas Lévi fit un surprenant discours en déclarant au grand étonnement de l'assistance : « *Je viens rapporter au milieu de vous les traditions perdues, la connaissance exacte de vos signes et de vos emblèmes, et par suite, vous montrer le but pour lequel votre association a été constituée* [3] ».

Ce fut peine perdue pour le mage qui, cependant, continua pendant un certain temps d'assister régulièrement aux réunions maçonniques tenues à la rue Cadet. Le 26 avril 1861, Eliphas Lévi reçoit le grade de Maître [4]. Le mois suivant, il prononce en tant

[1] Pour les autres noms, voir Chacornac, *op. cit.*, p. 185.
[2] Ce qui ne fut pas le cas pour ses disciples.
[3] Chacornac, *op. cit.*, p. 191.
[4] Article de Lucien Mauchel - dit Chamuel, (1867-1936) intitulé *Notes sur Éliphas Lévi* in « L'initiation », p. 238, juin 1891.

qu'orateur un discours sur les Mystères de l'Initiation. Néanmoins une remarque ou quelques observations de la part d'un frère le décident fermement d'abandonner, au grand dam de Caubet, définitivement la franc-maçonnerie. Évitons toutefois de porter un jugement sur l'attitude apparemment susceptible du mage, et sur les raisons de son agissement un peu cru évoqué dans l'ouvrage de Chacornac [1], car, dans le fond, il ne devait sans doute pas être prédestiné (une erreur de parcours, dirons-nous) à aller dans la franc-maçonnerie.

Fauvety déiste se démarque de Massol. La Constitution de 1865.

En 1862, Charles Fauvety devient - à la place sans doute de son ami Massol [2] - vénérable. Par la suite, il entre (peut-être l'année suivante) au Conseil du Grand-Maître. En 1865, année cruciale pour Fauvety, il s'oppose à la Morale indépendante (1865) de son ami Massol (1805-1871) et, dans une moindre mesure, de Caubet. Il est certain que Massol, qui fut un certain temps un ardent militant de saint-simonisme avant de devenir l'ami et le disciple de Proudhon, prônait avec âpreté la formule de son Maître : « Ni Dieu, ni maître » [3]. Autrement dit Massol et bien d'autres étaient partisans, entre autres, de la suppression ou de l'abandon pure et simple de l'invocation au Grand Architecte de l'Univers. En 1865, donc après le décès du Maréchal Magnan, le général Mellinet (1798-1894) est élu Grand Maître du Grand-Orient [4] ; période à laquelle Fauvety se signala en se faisant le rédacteur de la Constitution qui affirme « La Liberté de Conscience » en même temps, selon Robert Amadou, que l'existence de Dieu [5].

Hélas, au grand désarroi de Charles Fauvety, lors des convents annuels qui suivirent, les adversaires de plus en plus nombreux (les ignorants) de la célèbre formule du Grand Architecte de l'Univers - qui est pourtant la clef de voûte du temple maçonnique -

[1] *Op. cit.*, p. 200.
[2] Daniel Ligou, *op. cit.*, p. 783.
[3] Pierre Mariel, *op. cit.*, p. 108.
[4] Cela dit en passant, Massol fut candidat à la Grande Maîtrise contre Mellinet.
[5] Cit., in « *La Tradition Maçonnique* » de Robert Amadou, p. 158, Paris, Cariscript, 1986.

laissèrent présager à juste titre que la victoire ne leur échapperait pas.

Fauvety délaisse peu à peu le Grand-Orient.

Comme il fallait s'y attendre, Fauvety délaisse donc progressivement le Grand-Orient, mais aussi Massol, Caubet et Proudhon. En définitif, un passé s'estompe pour faire place au philosophe qui, il faut l'affirmer, avait compris depuis longtemps qu'une société ne peut longtemps vivre si, de prime abord, comme le souligne très justement Verdad Lessard, *elle n'a mis à sa base l'idée de Justice et l'idée de Dieu* [1].

Continuant d'exprimer - cette fois-ci en marge du Grand-Orient - ses propres et profondes convictions, Fauvety publie en 1866 à ses frais une revue religieuse et socialiste sous le titre de *Solidarité*. Cette revue qui eut une existence jusqu'à la proclamation de la troisième République (1870) était, selon Verdad Lessard [2], devenu un programme définitif pour l'œuvre et les disciples de Fauvety.

Décès de son ami Éliphas Lévi. L'adieu de Fauvety.

Le 31 mai 1875, son ami Éliphas Lévi décède. Trois ans plus tard, précisément le 2 juin 1878, une cérémonie commémorative réunissait au cimetière d'Ivry quelques amis restés fidèles à la mémoire du mage. Après l'éloge funèbre du naturaliste Henri Deyrolle, Charles Fauvety qui s'honora toute sa vie de l'amitié d'Éliphas Lévi lui consacra quelques lignes : « *Nous nous bornerons à rappeler, avec cet ami de M. Constant, que ses contemporains n'ont pas été justes envers cet homme de talent et d'esprit. Quand, dans notre pays, on voit tant de gens médiocres arriver à la réputation, à la gloire, à la richesse, Constant qui était fort érudit, et avec cela, poète, orateur et écrivain de premier ordre, n'a été connu que d'un très petit nombre et est mort pauvre après avoir eu à lutter toute sa vie contre la misère...* ». [3]

---

[1] L'Initiation, avril 1894, *op. cit.*, p. 97.

[2] *Idem.*

[3] Paul Chacornac, *op. cit.*, pp. 293-294. Notons au passage que ces quelques lignes furent consignées dans la revue de Fauvety : *La Religion laïque et universelle*, 2e année, n° 23, juillet 1878, p. 349.

Ch. Fauvety, le philosophe laïque et universelle.

En 1876, en août semble-t-il, il fait paraître le premier numéro de *La Religion laïque et universelle*. Cette revue au titre suffisamment allusif, qui perdurera jusqu'au décès de Fauvety (1894), fut donc l'organe de sa pensée religieuse. Elle lui assura une certaine notoriété et fut même considérée comme l'œuvre de sa vie, un aboutissement, dirons-nous, de ses longues réflexions d'antan, puisque l'histoire lui colla l'étiquette de : « Le philosophe laïque ». D'ailleurs, la revue *L'Initiation* de Papus avec ses nombreux collaborateurs occultistes ou non ne fut peut-être pas étrangère à ce surnom. Quoiqu'il en soit, les publications mensuelles du philosophe laïque furent dans la revue de Papus régulièrement citées, avec toujours un élogieux petit lot de commentaires, entre autres : *« dans un excellent article, Socialisme révolutionnaire et Socialisme conciliateur, Ch.* Fauvety analyse... »[1], ou encore *« très intéressant compte rendu du Jésus de Nazareth de M. de Régla, par Ch. Fauvety* » [2].

Son disciple Jules Verdad-Lessard.

Parmi les disciples de Fauvety, Jules Verdad-Lessard retient particulièrement notre attention puisqu'il fut, à juste titre, le plus digne, sinon le plus utile successeur des œuvres du philosophe laïque. Ce fidèle et dévoué disciple (depuis 1876) fut donc, à la grande satisfaction de Fauvety, le fondateur, au point de vue social, des « Conférences populaires de Nantes », de l'Établissement d'un « Cercle de la ligue de l'Enseignement » et des « Bibliothèques populaires ». L'occultiste Joanny Bricaud (1881-1934) nous apprend par ailleurs que Verdad Lessard, né à Nantes le 1er novembre 1856 et décédé le 26 février 1918, était évêque gnostique : *« C'est en 1912, au cours d'un voyage que nous fîmes en Bretagne, qu'il nous fut donné de confirmer le sacerdoce déjà ancien de notre-frère Verdad-Lessard, et de le consacrer évêque régionnaire d'Armorique, avec juridiction sur les cinq départements...* » [3] . Auteur bien entendu de plusieurs ouvrages et articles sur des questions sociales,

---

[1] *L'Initiation*, juin 1891, p. 281.
[2] *L'Initiation*, novembre 1891, p. 190.
[3] Cit. in « *Les Annales Initiatiques* », pp. 33-34, première année, n° 3, juillet-août-septembre 1920.

philosophiques et religieuses, Mgr Jules Verdad Lessard gagnerait, sans doute, à être connu davantage [1].

Le spiritisme

Pendant cette période, le spiritisme battait son plein et obtenait la faveur, entre autres, des occultistes, des écrivains, un peu plus tard des savants, mais aussi des philosophes. Il est vrai que ce mouvement avait de quoi attiser la curiosité ; d'abord parce qu'il se reposait sur la nécessité d'une nouvelle révélation en raison de la faillite de ou des religions, de leur résignation devant les excès du matérialisme ; d'autre part, la révélation spirite fournissait des réponses aux problèmes de la survie de l'âme grâce à la communication avec les morts. Certes, il y avait toujours quelques curieux avides de sensations fortes ou de phénomènes spirites tels que les tables tournantes, les fantômes et les maisons hantées, etc. ; mais à l'instar d'Allan Kardec (1804-1869) ce dernier osa avec panache dans le *Livre des Médiums* (1861) remédier à ce bas spiritisme en dénoncant toutes les fautes commises par les charlatans, les esprits malveillants et les médiums intéressés ou orgueilleux, et en démontrant aux philosophes, aux occultistes, que le véritable souci des vrais spirites est de trouver un domaine réel de recherches, une conception philosophique au service de l'homme et une morale que nul ne peut mettre en doute.

En d'autre termes, le spiritisme kardéciste englobait trois principes de base qui sont : a) l'existence de Dieu, b) l'immortalité de l'âme et c) la solidarité humaine. L'ossature de ce postulat ne pouvait donc, comme nous allons le voir dans la suite de l'article, que séduire Charles Fauvety. De plus, ce dernier apporta sa contribution au sein du mouvement kardeciste qui, par la suite, le mêla indirectement à la fondatrice de la « « Société Théosophique », Madame Héléna Petrovnav Blavatsky (1831-1891).

(*à suivre*)

---

[1] Pour la liste des ouvrages de Verdad-Lessard voir *Les Annales Initiatiques*, op. cit., pp. 33-34.

Jean- Christophe FAURE

Charles SOTHERAN, agent d'une certaine avant-garde rosicrucienne.

« Malgré ses nombreux défauts – car la Maçonnerie spéculative après tout est humaine, et par conséquent faillible – aucune autre institution n'a fait autant qu'elle et n'est encore capable de si grandes choses dans l'avenir pour le progrès humain, politique et religieux... Si la Maçonnerie est, ainsi qu'elle le prétend, une science progressive et une école de religion pure, elle doit toujours être à l'avant-garde de la civilisation, et non pas à l'arrière-garde. »[1]

Une zone d'ombre dans sa jeunesse

Charles Sotheran est né le 8 juillet 1847 à Newington, dans le Surray, en Angleterre au sein d'une famille aisée. Après des études en écoles privées puis au Lycée Ste Marie de Rugby, il travaille chez un libraire grâce à l'intervention de son oncle Henry Sotheran[2], éditeur londonien réputé. Il semble que le jeune Charles gardera toute sa vie la passion des livres et des écrits ainsi que nous le verrons plus loin. Doué de talents précoces, il se fait une réputation de bibliographe et d'antiquaire avant d'entreprendre une carrière de

[1] Lettre de Charles Sotheran à H.P.Blavatsky, 11 janvier 1877 in H.P.Blavatsky, *Isis Unveiled*, vol. II, Photographic Copy of original Isis Unveiled, The Theosophy Company, Los Angeles, California, U.S.A. 1968, pp. 390-1.

[2] Ce personnage est cité dans une lettre de Morya, non datée, écrite en 1883 ou 1884. « *...Une nouvelle soirée solennelle, ce samedi, à Piccadilly, au-dessus du vieux Sotheran, la librairie moisie. Je connaissais le lieu et me suis amusé, et j'ai regardé avec votre permission. Pourquoi être si dégoûté ? Les 'fantômes' travaillèrent remarquablement, nullement déconcerté par ma présence, dont ni W.E. ni sa garde du corps ne surent rien ; Mon attention fut attirée quand ils imitèrent l'écriture d'H.P.B. Alors, je déposai ma pipe et j'observai. Trop de lumière pour les créatures venant d'une rue de Piccadilly, quoique les émanations de Sotheran aient beaucoup aidé.* » Lettres des Mahatmas M. et K.H. à A.P. Sinnett, Adyar, Paris, 1970, p.504.

journaliste. Puis vient une époque où les documents concernant ses activités extra professionnelles et ses relations se font rares mais il est assez intéressant de noter que plusieurs personnes l'ayant connu font état d'une rencontre avec Giuseppe Mazzini[1], John Yarker[2] et H.P.Blavatsky à Londres au sein des cercles politiques et initiatiques mazziniens[3] vers 1860. C'est certainement en côtoyant des membres proches de cet entourage qu'il est introduit dans les sphères maçonniques anglaises et qu'il s'affilie au Rite de Memphis ainsi qu'au Rite Écossais Ancien et Accepté dont il sera par la suite un haut dignitaire américain (*Étasunien , en vérité – NDLR*).

En 1867, il se rend à Paris dans le but de visiter pendant quelques jours la Grande Exposition ainsi qu'il l'écrira quelques années plus tard mais, séduit par on ne sait quelle idée, se fixe à l'étranger pendant un an et subsiste en écrivant des articles pour des journaux anglais. À cette époque, il envoie aussi des articles sur la maçonnerie au journal *Manchester Free Lance* où sa connaissance des arcanes maçonniques laisse envisager qu'il reçut, peut-être même avant son initiation, un dépôt assez complet. Faut-il y voir la patte de Mazzini cachée derrière celle de Yarker ? L'affiliation de Sotheran au Rite de Memphis semblerait infirmer cette hypothèse mais si l'on en croit ce qu'en dit Gérard Galtier, il se pourrait qu'elle soit exacte : « ...*Yarker n'indiqua jamais précisément comment Misraïm avait été établi en Angleterre à cette époque. Il semble donc que ce fut de façon irrégulière. Cela expliquerait pourquoi, en l'absence d'un organisme officiel habilité à délivrer les grades de Misraïm furent accordés par équivalence*

[1] Dans la réédition d'un de ses livres « Horace Greely and other Pioneers of American Socialist », les souvenirs de Madame Sotheran furent publiés. Elle explique que son mari connut Mazzini, lui parla et devint par la suite très engagé dans la vie politique, ayant la certitude d'avoir trouvé ce qu'il avait toujours cherché.

[2] John Yarker se fera connaître plus tard principalement comme Grand Hiérophante du Rite Ancien et Primitif de Memphis – Misraïm.

[3] Giuseppe Mazzini fut un membre éminent des Carbonari, aux côtés de Garibaldi.

avec ceux de Memphis. »[1] Et pourquoi Sotheran fut reçu au Rite de Memphis tout en soutenant ouvertement la cause de Mazzini[2].

A l'origine de la première Société Théosophique

La grande ville de New York l'accueille en 1874 pour le reste de sa vie. Entré en politique lors de sa prime jeunesse londonienne, il poursuit dans cette voie au New York Liberal Club, dont il deviendra rapidement Secrétaire Correspondant, grâce à deux lettres de recommandation. C'est parmi les membres de ce Club qu'il rencontre celui qui devait devenir son plus cher ami, Albert Rawson[3]. Tous deux travaillent alors de cœur à la propagation des idées orientales au sein des groupes paramaçonniques. C'est aussi au N.Y.L.C. qu'il fait la connaissance d'un ami de Rawson, D.M. Bennett, libre penseur et éditeur. C'est d'ailleurs Bennett qui publiera son *Alessandro di Cagliostro, Impostor or Martyr ?* Remarquons une fois de plus l'intérêt de Sotheran pour les thèmes liés à l'histoire du Rite de Misraïm.

Le 17 novembre 1875, la Société Théosophique est fondée par seize membres et Charles Sotheran, l'un d'entre eux, en est nommé tout naturellement Bibliothécaire. Malheureusement, trois mois plus tard, au cours d'un meeting de rue, il tient des propos qui ne sont pas du tout appréciés par H.P.Blavatsky : « *Un théosophe qui devient un émeutier, qui encourage la révolution et le MEURTRE, un ami des Communistes, n'est pas un membre convenable de notre Société. IL DOIT S'EN ALLER.* »[4] Donnant sa démission, il écrit une lettre en janvier 1876 au *Banner of Light* dans laquelle il s'étend en considérations peu flatteuses pour la fondatrice de la

---

[1] Gérard Galtier, *Maçonnerie égyptienne, Rose-Croix et Néo – Chevalerie, les fils de Cagliostro*, Editions du Rocher, Paris, 1989, p.131.

[2] Sotheran sera présent en compagnie de deux autres théosophes fondateurs, Herbert Monachesi et H.S. Olcott, lors de l'inauguration du buste de Mazzini à Central Park le 29 mai 1878.

[3] Albert Rawson est un singulier personnage sur lequel je me propose de revenir ultérieurement lors d'un prochain article tant il y a de choses à dire.

[4] H.P.Blavatsky 'scrapbook vol. VII, p. 258, in *H.P.Blavatsky Collected Writings*, vol. I, Theosophical Publishing House, Wheaton, Illinois, U.S.A 1977, pp. 404.

S.T.[1], ce qui ne l'empêche pas de revenir solliciter son admission six mois plus tard. Cette petite histoire eut pour effet de transformer la S.T. en société secrète, avec mot de passe, ... ; les fondateurs, ne désirant pas voir les enseignements exposés à la une des journaux et à leurs faciles détournements préférèrent adopter une politique de retrait. Mais qu'avaient-ils donc de si secret à cacher si ce n'est un enseignement interne différent des écrits publiés par H.P.Blavatsky dans les journaux de l'époque ?

De nouveau en accord avec les buts de la jeune société, Sotheran en sera un ardent promoteur puisque selon le témoignage de Laura Langford-Holloway, « *il fut l'initiateur du mot 'Théosophie', comme nom de la nouvelle société, et ce fut lui qui introduisit à madame Blavatsky les érudits dont les noms sont mentionnés en rapport avec Isis dévoilée.* »[2] Le Bibliothécaire de la S.T. est, en effet, en contact avec de nombreux chercheurs et hommes politiques de son époque et le rôle qu'il joue dans la propagation des idées théosophiques, au sens large et blavatskyen, ne doit pas être minimisé. Michael Gomes, excellent chercheur étasunien, témoigne en sa faveur : « *Le jeune éditeur érudit de l'American Bibliopolist, Charles Sotheran, petit-fils du dernier Baron Hirst, venait juste de soutenir la cause de Blavatsky. Maçon anglais de haut-grade, Sotheran était un radical socialiste qui amena 'les têtes blanches et les savants patriarches' à rencontrer H.P.B.* »[3]

Société Théosophique, Maçonnerie et sociétés secrètes

Un de ses amis, l'éditeur new yorkais J.W.Bouton, fut choisi pour publier l'ouvrage auquel H.P.Blavatsky et quelques « *savants patriarches et têtes blanches* » travaillaient et qui aurait dû s'intituler « *Le Voile d'Isis* ». Or, dans une lettre de Bouton à H.P.Blavatsky,

---

[1] Les lecteurs intéressés (et internautes) peuvent lire la lettre sur : http//blavatskyarchives.com/sotheran1.htm
(les lecteurs intéressés, et pas internautes, peuvent me contacter pour recevoir une copie de cette lettre contre un timbre à 3 F. Adresse : Le Grand Chêne – Chemin de la Trévaresse – 13770 Venelles)

[2] Laura C. Langford-Holloway, Helena Petrovna Blavatsky : a reminiscence, The Word, vol. XXII, december 1915, pp. 136-153.

[3] Michael Gomes, The dawning of the Theosophical Movement, A Quest Book, Theosophical Publishing House, Wheaton, Illinois, U.S.A. 1987, p. 84.

celui-ci l'informe que « *leur ami commun Sotheran* » lui a signalé l'existence d'un livre du même nom publié en 1861[1]. « *Aussi étrange que cela puisse paraître, l'idée vint à Sotheran et à moi-même, simultanément, qu'il serait plus avantageux de changer un peu notre titre, et, ensemble, nous tombèrent d'accord sur le même, c'est à dire, 'Isis Dévoilée', qui est, me semble-t-il, à tous égards, bien meilleur que l'autre titre, car il a une signification distinctive en soi que l'autre n'a pas...* »[2]. Ajoutons que Sotheran écrivit plusieurs lettres destinées à être publiées dans « Isis Dévoilée » ainsi que quelques auteurs dont Rawson, Wilder ou d'autres auxquels la distinguée occultiste fit allusion (Sir F.R.Burton).

Le 11 janvier 1877, suite à la demande de H.P.Blavatsky, Sotheran envoie donc une lettre dans laquelle il donne sa version de certains faits de l'histoire maçonnique et fustige bon nombre de rites fabriqués, selon ses sources, par les Jésuites. Très hostile envers les rites qu'il devine christianisés, lui, le partisan sans bornes de Mazzini et Garibaldi écrit : « *L'esprit chrétien sectaire au sein de la Maçonnerie doit être supprimé.* »[3]

Après la publication d'Isis Dévoilée, il écrit avec enthousiasme à ses amis maçons anglais du R.A:P. de Memphis-Misraïm et c'est grâce à lui que le Grand Maître du Rite, John Yarker, fait parvenir à madame Blavatsky un certificat de *Princesse Couronnée*, qui représente le plus haut grade de la Maçonnerie d'Adoption et qui fera couler beaucoup d'encre. Laissons la parole du Grand maître circuler : « À la demande du F.·.Sotheran j'envoyais à Madame Blavatsky le diplôme de la branche féminine des Sat Bhai... Aussi bien les Rites de Memphis et Mizraïm que le Grand Orient de France possédaient une branche de Maçonnerie d'Adoption... En conséquence nous avons envoyé à H.P.B. le 24 novembre 1877 un diplôme du plus haut rang, celui de Princesse Couronnée 12e... »[4]. Ce diplôme ne manqua pas d'être contesté par les autorités maçonniques « régulières », auxquelles H.P.Blavatsky ne se priva

[1] W.Winwood Reade, *The Veil of Isis. The Mysteries of the Druids*, Charles J. Skeet, London, 1861, 250 pp.

[2] Lettre de J.W.Bouton à H.P.Blavatsky, 8 mai 1877 : Introductory : *How 'Isis Unveiled' was written*, by Boris de Zirkoff, in H.P. Blavatsky, *Isis Unveiled*, vol. 1, The Theosophical Publishing Company, Wheaton, Illinois, U.S.A. 1972, p. 43.

[3] Lettre de C. Sotheran à H.P. Blavatsky, 11 janvier 1877, in H.P. Blavatsky, *Isis Unveiled*, vol. 2, op. cit. , p. 390.

[4] John Yarker, Universal Masonry vol. 1, october 1910, n°4.

pas de répondre comme on peut s'en douter, et en février 1878, Sotheran écrit dans le « Banner of Light » un article pour en défendre sa validité. Il est vrai qu'à ce moment, le théosophe maçon rosicrucien socialiste était 32e-94e du Rite dirigé par son Frère et ami Yarker et que l'on ne prêche que pour sa paroisse, fussions-nous anticléricaux, mais que sont les questions de régularité à côté de l'initiation ? Ajoutons que, sur le plan maçonnique, Charles Sotheran resta membre des deux rites, Memphis et Mizraïm d'un côté et Rite Écossais Ancien et Accepté de l'autre dont il sera en 1900 l'Assistant Grand Secrétaire Général du Suprême Conseil.

Sotheran, il est aisé de le voir, ne reste pas un chercheur cantonné dans sa Loge, théosophique ou maçonnique. Très intéressé par le monde des sociétés secrètes et profitant de ses talents journalistiques, « pendant l'année 1878 il édita ce qui dut être le tout premier magazine d'occultisme en Amérique, l'éphémère New York Echo, qui s'annonçait comme « le Seul Journal des Sociétés Secrètes dans le Monde. »[1]

Avec son ami Albert Rawson, passionné d'enseignements orientaux, il dirige par deux fois un ordre paramaçonnique, les « Guardians of the Mystic Shrine » dont Rawson fut un des fondateurs et dont Sotheran sera un temps le « Sheikh of the Kaaba ».[2]

Dans l'arrière - loge de la S.R.I.A.

Mais la face la plus cachée, certains diraient la plus sombre, de Charles Sotheran reste sans conteste dans la lumière de la Rose-Croix. C'est certainement lors de son existence passée en Angleterre qu'il entra dans la « Societas Rosicruciana in Anglia » (S.R.I.A.) qui compta parmi ses membres quelques personnalités de premier plan de la scène occultiste rosicrucienne tels Frederick Hockley, Kenneth R.H. Mackenzie, Francis Irwin, William Wynn Westcott et Robert Wentworth Little, son fondateur. La S.R.I.A. ne recrutant que parmi les Maîtres Maçons, était structurée et l'est encore de nos jours selon un schéma largement répandu depuis. En effet, l'échelle des grades utilisée est celle que l'Ordre

---

[1] Michael Gomes, op. cit.

[2] Who was who in America, vol. 1, 1897-1942, The A-N Marquis Company, 1943, The Library Edition Chicago Edition, U.S.A.,

Hermétique de la Golden Dawn utilisa ensuite.[1] Mackenzie, auteur d'une « *Royal Masonic Cyclopaedia* » et Westcott, un des fondateurs de la Golden Dawn, sont tous deux des amis de H.P.Blavatsky et le second restera théosophe sa vie entière, devenant même un des douze membres du Cercle Intérieur[2] de la Société Théosophique. Irwin et Hockley sont tous deux des membres d'un cercle très fermé : les « *Fratres Lucis* »[3] fondé par Irwin sur ordre d'une entité nommée « Cagliostro ». Hockley est un praticien de la voyance dans le cristal et consigne ses expériences dans ses journaux magiques (30 volumes ! !) ; il s'inscrit dans une lignée de mages où l'esprit se posa sur Trithème, Agrippa, John Dee, Cagliostro, Francis Barrett qui signa son livre « *The Magus or Celestial Intelligencer being a complete system of occult Philosophy* » des initiales F.R.C.

C'est dans cette mouvance occultiste que baigna certainement Sotheran en Angleterre où il reçut des enseignements ésotériques qu'il poursuivit certainement aux États-Unis dans un cercle des « Fratres Lucis » en compagnie de H.P.B. et de H.S. Olcott, son Frère Maçon et Théosophe. Et ne doutons pas qu'il garda des contacts avec ses Frères en Rose-Croix insulaires ainsi que pourrait le démontrer son titre de « *Grand Représentant pour la Grande-Bretagne et l'Irlande du Suprême Conseil du Rite Swedenborgien* » *dont le Colonel Olcott fut aussi un des membres actifs.*

Notons que dans les premières années de la Société Théosophique, il est souvent fait mention d'un personnage mystérieux du nom d'Imperator. A notre humble avis, Charles Sotheran aurait pu lever plus d'un voile sur l'identité réelle de ce « Supérieur Inconnu ».

---

[1] Ajoutons pour qui ne le sait pas encore que la Golden Dawn fut fondée par 3 Maçons dirigeants de la S.R.I.A. Lire à ce sujet les remarquables livres de *Robert Gilbert « le » spécialiste érudit sans aucun conteste.*

[2] Le Cercle Intérieur est à la Section Ésotérique ce que la Section Ésotérique est à la Société Théosophique. Créé par H.P.B. à la fin de sa vie, il avait pour fonction de préparer les disciples choisis à la pratique des arcanes de la Théosophie.

[3] Il faut se poser la question sur les rapports entre cette « Brotherhood of Light », c'est à dire les « Fratres Lucis » et la « Hermetic Brotherhood of Luxor » où l'on peut voir que des acteurs du Mouvement Théosophique furent mêlés.

Ses adieux

Âgé de 55 ans, Charles Sotheran quitte la scène définitivement à New York en 1902. Il laisse sa femme Alice (Hyneman) Rhine qu'il épousa le 17 octobre 1893. Si aujourd'hui, il est plus facile de se faire une idée de l'influence de Charles Sotheran sur les milieux maçonniques proches du rosicrucianisme, le rôle majeur qu'il joua à l'arrière-plan de la Société Théosophique reste voilé. Nous sommes persuadés qu'il fut un des maillons principaux des fraternités occultes qui dirigèrent l'action de la première période de la S.T. et qu'il servit de passerelle entre ceux que l'on a qualifiés de Maîtres, Mahatmas, Frères et les cercles théosophiques. De nos jours, il est resté surtout connu pour son engagement politique constant aux côtés des socialistes et des Libres Penseurs, ce qui n'est que la face visible de l'iceberg.[1]

> Ce n'est point assez de ne pas douter de la puissance du Seigneur ; il faut encore ne pas douter de la tienne.
>
> Ne laisse donc pas l'œuvre entière à la charge de ton Dieu, puisqu'il a voulu te laisser quelque chose à faire. Il est prêt sans cesse à verser dans toi tous les biens. ; il ne te demande que de veiller sur les maux qui t'environnent et de pas te laisser surprendre. Son amour a chassé pour toi ces maux hors du temple ; ton ingratitude irait-elle jusqu'à les y laisser rentrer ?
>
> ***Louis-Claude de Saint-Martin.***

[1] Voir les ouvrages de Paul Johnson, décisifs pour l'étude du Mouvement Théosophique moderne et ses ramifications.

Serge CAILLET

L'INCINÉRATION DES CORPS SELON L'ORDRE PYTHAGORICIEN

Aujourd'hui présentée comme un progrès de la civilisation moderne, alors qu'elle était inconcevable aux yeux des anciens et quelle le reste pour maints occultistes contemporains, la pratique de la crémation des corps gagne du terrain dans la civilisation occidentale. Ainsi, l'Église catholique romaine, après s'y être opposée depuis l'origine, ne l'interdit plus à ses fidèles depuis quelques décennies. D'aucunes écoles ésotériques d'inspiration théosophique y engagent elles-mêmes leurs membres, tels l'Ordre de la Rose-Croix AMORC, la Société théosophique [1], l'Eglise catholique libérale, préconisant, il est vrai, un délai d'attente - qui n'excède jamais sept jours et se trouve souvent réduit à trois – entre la mort et la crémation.

Mais les arguments répandues en faveur de la pratique de l'incinération des corps ne sont-ils pas significatifs d'une civilisation qui affiche sa peur de la mort au point de la nier ? Du reste quoi d'étonnant qu'une civilisation violente applique aux dépouilles mortelles une destruction artificielle, qu'elle substitue au processus naturel d'une lente et progressive décomposition ?

Depuis quelques décennies déjà, des écoles ésotériques se sont élevées contre ce procédé. Et de grands occultistes n'ont pas manqué, eux aussi, de relever les conditions particulières du déroulement de toute crémation dans notre *civilisation contemporaine*, satisfaisantes sans doute pour l'homme d'aujourd'hui, mais inquiétantes pour qui connaît l'anatomie cachée de l'être humain, et le devenir naturel et *post-mortem* des différents éléments dont il est constitué. Si la crémation a été et demeure traditionnelle, en Inde ou ailleurs, n'oublions pas de dire que les conditions de son déroulement ne sauraient être comparées à celles d'une incinération en Occident. Brûler lentement un corps, en plein air, sur des bois de

---

[1] A l'attention des membres de cette société ou de celles qui s'en inspirent, je me dois de signaler une communication spirite de Mme Blavatsky (ou soi-disant ?) que Maurice Magre a jadis commentée (*Le livre des certitudes admirables*, Avignon, Aubanel, 1930, pp. 223-227), dans laquelle celle-ci supplie de pas respecter sa volonté, exprimée de son vivant, d'être incinérée.

santal, en respectant un rituel particulier, ne revient pas au même que de l'incinérer dans un crématorium. Car il en va du devenir de ce double le plus matériel de notre organisme qui, dans certaines écoles, a pour nom corps éthérique, dont la dissolution pourrait être entraînée par la destruction du corps, tandis qu'il se désagrège lentement à l'ordinaire, lorsque le corps physique se décompose naturellement. On lira dans un instant l'avis de Charles Lancelin, rapporté par un responsable de l'Ordre pythagoricien, dit encore Ordre hermétiste tétramégiste et mystique (OHTM), préparatoire à la Rose-Croix universitaire. Riche d'une tradition millénaire, cette école néo-pythagoricienne, fondée en Belgique en 1927 par François Soetewey (+1938) sous la grande maîtrise générale d'Émile Dantinne (1884–1969), s'est jadis prononcée sur la crémation des corps à l'intention des membres de son plus haut grade, dans un document qui donne la position officielle de certaines écoles initiatiques placées sous la direction de sâr Hiéronymus. Ce texte d'enseignement, destiné aux membres du quatrième et dernier degré de l'OHTM, provient du fonds Lelarge, dont j'ai déjà exploité maintes pièces [1]. Son auteur se laisse identifier sans peine : il ne s'agit très vraisemblablement ni d'Émile Dantinne, ni de François Soetewey, mais bien de Jean Mallinger (1904-1982), son successeur comme grand maître de l'OHTM pour la Belgique, à qui l'on doit d'ailleurs deux livres utiles sur l'école pythagoricienne [2].

Ce texte a été rédigé entre 1927, date de la fondation de l'OHTM, et la Deuxième Guerre mondiale. Ses références dans l'Ordre, données en tête du document, sont les suivantes : «O.H.T.M. - Gr. IV - Syll. N 89 - Section XIII (et XIII bis)». Le titre et la disposition des paragraphes, ont été ci-après conservés, mais la ponctuation a été quelque peu révisée, des abréviations ont été développées, et la citation de Charles Lancelin, largement fautive, a été rétablie d'après l'ouvrage original. De nombreux mots soulignés n'ont pas été signalés comme tels. Quant au fond, certaines posi-

---

[1] Cf. notamment *Sâr Hiéronymus et la FUDOSI*, Paris, Cariscript, 1986, dont une nouvelle version augmentée paraît ici même en feuilleton avant une réédition en volume, et *La Franc-maçonnerie égyptienne de Memphis-Misraïm*, Paris, Cariscript, 1988, nouv. éd. à paraître aux Editions Dervy.

[2] *Notes sur les Secrets ésotériques des Pythagoriciens*, Paris, Niclaus, 1946 ; 2e éd. en fac-similé, Lille, F. Planquart, 1973 (sur la crémation, voir pp. 62-69) ; *Pythagore et les Mystères*, Paris, Niclaus, 1944 ; 2e éd. revue et corrigée, Lille, F. Planquart, 1974.

tions de l'auteur, relatives à la crémation dans le bouddhisme, ainsi que quelques autres, auraient sans doute besoin d'être affinées ou amendées. D'autres paraissent en revanche d'assez exacte doctrine.

Ce document expose les arguments classiques des adversaires de la crémation des corps, à la lumière de l'anatomie occulte de l'homme. S'il n'apporte rien de neuf aux occultistes que l'affaire intéresse, peut être sera-t-il susceptible de rendre quelque service à ceux qui cherchent ou qui hésitent encore entre la terre et le feu. A chacun de choisir la fin de son corps physique, pourvu que ce soit en connaissance de cause, et, dans l'incertitude, Maurice Magre proposait jadis que chacun s'en remette à la loi de sa race et de son pays.

S.C.

DE CREMATIONE CORPORIS

I. - Les Égyptiens enseignaient que le cadavre de l'homme demeurait le support de son double pendant un certain temps après la mort, il fallait donc conserver ce support aussi intact que possible afin de lui donner la possibilité de maintenir le double en sécurité et le protéger contre les tempêtes astrales de l'Amenti. De là, les précautions extraordinaires prises par tout ce grand peuple pendant plusieurs millénaires afin d'empêcher les cadavres de se corrompre et de perdre l'intégrité de leur forme, support du double. L'embaumement des cadavres humains était rigoureusement enseigné et appliqué, même dans les classes les plus pauvres de la population. L'incinération des cadavres était sévèrement interdite et Hérodote rapporte que le plus grand scandale dont les Perses se soient rendus coupables lors de l'invasion de l'Egypte par Cambyse, consista précisément dans l'ordre que donna ce despote de livrer aux flammes la momie du roi Amasis et les divinités de certains temples (Hérodote, Histoire, livre III, ch. XVI et XXXVII). Il ajoute que les Égyptiens regardent le feu comme un être vivant qu'on ne peut alimenter par un cadavre sans commettre une chose impie.

II. - Pythagore apprit en Égypte l'interdiction de la crémation et il l'introduisit en Grèce et en Grande-Grèce (Sud de l'Italie). Jamblique le rappelle expressément dans son chapitre 154.

III. - Les raisons de cette interdiction absolue sont les suivantes :

1) La crémation est anti-naturelle. Le corps humain est en effet un composé de corps multiples, à la mort physique, la mort totale ou séparation de ses divers principes constitutifs n'est pas encore réalisée, toute crémation a donc pour effet de faire violence à la lente désagrégation naturelle et à précipiter injustement la dissociation de l'être entier. Brûler un cadavre consiste à anéantir en même temps ses doubles les plus matériels ; pareille opération est non seulement abominablement douloureuse pour le double astral, siège de la sensibilité, mais est en outre un véritable crime car il (sic) prive l'entité survivante d'une partie de ses modes de connaissance et de sensibilité. Si un horticulteur, après la mort ou la fenaison de ses fleurs en brûlait au feu les graines qu'il y a recueillies, au lieu de les mettre en terre, pour en faire germer à nouveau la vie, on le prendrait pour un insensé ; de même, un être humain, en brûlant le cadavre d'un de ses parents ou amis, agit comme un insensé en détruisant certaines de ses possibilités posthumes.

2) Jamblique nous enseigne (Vie de Pythagore, ch. 154) que l'usage de ne pas brûler les corps fut enseigné à Pythagore par les Mages et qu'il était interdit de mélanger à un être divin (le feu) des corps livrés à la corruption des mortels. Il faut en effet ne pas souiller le Feu sacré, adjuvant des morts et lien vivant avec la Divinité.

3) Une étude approfondie de Rhode, sur la question de la crémation des cadavres chez les Grecs de la période homérique, aboutit à la conclusion que le fait de brûler les corps se faisait uniquement dans un but odique et agressif : pour empêcher les défunts de revenir sur terre, d'influencer ou de tourmenter les vivants, on brisait, par le feu, tout lien entre eux et la terre et on brûlait même, avec le corps, tous leurs objets familiers, imprégnés de leur sensibilité et chargés de leur personnalité (Psyché, pages 23 à 27). - Les anciens Grecs étaient donc au courant de ce que la crémation rompt tous les liens qui relient encore le défunt à la terre et fait se perdre la psyché dans l'immensité de l'Amenti, sans possibilité pour elle de se manifester aux vivants. Semblable résultat est contraire à la doctrine de la «communion des saints», c'est-à-dire des liens bénéfiques et directs, par la prière, entre les vivants et les morts. Les égarés qui se font incinérer se réservent donc volontairement le plus effroyable des châtiments.

L'Église, en interdisant la crémation, continue sans le savoir la Tradition ésotérique de la Perse, de l'Égypte et du Pythagorisme le plus rigoureux[1].

IV. - La crémation des cadavres a un autre effet encore : il enlève à une cité - dont les ancêtres reposent dans le cimetière voisin - toute influence sur leurs descendants. On sait que les ossements conservent une charge vivante et émettent une radiation permanente, que des médiums sensibles peuvent détecter, avec une telle précision qu'ils peuvent même déterminer le sexe de ces ossements. La Bible nous parle aussi du «souffle» qui émane des ossements des morts. Or, toute cette charge est anéantie par le feu et les cendres d'un mort ne contiennent plus aucune sorte de radiation. Les sauvages et les tribus les plus arriérées ont conscience de cette vérité et ils emportent, dans leurs migrations, sur leur dos, les ossements de leurs pères, afin que dans leur habitat nouveau, l'influence salutaire des aïeux continue à protéger leurs enfants et petits-enfants. Brûler les morts, revient donc à priver une collectivité de la protection astrale de tous ceux qui l'ont créée et dont l'influence ne peut être que salutaire et tutélaire. Les anciens législateurs pythagoriciens, notamment Charondas et Zaleucus, en en instituant le culte des morts, dans les cités grecques du Sud de l'Italie, basaient ces prescriptions sur les liens permanents qui existaient encore entre les vivants et les morts d'une même cité. Lorsque le matérialisme se fut implanté dans Rome et que le spiritualisme en eut disparu, l'usage de la crémation se rétablit et la civilisation romaine fut déshonorée par tous les excès les plus abominables (jeux du cirque, persécutions, guerres civiles, etc.).

V. - Si le Bouddhisme enseigne et pratique la crémation, c'est justement parce qu'il tend a la disparition totale de tout ce qui constitua notre personnalité et qu'il est le contre-pied du spiritualisme personnel du Pythagorisme. Il met la libération de l'être humain, non dans son accomplissement de la perfection, mais au contraire dans son anéantissement et dans l'abolition de tout ce qui a une porté personnelle. Tout serait illusion, tout serait mensonge et erreur, seul l'impersonnel compte, il faut donc d'abord se délivrer de soi-même... On conçoit tout ce que cette doctrine a de désolant, de

[1] Depuis, cette interdiction a été levée par L'Église catholique romaine. (S.C.).

vide, de contradictoire avec les aspirations les plus profondes de l'homme. Aussi la crémation est-elle pour les Hindous (sic) le moyen facile de détruire dans un cadavre tout ce qui demeure encore de charge psychique, forcément personnelle.

VI. – Un occultiste français a bien mis en relief l'erreur des partisans de la crémation en écrivant : « La nature fait bien ce qu'elle fait. En dissociant progressivement les éléments constitutifs de ce qui fut un corps vivant, elle permet au fantôme proprement dit de se libérer lentement et avec facilité et au double aithérique de se dissoudre dans l'éther, où retournent ses éléments, peu à peu, avec le minimum de souffrance. Au contraire, la crémation est un acte de violence qui, dissolvant instantanément le corps physique, inflige une douleur atroce à la fois au fantôme, dont le support, ne l'oublions pas, le corps astral, dépositaire de la sensibilité dans la vie, est encore chargé de force neurique et sent briser brutalement le lien fluidique qui le relie au cadavre - et au double aithérique qui, encore dépositaire de ce qui subsiste de vie physique, doit éprouver une torture indicible de se sentir désagrégé en même temps que le cadavre lui-même par la flamme dévoratrice ». (Charles Lancelin). [1]

VII. - L'âme a reçu, en descendant sur la terre, diverses enveloppes astrales, qui se sont emboîtées progressivement les unes dans les autres, enseignait Macrobe. A la mort, elle devra les restituer une à une aux milieux qui les lui avaient données. Cette restitution présuppose une lente et progressive évolution posthume, un dépouillement gradué des «écorces» constitutives de l'âme, une perte successive des enveloppes de l'âme. Or, la crémation les libère toutes au même moment, traitement barbare analogue à celui d'un médecin qui au lieu d'enlever avec prudence les linges entourant une plaie, arracherait du même coup et sans ménagement, à la fois les bandages, les onguents, l'épiderme et la peau elle-même.

La crémation est donc opposée à l'intérêt posthume des défunts et doit être rigoureusement interdite.

---

[1] *La vie posthume. D'après la psychologie expérimentale, la psycho-physiologie et la physique*, Paris, Durville, s. d., pp. 99-100. (S.C.).

Daniel STEINBACH présente :

CARL GUSTAV JUNG [1]

PORTRAIT.

« Ma vie » est en quelque sorte la quintessence de ce que j'ai écrit et non l'inverse. Ce que je suis et ce que j'écris ne forment qu'un. Toutes mes idées et tous mes efforts, voilà ce que je suis. (C.G .JUNG.)

Il est parfois possible de dissocier l'homme de son œuvre. En ce qui concerne Jung, cela semble difficile tant sont liés les éléments qui constituent l'un et l'autre. Il n'y a qu'à se replonger dans son autobiographie pour s'en assurer. Pour lui, et c'est fondamental, il s'avère impensable de séparer ce qui tient organiquement ensemble.

Qui est Carl Gustav Jung ?

Celui qui a découvert l'inconscient aux côtés de Sigmund Freud ? L'homme qui a dressé la première cartographie de notre monde intérieur, à l'image des premiers géographes ? Celui qui a éclairé les grands événements de notre histoire en les reliant à notre vécu d'aujourd'hui ? Celui qui a donné à l'homme les clefs pour que celui-ci retrouve le sens de sa vie ?

Voici quelques éléments de réponse...

Fils de pasteur, Carl Gustav Jung est né à Kesswil, au bord du lac de Constance en Suisse, dans le canton de Thurgovie, le 26 juillet 1875 à 19 heures 30.

Les astralités de ce moment de naissance - Lion ascendant Verseau et une conjonction Soleil/Uranus - l'investissent d'un rôle prométhéen souverain, que sert une personnalité puissante, novatrice et créatrice, à dessein d'une œuvre magistrale et non moins pionnière. Il est intéressant de constater que le personnage mythique

---

[1] Extraits de «*un chemin vers l'Inconscient*» de Carole Sédillot chez Dervy et de la biographie de Jean-Pierre LAXAGUE sur le site Internet www.cjung.net. Compilation : Daniel Steinbach

de Prométhée est à de multiples et différents niveaux une référence fondamentale, prétexte à recherche et à découverte. (...) Jung prête intérêt et respect à cette discipline - l'astrologie - elle aussi «empirique» aux yeux de certains. Il développera cette science particulièrement dans *Aïon*.

Six mois après sa naissance, la famille s'installe au presbytère de Laufen près des rives du lac de Constance.

À l'origine se tient un grand-père paternel dont les racines sont germaniques. La légende relate que ce dernier est peut-être un fils naturel de Goethe. Belle ascendance en vérité et tant pis si les rumeurs sont fausses...

Ce grand-père se prénommait Carl Gustav et d'aucuns qui connurent le Jung qui nous intéresse, affirment qu'il lui ressemblait étonnamment.

Quant à son père, Paul Jung, il est pasteur comme beaucoup d'hommes de sa lignée. À ce titre, il prodigue à son fils une éducation religieuse qui ne sera pas sans laisser de traces. En effet, ce père plein de contrastes et de contradictions perd la foi et ne se donne guère les moyens de la *retrouver*. «Il ne faut pas penser, il faut croire», dit-il. Malgré son impuissance face à cette déclaration, il a une forte influence sur son fils et sur la foi de celui-ci. Durant son enfance, Jung ne cesse de rattacher tous les événements de la vie à Dieu et à son autorité. Il se charge de la mission de restauration de la foi de son père. Il faut beaucoup de temps pour que Jung *gère et digère tous les dilemmes inhérents aux images religieuses*, les siennes et celles qu'on lui présente. C'est à partir de dix-sept ans et jusqu'à sa dix-neuvième année que les tourments s'évanouissent. Il place Dieu à un autre niveau et développe, à travers la philosophie, une autre métaphysique.

En 1896 lorsque son père meurt, Jung a vingt et un ans. Malgré le soulagement que suscite sa disparition pour la majorité de la famille, en plus d'un sentiment aigu de frustration, il ressent une profonde tristesse.

Au départ de cette formidable aventure, il y a donc un petit paysan. En effet, la nature est toujours présente, même omniprésente car l'enfance se déroule à travers une relation permanente avec le monde rural. La vérité et la brutalité de celui-ci impriment l'esprit de Jung, lui conférant une solidité et un bon sens qu'il saura par la suite intégrer pour élaborer la structure de son œuvre. Les quatre éléments et leur rapport avec le monde et l'univers se retrouveront

sous des formes différentes et des métaphores diverses dans la pensée et les concepts de son entreprise psychanalytique.

Ses années au collège de Bâle l'ont conduit à s'intéresser aux sciences naturelles, à la philosophie, à la religion. Son père mort, il se retrouve seul avec sa mère et sa sœur et se pose pour lui la question de la poursuite de ses études. Il connaît une période de grande pauvreté, mais finalement réussit à entreprendre des études de médecine.

(...) Jung se sent essentiellement bâlois et c'est dans cette ville qu'il poursuit sa formation en médecine, qu'il devient et qu'il soutient sa thèse.

Son intérêt pour les données biologiques et les données spirituelles le conduit à choisir la psychiatrie. En 1900, il devient l'assistant de Bleuler à la clinique psychiatrique de l'université de Zurich (le Burghölzli). De 1902 à 1903, il étudie à Paris sous l'égide d'un autre maître, Pierre Janet.

1903 est l'une des années capitales de sa vie : non seulement il devient médecin volontaire au Burghölzli, commence ses travaux sur les associations - d'où émerge la théorie des complexes mais aussi et surtout parce qu'il épouse celle qui lui donnera cinq enfants et qui sera une collaboratrice précieuse et appréciée, Emma Rauschenbach.

Ses années d'apprentissage lui permettent de mieux comprendre l'univers des malades mentaux. C'est à ce moment là qu'il découvre les travaux publiés par Sigmund Freud. Les recherches faites par Freud au niveau de l'hypnose et du rêve aident Jung à aborder l'univers étrange des hôpitaux psychiatriques.

1906/1907 sont des points de repères primordiaux dans sa vie. Il s'agit du premier contact et de la première rencontre avec Freud. Nous connaissons l'importance, la teneur et la chute de ce que sera ce compagnonnage fructueux et de sa dissension due à leur structure mentale différente.

Très vite des divergences apparaissent, elles se confirment en 1909, date à laquelle ils firent un voyage commun aux États-Unis, invités par la Clark University (Worcester, Mass.). Au début des années dix, les deux hommes se séparent.

Jung traverse alors un période de profonde solitude, confronté à son propre inconscient. Il sort de cette crise en 1918 et alors commence pour lui toute une série d'études et de publications, autant

de jalons pour baliser les territoires inconnus qu'il vient de découvrir. Il se marie en 1903 avec Emma Rauschenbach, a cinq enfants et construit une maison où il s'installe définitivement dès 1909 à Kusnacht (à quelques kilomètres de Zurich, sur le bord du lac de Zurich).

C'est vers la quarantaine et pour se distinguer du terme de psychanalyse apportée par Freud, de psychologie individuelle adoptée par Adler, que Jung nomme psychologie analytique sa méthode et sa manière de travail.

En 1923, *Jung achète un terrain sur la commune de Bollingen*, à une trentaine de kilomètres de son domicile (au bord du lac également). Il y construit une simple tour, lieu de refuge, de méditation, qui après plusieurs modifications, finit au fil des ans par devenir un véritable lieu de vie à l'écart et à l'abri du monde extérieur (en particulier de son travail journalier auprès de ses patients). Ses découvertes l'obligent à s'intéresser à nos racines occidentales, à tous les courants de pensée. Il réhabilite le monde chrétien, l'alchimie, il étudie de très près *le monde oriental. Sa culture est immense. Jung* est un chercheur, un explorateur et comme tels, ses prétentions sont de trouver et de découvrir. Explorateur, il l'est, dans le sens concret du terme dans les années 1924/1926.

C'est à cette époque qu'il entreprend ses grands voyages d'études - *voyages d'expériences et expérimentaux - afin de vérifier* des hypothèses qu'en empiriste notoire il a élaboré. Après l'Afrique du Nord en 1921, il visite successivement jusqu'en 1926, les Indiens pueblos, l'Arizona, le Nouveau-Mexique, le Kenya. L'essentiel que capte Jung de ces grands voyages le met en relation d'une manière évidente et incontournable avec le fondement le plus archaïque de l'humanité. Il le développe comme substruction de son œuvre : l'inconscient collectif et son contenu, les archétypes.

Ces nombreux périples ont également comme conséquences d'ouvrir son esprit à des valeurs mystiques basées sur différents mythes, des religions orientales, de l'hermétisme, de l'alchimie... Jung considère qu'il est évident et indispensable de tenir compte des aspirations mystiques de l'âme humaine. L'adjonction de ces concepts peu orthodoxes au regard de Freud ou de ses disciples ne sont pas du meilleur effet et se présentent comme des facteurs de conflits supplémentaires.

De son voyage à Nairobi en Afrique, il écrit :

« [...] *C'était le silence du commencement éternel, le monde comme il avait toujours été dans l'état de non-être, car, jusqu'à une époque toute récente personne n'était là pour savoir que c'était* ce monde. *Je m'éloignais de mes compagnons jusqu'à les perdre de vue. J'avais le sentiment d'être tout à fait seul. J'étais alors le premier homme qui savait que cela était le monde, et qui par sa connaissance venait seulement de le créer réellement. C'est ici qu'avec une éblouissante clarté, m'apparut la valeur cosmique de la conscience, ce qui est dit dans l'alchimie : ce que la nature laisse incomplet, l'art, le parfait.* »

Toutes ces années d'aventures enrichissent considérablement l'œuvre de Jung. De ces multitudes de contacts directs avec diverses civilisations, il rapporte ses découvertes et les communique par la voie de l'enseignement.

Dès 1934, bien qu'il ne dispose d'aucune chaire, il organise de nombreux séminaires et conférences. Ces abondantes instructions sont sténographiées et conservées à l'Institut Jung.

La période de 1933 à 1936 est, pour des raisons polémiques quant au point de vue supposé antisémite de Jung, une étape qui entache son parcours. Il semble, aujourd'hui encore, que le débat ne soit pas clos.

Ce n'est qu'en 1935 que se forme une association professionnelle présidée par Jung lui-même et regroupant des psychologues, des médecins et des non-médecins de tendances différentes et de disciplines variées. Il lui aura donc fallu patienter soixante ans pour que son cours de psychologie complexe devienne un enseignement régulier, et attendre 1944 - l'aube de ses soixante-dix ans - pour qu'il entre enfin par la grande porte. C'est à ce moment-là qu'il reçoit une chaire, créée spécialement pour lui, de «médecine psychologique», à l'université de Bâle. Deux ans plus tard, des raisons de santé le contraignent à démissionner.

Ses années de septuagénaire sont empreintes de problèmes de santé plus ou moins graves, prétexte à de nombreuses questions et interrogations, et particulièrement féconds en visions et rêves de tous genres. La maladie devient alors une matière de réflexion singulière. Les notions de vie, de mort et d'éternité sont des images et des concepts qui jalonnent l'œuvre de Jung, mais dont il ne parlera qu'au terme de sa vie. Il l'exprime lui-même :

« *[...] Ces idées m'ont travaillé et préoccupé. Or, je n'ai jamais rien écrit* expressis verbis, *sur une vie après la mort ; car il m'aurait fallu justifier de mes idées, et de cela, il ne saurait être question.* »

Cependant, il en est fortement question dans le chapitre« De la vie après la mort », dans l'ouvrage *Ma Vie*. Jung, resté silencieux si longtemps sur le sujet, se livre à de profondes révélations qui le dévoilent :

« *La question de l'immortalité est si pressante, si immédiate, si indéracinable qu'il faut essayer de se faire une conception à ce sujet. [...] Mon hypothèse est que nous pouvons y parvenir grâce aux allusions que nous envoie l'inconscient, par exemple dans les rêves [...] L'homme doit pouvoir apporter la preuve qu'il a fait tout son possible pour se former une conception ou une image de la vie après la mort - quand même ce serait de sa part un aveu d'impuissance.* »

Bien que sortis du contexte global du chapitre traitant du sujet, ces idées et ce cheminement de l'esprit par rapport à la relation vie/mort dans la pensée de Jung laissent à méditer, sans pour cela juger ou augurer de sa croyance ou non dans ce domaine.

« *S'il doit y avoir une existence consciente après la mort, celle-ci, à ce qui me semble, se situerait dans cette même direction qui est celle de la conscience de l'humanité qui possède à chaque époque, une limite supérieure, mais variable. [...] S'il n'est pas possible d'apporter une preuve valable au sujet d'une survie de l'âme après la mort, il y a cependant des événements qui donnent à le penser. Je considère ces événements comme des indications sans pourtant avoir l'audace de leur conférer la valeur des connaissances.* »

Dès 1936, il décrit dans l'un de ses livres le danger que fait courir l'Allemagne avec une foule de détails malheureusement prophétiques, reliant l'histoire de ce pays aux mythes sous-jacents qui l'animent. Son œuvre est condamnée par les Allemands, il ne peut rien faire pour éviter le conflit mondial et il doit sa survie au seul fait d'habiter en Suisse.

En 1944, il est victime d'un infarctus, c'est là qu'il fait l'expérience du passage de la vie vers la mort dans sa première phase. Une force invisible l'oblige à *revenir sur terre*. Il publie alors toute une série d'ouvrages qualifiés de majeurs.

En 1948, à Zurich, se crée un conservatoire, véritable laboratoire de la pensée jungienne et de ses concepts. L'enseignement y est

dispensé en allemand et en anglais ; de nombreux travaux sont publiés. Cet institut, placé sous la direction de Jung, a pour vocation de former des élèves afin de poursuivre le travail de recherche de ce dernier. Savants et étudiants de tous pays et de toutes origines sont admis pour apprendre et parfaire les connaissances relatives à la psychologie analytique.

L'œuvre se met en place, le temps et le travail y ont contribué : en 1916, se forme le « Club psychologique », puis la « Société de psychologie pratique », en 1935 ; 1948 voit la naissance de « l'Institut Jung » et, le 17 août 1957, se constitue à Zurich, grâce à l'intervention de ses disciples, la « Société suisse de psychologie analytique ».

Cette dernière se définit comme une société professionnelle groupant exclusivement des praticiens de l'analyse. Cette société devient internationale en 1958. Sans pouvoir être présent au premier congrès, Jung - maintenant âgé de quatre-vingt-trois ans - y participe à travers quelques manifestations parallèles. C'est aussi à cette période qu'il décide de raconter sa vie en entrant dans son autobiographie par une phrase qui pourrait résumer son œuvre

« Ma vie *est l'histoire d'un inconscient qui a accompli sa réalisation.* »

Sa femme meurt en 1955, c'est une grande épreuve pour lui.

Jung passe les derniers mois de son existence en compagnie des ouvrages de Teilhard de Chardin. Cette lecture lui apporte, d'après Yolande Jacobi, beaucoup de bonheur et d'enthousiasme. Il lui semble qu'une pensée complice l'unit à cet auteur. Le bouddhisme zen fait également partie de ses livres de chevet.

Jung a l'intuition de l'imminence de sa mort, il la sent venir et l'accepte. Il a ainsi la faculté de l'aborder consciemment et de se fondre avec elle sans violence ni torture. C'est le 6 juin 1961 à Kusnacht, au crépuscule de sa quatre-vingt-sixième année que le maître, ce virtuose de l'analyse, des mythes et des symboles, effectue ce passage vers un au-delà pressenti bien en amont des doutes et des incertitudes qui jalonnèrent sa vie :

« *Je cherche à déceler la ligne qui, à travers ma vie, a conduit le monde et qui conduit à nouveau hors de ce monde.* »

Pour Jung, le compte à rebours commence à quatre-vingt-trois ans en 1957 par l'écriture de son autobiographie «Ma Vie», rencontre de l'homme et du mythe par le biais de ce voyage qui re-

monte le temps. Quatre ans plus tard, il quitte le plan terrestre avec certainement dans la tête et dans le cœur ces quelques phrases inscrites à la fin de ce livre ultime, qui achève et parachève l'œuvre :

« *[...] Je n'ai pas de jugement sur moi ou sur ma vie. Je ne suis tout à fait sûr en rien. Je n'ai à proprement parler aucune conviction définitive - à aucun sujet. Je sais seulement que je suis né, et que j'existe ; et c'est comme si j'éprouvais le sentiment d'être porté. J'existe sur la base de quelque chose que je ne connais pas. Malgré toute l'incertitude, je ressens la solidité de ce qui existe, et la continuité de mon être, tel que je suis.* »

DISSIDENCE ET COUP DE GÉNIE.

LA FISSURE ET LA FRACTURE

Entre Jung et Freud, l'idylle débute vers 1906, d'abord par une correspondance, puis physiquement en 1907 par leur rencontre, pour se «fracasser» en 1913. Pendant sept ans les deux hommes vivent une relation d'exception, tant dans le positif que le négatif Malgré de nombreux échanges riches et fructueux, dès 1909, Jung exprime dans « Ma Vie » que Freud ne fait déjà plus autorité pour lui. Pourtant la cassure réelle ne surviendra que quatre ans plus tard.

Les raisons idéologiques qui les unissaient sont aussi celles qui vont les déchirer. L'histoire d'amour, car il s'agit bien de cela, commence a se fissurer, certes pour des divergences théoriques fondamentales, mais également parce qu'au-delà de leurs polémiques radicalement opposées, derrière des positions inconciliables, se manifeste une profonde souffrance affective.

L'histoire éternelle du père et du fils, du maître et de l'élève et plus encore de l'initiateur et de l'initié, se joue d'une manière implacable et va inexorablement vers son point de non-retour. La relation au père et toute la symbolique quelle recèle n'est-elle pas le fondement de l'œuvre psychanalytique ? En ce cas, Jung et Freud en furent les véritables acteurs. Jung est un prométhéen et tel Prométhée, comme tout créateur, il énonce :

« Toutes les tendances qui nous poussent à savoir autant que nos pères, plus que nos pères, autant que nos maîtres, plus que nos maîtres. » (G. BACI-JELARD).

L'aventure prométhéenne se vit seul et débouche sur une véritable liberté qui délivre un psychisme créateur.

Le 20 avril 1914, le père et le fils, par le biais de lettres et après maintes turbulences, se quittent définitivement. La rupture est consommée, plus jamais ils ne s'adresseront la parole.

S'il est évident que la rencontre avec Freud fut l'un des événements majeurs dans la vie et l'œuvre de Jung, il n'en demeure pas moins qu'il ne fut pas pour autant son seul maître.

LA QUÊTE ET LE SENS

« ... *Rêver*

... *Pour atteindre l'inaccessible étoile...* »

C'est à la suite d'un rêve, qualifié par Jung lui-même de hautement *numineux* et après avoir longuement médité sur le contenu de celui-ci que la conception de la quête prend forme dans son esprit.

Selon lui, le sens et la définition profonde de la quête sont initialement liés au saint Graal. C'est à l'âge de quinze ans qu'il a connaissance de ces récits et qu'il s'en trouve profondément bouleversé. La prescience qu'un réel mystère se tient tapi au cœur de cette histoire se révèle comme un instant puissant et inoubliable. Parallèlement à cette notion de sens chemine un autre concept : la valeur que l'on accorde à celui-ci.

Dès lors, il rattache le rôle du chevalier du XIIe siècle, époque de l'émergence de l'alchimie, à la quête du Graal et la compare a la quête du moi vers le Soi.

Le chevalier incarne ainsi une énigme en partance vers une autre énigme... La route à parcourir s'appelle l'expérience et l'expérimentation, un véritable mécanisme qu'il nomme processus d'individuation. La recherche de cette part inconnue et absolue, qui sommeille en chacun, se présente à Jung comme le sens profond qu'il faut donner à la vie, à sa propre existence. La quête de la pierre philosophale par le travail alchimique se juxtapose d'une manière tout aussi évidente, le « Grand Œuvre » de l'homme consiste alors à devenir un individu.

« En définitive, toute vie est la réalisation d'un tout, c'est-à-dire d'un soi, raison pour laquelle cette réalisation peut être appelée individuation. Car toute vie est liée à des porteurs et à des réalisateurs individuels et est absolument inconcevable sans eux. Mais chaque porteur reçoit aussi une destinée et une spécificité qui lui sont propres, et ce n'est que leur réalisation qui confère un sens à l'existence. Il est un fait que le sens *pourrait souvent tout aussi bien être nommé* non-sens, *mais il y a une certaine incommensurabilité entre le mystère de l'existence et l'esprit humain.* Sens *et* non-sens *sont des interprétations forgées par l'homme et dont le but est de nous donner une orientation suffisamment valable. »* [1]

Quels que soient les contes, les récits, les mythes ou les légendes, du plus ancien au plus récent, la recherche du «trésor» apparaît inévitable. Plus ou moins figurative, l'expression artistique peut jouer un grand rôle dans cette quête qui se manifeste toujours par une voie symbolique.

Par sa puissance créatrice, cette course au trésor offre la possibilité de connecter l'élan individuel et personnel à l'élan universel qui anime toute vie en la transcendant. Ce parcours labyrinthique est le but et le reflet du travail analytique. La rencontre des différents partenaires du moi, et leur organisation autour du centre afin de tenter de l'investir, s'apparente au voyage intérieur. Ce dernier s'avère dangereux puisqu'il faut s'enfoncer dans les abysses les plus profonds et les plus obscurs de l'inconscient et en affronter les révélations qui y sont contenues.

Les données qui dorment dans l'inconscient ne se laissent ni facilement ni docilement mener vers la lumière. Le trésor caché dans les espaces les plus secrets de l'être doit être abordé avec vigilance et patience. Pour parvenir à ce terme, nul doute qu'une aide extérieure est indispensable, et plus encore incontournable : c'est celle de la connaissance intuitive.

Ramener à l'univers du conscient certains contenus de l'inconscient est une aventure périlleuse. Celle-ci demande d'une façon permanente une explicitation et une actualisation de ces informations impénétrables et souvent confuses. Ce voyage appelé processus d'individuation ne peut s'effectuer qu'en pratiquant de nombreux et sinueux allers et retours du conscient vers l'incon-

---

[1] C.G. JUNG, *Psychologie et Alchimie*.

scient, et de l'inconscient vers le conscient. Mais le but ultime est d'élargir le champ du conscient et de la vie psychologique consciente, et de faire naître un individu unique, en parfaite relation et cohésion avec le monde collectif et extérieur.

Sans halte, sans modification de conduite et sans intégration de paramètres nouveaux, l'individu écartelé entre ombre lumière peut courir a sa propre perte. La solidité du moi est donc un point d'appui essentiel à la globalité de la psyché pour accomplir sa mission, Individuation (la quête), et parvenir au terme du voyage en ayant atteint sa destinée (le Soi).

Avant de découvrir l'unité, il importe donc de se connecter à la multiplicité. Il s'agit alors de partir du bas pour rallier le haut de l'instinct vers l'esprit, du profane à la rencontre du sacré, du matériel vers le spirituel...

LE PROCESSUS D'INDIVIDUATION

« *Le sens et le but de ce processus (individuation) sont de réaliser, dans son intégration, avec tous ses aspects, la personnalité originellement préfigurée dans le germe embryonnaire.* » (C.G. JUNG)

Jung résume d'un terme intraduisible le fondement de ce processus *Auseinandersetzung :* confrontation de la conscience avec l'inconscient.

La signification de la quête est d'amener le moi à atteindre le Soi. La voie présentée par Jung par le processus d'individuation propose des traverses, qui au-delà des dangers déjà évoqués, s'avèrent salvatrices : en offrant des solutions réparatrices, elles tendent à restaurer le psychisme de l'individu. Ce voyage va conduire le moi à la rencontre et à la coopération, souvent compliquée, de différents éléments que Jung nomme les «Partenaires du moi». La relation n'est ni simple, ni toujours aisée avec ces compagnons de voyage, qui se découvrent peu à peu tout au long de ce périple : *la persona* collaboratrice directe du moi, l'ombre, permanente et omniprésente qui se révèle de manière perturbante, choquante ou intempestive, puis *l'anima et l'animus.* Ces derniers sont beaucoup moins accessibles car en prendre conscience demande de s'enfoncer plus loin et surtout plus profondément dans l'expédition pour les identifier et en saisir le sens.

Pour s'effectuer, le processus d'individuation demande une énergie considérable. En effet, les nombreuses et successives mutations, qu'il propose et impose afin d'y parvenir, mettent en permanence le moi en contact avec des paramètres nouveaux et inconnus avec lesquels il va devoir s'adapter. Le franchissement des zones obscures et les rencontres émanant de l'inconscient personnel - l'ombre plus précisément - amèneront à des prises de conscience de plus en plus fréquentes et efficaces.

La dynamique du processus d'individuation semble paradoxale. Effectivement, le vocable latin qui lui donne son identité *procedere* signale une avancée, une marche en avant, alors que le travail de celui-ci met le moi dans une relation et une recherche intérieure. Cette investigation semble le faire régresser vers une antériorité, qui renvoie au passé le plus lointain en sollicitant tous les niveaux et tous les stades de la mémoire - mémoire tissulaire par le biais du corps, cellulaire par l'intermédiaire de l'esprit. Le corps et l'esprit doivent donc s'allier dans cette confrontation avec les contenus de l'inconscient afin d'offrir une décantation des schémas déstructurant pour le psychisme. Curieusement, ce processus, cette progression s'opèrent - quelle que soit la forme d'analyse - par un retour vers les profondeurs les plus abyssales.

Il est évident que cette exploration ne peut se faire n'importe comment, n'importe quand et avec n'importe qui. Le passage à une autre dimension du moi exige la plus grande précaution, car le franchissement de certains secteurs peut s'avérer dangereux.

L'individu prêt à découvrir et à accueillir une nouvelle réalité de lui-même est disponible pour l'aventure de l'individuation, et ouvert à l'expérience et l'expérimentation d'une énergie transcendée.

LE PASSEUR OU LA FONCTION TRANSCENDANTE

Le cheminement du moi au Soi nécessite une passerelle, un passeur. Ce nouveau point d'appui est indispensable à la traversée, car il ne saurait être question du fonctionnement du processus d'individuation sans l'inclusion d'un troisième terme défini : la fonction transcendante...

Au sujet de cette dernière, Jung dit :

« Elle n'a rien de mystérieux ; c'est seulement une fonction d'éléments conscients et inconscients, analogue aux fonctions mathé-

matiques où se rencontrant des grandeurs réelles et des grandeurs imaginaires. »

Celle-ci se tient semblable à une ligne de démarcation qu'il est impératif de franchir pour acquérir une attitude nouvelle. La mise en route de cette fonction correspond à la mise en confrontation du moi, apparenté au héros, au monstre terrifiant ou à tout autre dragon, qui représente les contenus inconscients. Sous l'impulsion de la fonction transcendante et de sa dynamique, le héros (moi) tue le monstre (inconscient) pour renaître. Le rôle de cette fonction est donc de concilier ; elle est en relation avec la détermination de la volonté et s'exerce dans des directions qui divergent afin de les réunir. En outre, cette fonction a pour dessein de créer une osmose entre le conscient et l'inconscient, et de faire apparaître un nouveau comportement. La fonction transcendante s'exprime par l'intermédiaire du symbole. Il ne s'agit pas, selon Jung, d'une fonction de base mais d'une fonction complexe composée de certaines autres. Le vocable «transcendant» n'ayant ici aucune connotation mystique, il se révèle être un facteur de transition opérée par cette fonction qui mène d'une attitude vers une autre.

Dans la conscience de son appartenance à l'univers, à l'humanité et aux moyens qu'il met en œuvre pour être digne de cette filiation, l'être devient un individu à part entière. Dans sa plénitude, il a également conscience qu'il est seul, mais qu'il n'est pas isolé, son monde devient alors plus vaste. Peu à peu dans cette aventure, il quitte, en les intégrant, ses critères et ses schémas familiaux pour en adopter d'autres plus conformes à son nouvel état différencié d'individu unique.

Être un individu unique à part entière s'avère donc être le but ultime, l'atteinte de la Quête.

Cependant ce but est aussi un point de départ, car l'être ne peut réaliser et accomplir que ce dont il est porteur : la graine de la rose offrira la rose.

Grâce au voyage intérieur, l'individu peut expérimenter le divin qui existe en lui, et atteindre sa plénitude en procédant à la fusion des opposés et des contraires. La réconciliation du divin et du païen s'effectue dans le rituel sacré des épousailles mystiques qui amalgament tous les protagonistes et les antagonismes de la psyché.

L'affrontement dialectique, physique et spirituel ayant été consommé, l'homme total devient enfin un individu. L'unicité de la personnalité a soudé d'une manière indestructible le lien qui permet

l'accès aux découvertes essentielles et qui unit le monde de l'inconscient à celui du conscient, de l'ombre à celui de la lumière ainsi que de l'individuel à celui du collectif.

Pour évoquer l'expérience du voyage de l'individuation, Jung écrit :

« C'est comme si un fleuve, après s'être perdu dans des bras secondaires marécageux, découvrait à nouveau son lit ordinaire ou qu'une pierre posée sur une graine en train de germer était soulevée de telle sorte que la pousse puisse croître sans entrave. »

Il faut savoir que ce voyage, une fois commencé, ne s'arrête jamais et dure toute la vie. C'est une odyssée au long cours. Certes, il y aura des haltes, des aires de repos, des instants de bonheur et de joie, quelques rares moments de certitudes et de réelles satisfactions, car les récompenses surviennent toujours après un véritable effort. Mais l'homme est ainsi constitué, il est imparfait et ne s'avère que perfectible... Sa vraie richesse, néanmoins, réside dans ce désir de cette quête absolue, dans les moyens qu'il met en œuvre pour y parvenir, cela ressemble quelquefois à un chef-d'œuvre, son chef-d'œuvre. D'ailleurs, on constate souvent que cet aboutissement se manifeste par la réalisation d'une création artistique.

Est-ce donc le but qui est important ou est-ce la route empruntée pour y parvenir ? Le trésor à acquérir et à découvrir se situe probablement sur le chemin et non sur la ligne d'arrivée. Soyons tout de même conscients que son abord doit être agréable et que ce franchissement n'est que la révélation d'un nouveau palier, point d'appui pour une autre partance. Et si la véritable histoire s'inscrivait ainsi du moi au Soi, du Soi à Dieu...

Dans la pensée de Jung, l'identité de Dieu ne s'entend pas spécifiquement au sens chrétien du terme, mais plutôt au sens ou Diotime l'emploie lorsqu'elle déclare :

«L'amour, cher Socrate, est un grand daïmon». Les termes grecs de daïmon et de daïmonion désignent une force qui s'approche de l'homme et le détermine de l'extérieur, comme la providence ou le destin. (C.G. JUNG, Aïon.)[1]

« Le Soi n'est jamais mis en lieu et place de Dieu, mais il peut être un réceptacle pour la grâce divine. »

---

[1] C.G. JUNG, *Aïon.*

Pour Jung, l'existence de Dieu n'a pas besoin de preuves et ne dépend pas de démonstrations. Il s'agit d'une expérience immédiate. Dieu n'est ni une personne ni un état : c'est une valeur. Dans cette représentation divine, il importe cependant que chacun considère ce qui lui convient et découvre ce qui lui appartient, car l'expérience de Dieu est comme celle du moi, elle est unique.

LE MOI ET SES PARTENAIRES

LA PSYCHÉ

Psyché est un mot grec qui signifie âme. Le récit mythologique relatant les multiples péripéties de l'amour et de l'âme, qui après s'être perdus et cherchés, se retrouvent pour ne plus jamais se quitter, se termine bien. Le sens de ce mythe exprime la quête de l'âme vers son idéal. N'est-ce pas là le sens du processus d'individuation ?

Dans le langage courant, une psyché est un miroir monté sur un châssis qui permet par sa taille de se regarder entièrement. Par cette psyché, il est donc possible de voir *tout* de soi. Faut-il donc traverser le miroir pour rencontrer la partie véritable de soi-même, le Soi ? Faut-il dépasser les reflets mensongers, les projections complaisantes, les images déformantes et tous les faux-semblants pour se découvrir véritablement ?

En psychologie et dans les concepts jungiens, la psyché et les notions qu'elle englobe, en relation avec le psychique, associent conscient et inconscient. Pour Jung, la psyché équivaut à l'unité de la conscience. Elle a et est une réalité. Elle possède un système dynamique en perpétuel mouvement.

Pour illustrer d'une manière plus limpide ce concept de la psyché, Jung la compare à une île émergeant de la mer. Par l'intermédiaire de cette métaphore, il distingue différents niveaux : la partie visible, consciente au-dessus de la mer, le je, le moi, et l'autre partie abyssale, celle cachée et refoulée des profondeurs, l'inconscient. Cet inconscient contenu dans la psyché appartient à l'inconscient personnel.

LE MOI

« *Qu'est-ce-que le moi ? Le moi est une grandeur infiniment complexe, quelque chose comme une condensation et un amoncellement de données et de sensations, c'est avant tout, le centre de la conscience.* » (C.G. JUNG)

Jung estime que le moi ne peut se confondre avec la totalité de la psyché. En effet, le moi n'est que le sujet de la conscience, sans impliquer l'inconscient, et de ce fait ne représente pas une intégralité. Cela exprimé, il semble donc plus clair et plus facile de concevoir que le moi n'est pas le Soi, puisque ce dernier inclut la psyché dans sa globalité. Le Soi contient le moi, le moi étant un moyen pour aller vers le Soi.

« *La conscience que j'ai de moi est évidente dans le fait de savoir que je ne suis pas toi.* »

Sans nul doute, Raymond Devos se serait fort amusé de ce paragraphe et en aurait fait un sketch savoureux.

L'être humain ne circule dans la vie et dans le monde que s'il est connecté à son moi. Lorsque cette connexion n'est pas établie, le désordre psychologique s'installe, le psychisme étant alors la proie des monstres et des délires de l'inconscient. Les pathologies qui en résultent sont particulièrement graves. Le moi est donc la condition *sine qua non* de la vie et de la survie de l'individu. Son équilibre psychique dépend en premier lieu de l'édification et de la solidité de son moi.

Partant de là, le processus de croissance, la découverte et la rencontre des partenaires peuvent s'effectuer.

« *Le moi est doté d'un pouvoir, d'une force créatrice, conquête tardive de l'humanité, que nous appelons Volonté.» (C.G. JUNG.)*

Le moi dans son caractère le plus évolué, c'est-à-dire le plus conscient, envisage le contact avec les forces de l'inconscient. Cette confrontation ne s'avère positive que si elle est soumise au conscient. Ainsi s'opère le rapport des contraires entre eux, ouvrant la voie à un troisième élément fondamental dans la pensée de Jung : la fonction transcendante. Cette fonction est exclusivement conduite par le moi et propose la conjonction des opposés, soit l'intégration des valeurs de l'inconscient à celles du conscient. Cette fonction conciliatrice est indispensable au processus d'individua-

tion ; le *moi* étant une ligne de démarcation, il devient la charnière d'articulation des pôles du conscient et de l'inconscient.

« *Il faut entendre par «moi» l'élément complexe auquel se rapportent tous les contenus conscients. Il forme en quelque sorte le centre du champ de la conscience et, en tant que celui-ci embrasse la personnalité empirique, le moi est le sujet de tous les actes conscients personnels.* »(C.G. JUNG, Aïon.)

La structure du moi peut être terminée mais ses contenus ne le sont jamais. En tant que centre du conscient, le moi est doté de toutes les fonctions mentales supérieures, pensée, raisonnement et volonté. Cette dernière d'ailleurs ne peut agir qu'au niveau du conscient.

Le moi possède une existence qui lui est propre et qui l'oblige en permanence à maintenir son équilibre entre le monde intérieur et le monde extérieur. Cependant pour être efficace, le moi et sa conscience se doivent d'être de qualité : libres, autonomes et indépendants. Pour conserver sa cohérence, le moi n'a pas le droit de s'identifier ni à ses polarités contraires, ni à son but, ni à ses objectifs. Le moi ne devient pas le Soi, il se dirige vers lui. Prendre sa place est une attitude présomptueuse et inflationniste, ne servant qu'à rendre plus confuse et plus obscure la voie du processus de mise en lumière. L'individu cohabite plus ou moins facilement avec son moi et avance par la voie du processus d'individuation vers le Soi.

Le moi peut se manifester de mille façons, fort ou faible, tyrannique ou diplomate, doux ou dur... Il représente dans ses différents qualificatifs une structure qui lui permet ou non, d'une manière bonne ou mauvaise, de relier le conscient à l'inconscient.

À suivre...

Adrienne SERVANTIE-LOMBARD

LA VOIE DES SOUFIS

Adrienne Servantie-Lombard nous a quittés récemment.
Elle fut une amie fidèle de Philippe Encausse et de la revue.
En signe d'hommage à sa mémoire et à son amitié,
nous publions un article qu'elle avait offert à la revue,
il y a vingt ans, dans le numéro 2 de 1980.

On pourrait la résumer en une phrase : l'Amour de Dieu et son service. Mais ce n'est pas simple, car le soufisme est la philosophie de l'*Amour*, de l'*Harmonie* et de la *Beauté*. Cette définition, très belle, est vraie.

Il faut découvrir en soi le principe d'Amour, appliquer la loi d'Harmonie dans l'existence quotidienne. Alors, la vie des soufis devient une œuvre de Beauté. Mais quel est celui qui, parmi les soufis, parvient à vivre cet idéal ? En vérité, modestement, le soufi répondra : « *Je suis un aspirant au soufisme* ».

La philosophie dont il est question en soufisme est l'éveil à la vie de l'Esprit. Éveil d'abord à l'idée qu'au-delà de notre petite personnalité (personnage que nous croyons être) s'étend tout un domaine de conscience beaucoup plus libre, plus vaste et plus durable et que ce domaine, il est possible pour nous de l'atteindre.

Cette philosophie est religieuse, parce que notre « moi-je » ne peut qu'acquiescer à une Volonté plus profonde qui s'est levée en nous et se soumettre à une autorité plus haute, autorité que les soufis reconnaissent en un Dieu extérieur, dans la voie d'un guide intérieur ou bien sous forme humaine, comme son maître spirituel. Cette attitude naît spontanément : attitude faite d'amour, de respect, de dévotion, car nous avons touché du doigt notre impuissance et réalisé la bonté supérieure et la vraie puissance de l'un des aspects du Divin.

Ce n'est là ni un nouveau credo, ni une nouvelle foi. C'est le processus naturel par où passent toutes les âmes lorsqu'elles s'éveillent à la vie intérieure. Le soufisme – ou toute autre discipline – ne peut offrir qu'une méthode pour cette fin. Si le soufisme est une méthode, comment la définir ? En quoi cette méthode se différencie de la voie chrétienne, bouddhiste ou védantique ? Il n'y a pas de différence fondamentale puisque le but final est le même. Mais, tandis que les trois voies citées mettent l'accent sur l'ascétisme, le renoncement, la vie monacale, etc., le soufisme (sans exclure aucune voie, répétons-

le) cherche plutôt à ne pas séparer la vie extérieure et active dans le monde, avec tout ce qu'elle implique, de la vie intérieure, et se sert de la première pour mieux vivre la seconde, ceci en ayant spécialement égard à l'Harmonie.

La première ambition du soufisme est de nous aider à mieux comprendre la nature des situations dans lesquelles nous sommes placés et la manière de réussir nos examens successifs avec le plus d'aisance. Comment s'acquiert cette aisance ? Par l'exercice de l'Harmonie. comme en musique. Il faut apprendre à reconnaître à quel ton et à quel rythme appartient ce que nous rencontrons, que ce soit situation ou personne.

La seconde ambition du soufisme est de nous aider à mieux nous connaître nous-mêmes, à toucher en nous la vie intérieure, c'est-à-dire non seulement la vie mentale et la vie des sentiments, mais voir les pensées vives se développer, d'où elles viennent, dans quelle direction elles vont et leur influence sur notre destinée, puis, en saisir les mobiles.

Il s'agit surtout de développer en nous ce qui est beau, comme la sympathie, la modestie, le respect, la pureté des motifs ; puis, développer en nous ce qui est fort, comme le courage, la patience, l'endurance. Pour tout ce qui touche à cette vie intérieure, les pratiques spirituelles transmises par la tradition sont une grande aide. Cet entraînement ésotérique est d'un domaine trop intime, trop individuel, trop délicat, pour qu'on puisse en écrire quoi que ce soit.

Cependant, il y a une voie considérée avec une particulière ferveur par les soufis, c'est celle de la *dévotion*. C'est dans ces deux directions indiquées plus haut que le soufisme cherche à nous venir en aide dans notre existence de tous les jours et, dans notre vie intérieure, par son enseignement spirituel.

Un premier pas pour conduire ces activités est de développer la concentration. Un exercice très nécessaire pour nous consiste à apprendre à connaître la *concentration* et le *vrai silence*. Concentration sur une pensée, un objet, un beau tableau, un arbre, le ciel, etc. Vrai silence : assis sous un arbre, dans une forêt, pendant des heures, sans parler ni remuer, nous sentons la vie de l'arbre et notre vie se mêle à la sienne, dans le silence. Nous arrivons comme à être entourés d'une sphère silencieuse et, dans ce vrai silence, la vie se refait, parce qu'il n'y a aucune activité de l'esprit, aucune activité du sentiment.

Le profond sommeil dont on sort régénéré, lucide, heureux, est semblable à cette expérience. Nous avons effleuré plus haut l'idée du rythme, mais un bon ou mauvais rythme peuvent se refléter dans

l'âme comme dans un miroir. Ainsi, l'âme peut expérimenter l'infortune ou la misère, un bon ou un mauvais rythme, mais, quand nous nous éloignons, l'âme est de nouveau libérée.

Il y a trois rythmes différents : le rythme lent, productif, le rythme mobile qui fait avancer, le rythme rapide qui tend à devenir irrégulier et qui est la cause de toute destruction.

Il faut une grande force de volonté pour se demander : « *Est-ce nécessaire de faire tout ce que je fais ? Ne devrais-je pas faire moins de choses, les faire mieux, rentrer en moi-même et prendre même seulement une heure de silence sur vingt-quatre heures ?* ». Il est si important pour nous de veiller sur le rythme de notre vie, ni trop vite, ni trop léthargique, afin de la maintenir telle que nous voulons la développer.

Nous avons souligné l'importance de la *dévotion* pour les soufis. Il y a eu de grands savants, de grands philosophes, mais ils ne furent pas des saints ou des maîtres, pour la raison même que le pouvoir et l'inspiration donnés par la *dévotion* sont beaucoup plus grands que les autres voies à l'aide desquelles on peut les obtenir. En outre, la *dévotion* enseigne la vertu, la sincérité, le sérieux, le sens du devoir ; toutes sortes de vertus diverses viennent de la *dévotion*.

Celui qui se dévoue à quelqu'un en ce monde : père, mère, frère, sœur, enfant, ami, a fait un premier pas dans la *dévotion*. Celui qui montre sa *dévotion* envers son Maître, dans le chemin spirituel, a fait un deuxième pas. Il n'y a plus qu'à faire un seul pas : ce sera la dévotion à son idéal. C'est un grand bonheur obtenu. Le bonheur est un gâteau partagé ; on ne donne pas le bonheur parce qu'on l'a déjà, mais on le reçoit dans la mesure où on le donne, sous forme d'aide, de réconfort, d'égards, de loyauté, de respect, de sympathie ou sous quelque forme d'amour venant du cœur.

C'est une *Vérité* toute simple, mais que l'on perçoit souvent bien tard, après avoir longtemps cherché en vain à être heureux. C'est en quoi le bonheur est parfois plus difficile que la Paix et la Béatitude. Cependant cette *Vérité* a toujours été celle des aspirants sincères au soufisme et ils se sont toujours efforcés de la réaliser dans leur vie, à partir du moment où ils l'ont comprise.

Puisse cette *Vérité* devenir celle de demain, pour l'ère qui s'annonce et pour l'humanité qui vient. Ce qu'il est le plus nécessaire de susciter dans le monde précisément aujourd'hui est l'éveil à cette *Vérité* que le Christ a formulée : « *Cherchez d'abord le Royaume de Dieu et tout le reste vous sera donné par surcroît* ». Faites de Dieu une réalité et Dieu fera de vous la Vérité.

Serge-F. Le Guyader.



LE DESTIN OU LES FILS D'HERMÈS

Fils d'Hermès, fils d'Hermès... !

Hermès Trismégiste, Mercure, messager secret de l'univers, Dieu du savoir, qui es-tu donc, que représentes-tu en vérité ? J'ai volontairement gardé le titre du livre de F. Jollivet Castelot pour revenir aujourd'hui sur l'univers alchimique, car il me semble véritablement représentatif du sens authentique de cette discipline spirituelle de la *connaissance de soi*. Sur cette discipline en effet, il a été beaucoup écrit, beaucoup trop peut-être, ou pas assez, selon le point de vue auquel on se place. Et curieusement, alors que par ailleurs l'astrologie se vulgarisant, son apparent se révèle peu à peu au sens commun, l'Alchimie elle, reste plus mystérieuse que jamais, comme frappée par un tabou intransgressible ! C'est pourquoi, avant d'aller plus loin, je conseille au lecteur néophyte en matière d'alchimie de se reporter (notamment) au n°6 du fanzine *Dragon & Microchips* (mars 1993) pour y prendre connaissance des notes de lecture sur les deux ouvrages de Jollivet Castelot auxquels je me réfère ici : « *Comment on devient Alchimiste* » publié par la S. E. R. et « *Le Destin ou les Fils d'Hermès* », aux Éd. Le LYS (les deux disponibles à la Diffusion Rosicrucienne - A.M.O.R.C.). Ainsi que le note Philippe Marlin en présentant ce dernier ouvrage : il porte le sous-titre de *roman ésotérique*, alors que le précédent est un véritable manuel d'alchimie. Dans « *Le Destin ou les Fils d'Hermès* », on trouve en effet l'histoire du comte Gaston de Lambert, adepte des sciences secrètes et de l'Art du souffleur, présenté sous forme narrative. Mais qu'on ne s'y trompe pas, si ce livre reste un roman, souvent difficile à lire à cause de multiples digressions métaphysiques et ésotériques, mais particulièrement attachant, il est aussi en quelque sorte, un *manuel* pour le chercheur sur le sentier. Certes, le livre est marqué par son époque, et ce n'est pas sans émotion que l'on retrouve cette France de la fin du 19ᵉ siècle, où se côtoient les grands noms de l'occultisme d'alors, tels Papus, Stanislas de Guaita et bien d'autres encore, mais il offre au lecteur une perspective plus ample qui dépasse de loin le cadre romanesque de l'époque de son auteur, puisqu'elle tend à l'universel et

à l'intemporel. Mais justement, universel, intemporel, qui sont donc ces fils d'Hermès qui semblent orienter notre destin ?

Les Fils d'Hermès, ... sont-ils les souverains occultes et sans trône visible, humbles disciples de Jésus le nazaréen, maîtres de tout parce que précisément n'ayant rien à eux ? Maîtres de tout parce qu'ils dédaignent les biens périssables de ce monde et qu'ils ne s'attachent qu'à l'intemporel ? Maîtres et inspirateurs de l'Œuvre Solaire (rien à voir évidemment avec les tromperies, les absurdités et les horreurs de l'*Ordre du Temple Solaire*, voir l'actualité de 1994), qui se perpétue à travers les siècles depuis la chute adamique et que les sociétés initiatiques (authentiques bien entendu) ont codifié pour permettre à tous les hommes de justice de remonter à la source primordiale ? À cette question posée de multiple façon, on peut répondre en lisant F. Jollivet Castelot, que ce sont bien EUX (ou HEUX !) les Maîtres Secrets qui *destinent* notre univers. Je reconnais que ce mot n'est pas des plus élégants, loin s'en faut, mais dit bien ce qu'il veut dire. Voilà donc les Maîtres de la Haute Magie, art et savoir suprême identifiant le sujet à l'objet. Son action sur le monde est continue, immense, parce que rien n'existe dans le manifesté (pléonasme ?) qui ne soit au fond une émanation de cette Sagesse primordiale, racinale, pourrait-on dire, et universelle... La Vraie Science divine, embrasse, rassemble et coordonne l'Astrologie, l'Alchimie opératoire, la Théurgie, la Divination, et d'autres voies ou méthodes dans un même but, une même direction, un même art aux mille facettes qui sont autant de reflets de Sa Clarté entrevue dans la Contemplation. La science matérialiste qui règne sur le monde moderne, en particulier sur l'occident chrétien d'aujourd'hui, a pour but quant à lui de découvrir, expliquer, analyser, synthétiser les structures du monde extérieur, la surface des choses, et d'en utiliser les énergies ; ces énergies sont exclusivement celles de la Matière, non celles de l'Esprit. Mais cette étape matérialiste est indispensable à notre évolution. Quant à la Vraie Science, elle est pour sa part vouée aux énergies de l'Esprit, en particulier de l'Esprit créateur. Voilà pourquoi elle reste cachée et inaccessible au commun des mortels. Mais il était nécessaire qu'une cassure eut lieu entre de fausses croyances sur la nature et les mécanismes de la matière et les sciences de l'Esprit afin que les choses fussent remises dans le bon ordre. C'est dans ce sens que l'on peut expliquer l'utilité du Siècle des Lumières et de la Révolution française, qui ont permis le démarrage et l'essor d'un nouveau processus de compréhension de l'univers, rompant ainsi définitivement avec un certain obscurantisme de l'Antiquité et du Moyen Âge qui, mélangeant tout, engendrait la superstition. C'est ce qui caractérise essentiellement l'Ère du Poisson (ou Révélation du Fils)

dont nous allons sortir pour entrer dans l'Ère du Verseau (ou Révélation de l'Esprit). L'heure arrive d'une prochaine rencontre entre les sciences de la matière et celles de l'Esprit, et je pense que c'est pour bientôt. Nombreux sont les signes avant coureurs.

Il nous faut donc travailler à ce que la *magie* aide la *science* à se perfectionner pour lui permettre d'atteindre ses limites et s'ouvrir ensuite au monde intérieur et invisible. Les groupes initiatiques agissent dans ce sens afin que s'accomplisse cette parole de Jésus à ses disciples : « *il n'est rien de caché qui ne sera dévoilé* ». L'univers dans son immensité est multidimensionnel, comme dirait le physicien ou le mathématicien. A travers les courbes *fractales*, la théorie mathématique du *chaos* et ses applications aux images de synthèse, à travers la génétique, la nouvelle astronomie interstellaire, et quantités de découvertes plus étonnantes les unes que les autres, l'homme de cette fin du 20ᵉ siècle se rend compte à quel point les mécanismes de la matière sont infiniment plus complexes et plus subtiles qu'il n'y paraissait il y a encore quelques années seulement, et que loin d'avoir tout compris (comme beaucoup le croyaient au XIXᵉ siècle), il reste encore plus à comprendre et à expliquer que jamais. Mais cet univers matériel, déjà si vaste et si raffiné en lui-même, n'est cependant qu'une des expressions existentielles de la réalité divine ; il n'en est d'ailleurs que la manifestation la plus basse, la plus dense, la plus brute, celle des quatre dimensions spatio-temporelles, et rien de plus ! Car il existe aussi une autre manifestation, celle de l'Esprit incarné (cinquième dimension) et d'autres encore. C'est cette réalité existentielle, dont une partie seulement nous est accessible par les cinq sens (symbolisée par l'étoile à cinq branches chère aux maçons), et une autre par notre *6ᵉ sens,* une autre encore par notre intellect, notre mental comme disent les hindous, que nous pouvons espérer appréhender l'univers manifesté dans son entier. Mais l'essence de l'univers nous reste à jamais fermé, car il est Dieu, et seul celui-ci par sa grâce peut nous offrir de contempler Sa Face.

Ainsi donc, peu à peu, dans la grande aventure humaine qui est la nôtre, voit-on enfin se reconstituer l'homme cosmique, l'homme intégral que fut Adam, et qui de par sa chute a perdu cette intégralité. C'est là le DESTIN qui nous est proposé, tout le chemin pour devenir fils d'Hermès ; c'est là, la raison de la venue du Fils de l'Homme sur notre planète à l'aube de la fin des Temps. C'est pour assurer cette *Rédemption* au plus grand nombre, et non plus seulement à une élite d'initiés que Jésus-Christ est venu parmi les hommes il y a quelques vingt siècles en Palestine, au carrefour des cultures, des époques et des peuples.

La Nature est donc autant intérieure qu'extérieure. Si la science nous fournit des cartes, des itinéraires, des schémas justes de la surface des choses, elle ne peut nous faire *sentir* la nature intime, l'intérieur des êtres et des formes. Pour cela, il faut faire appel à la Science Sacrée, ou science d'Hermès Trismégiste. L'Alchimie, est une expression particulière de cette Haute Magie. En faisant *ressentir* l'intérieur, elle nous donne aussi accès au Cœur de la Nature tout entière et, par voie de conséquence, à celui de la nature humaine elle même, créée à l'image du Créateur, ou dans l'ombre de celui-ci ! C'est pourquoi, il y tant d'obstacles et de difficultés à surmonter pour avancer sur le *Sentier*. C'est pourquoi le parcours long et difficile, est un véritable labyrinthe et devient ainsi le parcours initiatique et non plus un parcours simplement intellectuel ou mental. Il faut y donner de soi-même, jusqu'à sa vie pour atteindre la Vraie VIE. On pourrait dire aussi qu'il s'agit du *parcours magique*, car non content de placer le *cherchant* sur un terrible parcours du combattant, le destin, l'oblige à lutter contre lui-même (son Ego) pour atteindre le stade de l'éveil supérieur de la conscience, ou Éveil Magique.

Justement, à propos de la magie je voudrais maintenant ouvrir une parenthèse et faire œuvre pédagogique. Il doit être désormais définitivement clair, pour tous, que nous avons toujours à faire à priori à *trois sortes de magies*. Je m'explique :

- la première est celle dont se réclament les illusionnistes. Chacun des effets produits par le magicien est le résultat d'une action matérielle avec ou sans *truc* ; il y a *truc* pour celui qui ignore le mécanisme du phénomène, pas pour celui qui le produit ! Cette magie-là, celle des music-halls, n'est rien de plus qu'une application habile des connaissances scientifiques et techniques du moment. On pourrait y classer l'ouverture automatique des portes dans les immeubles modernes, ou les ultrasons !

- il y a ensuite la magie hypnotique utilisée de tout temps par les mages plus ou moins scrupuleux de l'antiquité de l'Inde à l'Égypte et par tous les sorciers du monde ; cette magie là est une encore une illusion, mais non pas physique et matérielle, mais psychique et émotionnelle. Elle touche la partie basse de notre psychisme.

- vient enfin la seule et vraie magie, la Haute Magie Cérémonielle (HMC dans la suite du texte), science secrète des vibrations du monde "astral" et dont les effets ou les conséquences sur l'univers physique et matériel peuvent être terrifiants, si elle n'est utilisée à bon escient et dans un but exclusivement altruiste. Cette magie-là ne sera pas dévoilée dans la société des hommes avant longtemps, peut-être jamais. Elle fut, avant le Déluge, la Science des « Dieux » et des Héros des temps jadis. Aujourd'hui, seuls les Justes et les « Libérés »

peuvent y avoir accès. Nos Maîtres sont les Fils d'Hermès. C'est elle, la Science Sacrée qui mène à la découverte de la RÉALITÉ. La Mystique, basée sur l'intuition, sur la vision directe et immédiate des êtres et des choses, utilise la HMC comme son instrument. Elle leur permet de rentrer au cœur même de toute créature, dans le noyau des choses, et de vivre avec celui-ci ou celle-là. Elle offre à la Mystique le moyen de la Connaissance.

La divination véritable, et non charlatanesque, est un des fruits de cette connaissance magique. De même que les rêves, le somnambulisme parfois, le magnétisme dit animal, nous indiquent un peu ce qu'est cette vie profonde, intime, subtile, dépersonnalisée, où les sens occultes (cachés de la conscience ordinaire) se manifestent en étendant la puissance de notre esprit qui voit alors l'unicité de tout, de même, l'adepte de la vraie Magie devient-il comme un Dieu, lorsqu'il est maître de son pouvoir et non esclave de celui-ci.

À force de traverser les formes innombrables qu'offre tour à tour la destinée, l'esprit s'affine, la volonté se trempe, les yeux de l'âme s'ouvrent à la vraie lumière, sous les coups de l'épreuve. Puis se lassant des vains plaisirs de ce monde, l'esprit devient tangent à la circonférence tracée par la Grande Roue du Destin, se rapprochant de la libération définitive qui restituera la Réalité au centre de la Sphère où convergent les dix Séphiroth qui répandent dans l'univers la grâce harmonieuse de leur pouvoir équilibrant. Heureux donc ceux qui allient la sagesse à l'audace, la miséricorde à l'intelligence, la beauté à l'efficacité et qui, ce faisant, réalisent le triomphe de l'Esprit sur la Matière, celui de la Vie sur la Mort. Leur victoire leur confère le Royaume annoncé par Jésus-Christ. Ils deviennent alors maître de l'Univers dans toutes ses dimensions, œuvre et miroir de Dieu. C'est tout le retour au principe de l'Alpha et de l'Oméga, et l'adepte peut alors s'exclamer à l'instar du Christ : « *Mon père et moi nous ne faisons qu'un ensemble* » . A tous ceux qui cherchent sincèrement, par les voies qui leurs sont offertes à un moment de leur vie sur terre, à tous ceux-là, nous disons que l'essentiel est dans l'effort, car si au démarrage les chemins sont différents, à l'arrivée, ils convergent tous vers le même but, à condition de ne pas se laisser illusionner pas les tentations qui jalonnent le chemin et les multiples embûches qui barrent la route. Deux exemples pour illustrer cela, aux antipodes l'un de l'autre, d'où leur intérêt réciproque : *La tentation de Saint-Antoine*, restée célèbre dans les annales mystiques de la chrétienté, et, le message alchimique délivré dans le film de Jodorovsky : *La Montagne Sacrée* (passé complètement inaperçu lors de sa sortie en 1965 (?)).

A ceux qui souhaiteraient en savoir plus sur l'Alchimie je suggère - en plus des deux ouvrages de F.Jollivet Castelot mentionnés au début de l'article - la bibliographie indicative suivante :

Ouvrages d'introduction à l'Alchimie

- *Les Alchimistes* (de M. Caron et S.Hutin), « Le temps qui court », Le Seuil,1959.
- *Les Énigmes de l'Alchimie* (de P.Andremont), « Frontières de l'Étrange », Ed. Magellan/François Beauval, 1994.
- *L'Art Royal , l'Alchimie des Métaux* (de H.Leene), Éd. Chanteloup, 1987.
- *Qu'est-ce que l'Alchimie ?* (A. Savoret), Ed. de « Psyché », 1947. Tout petit livre, mais ô combien juste et excellent. Introuvable, ou bien si vous le trouvez au hasard d'une promenade sur les quais de la Seine ou chez un libraire d'anciens, alors, gardez-le précieusement car il renferme un trésor !!
- *Transmutations ou comment changer la nature des choses*, revue « L'autre monde », n°138 - juillet 1994 ; d'un intérêt certain, ce numéro présente de nombreux articles sur les aspects modernes du questionnement sur l'alchimie; la revue est disponible en kiosque au prix de 40 F.

Ouvrages de très haut niveau

- *Alchimie* (de E. Canseliet), JJ. Pauvert éditeur, 1966.
- *Le Mystère des Cathédrales* (de Fucanelli), JJ. Pauvert éditeur,1970.
- *Les Demeures Philosophales* (de Fulcanelli), Tomes I et II, J.J.Pauvert éditeur, 1973 ; ces trois ouvrages sont des œuvres de référence, surtout le dernier.

Un bon chercheur, doit pouvoir y trouver le fil d'Ariane du labyrinthe alchimique. Il faut également signaler parmi les revues et très nombreux articles :

- *L'Alchimie d'aujourdhui,* revue « Question de », n°51, entièrement consacrée à ce sujet, Paris,1983. Les articles sont excellents.
- *L'Alchimie*, revue « 3e Millénaire », n°35, également entièrement consacrée au sujet, Paris, 1995. Remarquable à la fois par le niveau des articles et par la qualité des illustrations. « 3e Millénaire » est certainement l'une des meilleures et des plus belles revues francophones en matière d'hermétisme aujourd'hui. De plus, on la trouve en kiosque pour 49 F et le fait que de nombreux scientifiques de haut niveau international y collaborent ne peut être qu'un gage de sérieux.

Le dimanche 28 octobre dernier, et comme chaque année à une date proche de l'anniversaire de la transition de Papus (25 octobre 1916), quelques fidèles, au nombre desquels nous sommes heureux et fiers de nous compter, se sont rendus au cimetière parisien du Père-Lachaise aux fins de se recueillir sur la tombe toujours fleurie de Papus et de notre cher Philippe Encausse. En dépit de la proximité de la Toussaint, réputée pour sa météorologie maussade, nous bénéficiâmes d'un ciel clément, doux et sans nuages, et ce soleil qui s'attardait sur l'automne comme s'il avait attendu notre rendez-vous papusien nous réchauffa le cœur en cet espace de paix et d'amour.

C'est à Marc Vattier, de Bordeaux, qu'il appartînt de prononcer cette année les paroles du souvenir. À l'intention de nos lecteurs qui n'ont pu se joindre à nous en cette journée du 28 octobre, nous publions ci-dessous le texte de Marc.

« Lettre ouverte à un Ami ; Gérard Encausse Papus.

« C'est à moi que revient cette année l'honneur de rédiger au nom de tous l'hommage traditionnel de ce rendez vous, lourde et difficile tâche qui constitue une chaîne entre tous les martinistes, ceux du passé et ceux du présent.

« À travers cet hommage fait à Papus, c'est à tous ceux qui l'ont précédé pour venir jusqu'à nous que nous rendons hommage.

« Cher Maître,

« Ce n'est pas sans une certaine émotion que je prends la plume aujourd'hui pour écrire ; je le fais avec plaisir mais aussi avec crainte, comme si je le faisais pour un père, ou pour un grand frère que je n'aurai pas vu depuis longtemps.

« Instant espéré mais instant redouté, nous nous connaissons si bien, si intimement, que les mots tracés là, sur cette feuille, me semblent ce matin dans ma bouche, crus et sans pudeur.

« Au compagnon de chaque instant, à l'ami, au Maître, au guide subtil qui sait être présent et qui sait aussi être absent, à celui qui apporte la paix profonde du devoir accompli et un nouvel éclairage aux demandes qui lui sont faites : Salut à toi !

« Au combattant des idées généreuses, au défenseur de la Lumière cachée sous le boisseau, au pourfendeur de dogmes, au découvreur de cherchants, au souleveur de coins de voiles ; au dissipeur de ténèbres : Salut à toi !

« À celui qui donne et à donné sans compter, dont on mesure encore mal l'héritage, à celui qui sait ne jamais rien imposer, au véritable serviteur, au joyeux compagnon : Salut à toi !

« Nous n'avons pas d'efforts particuliers à faire pour nous souvenir de toi, nous n'avons qu'a regarder dans ta direction et découvrir que tu es là. À l'heure ou beaucoup baissent les bras et démissionnent devant l'énormité croissante de la tâche, cela devient important !

« Je sais ! la route n'est pas si simple et loin de moi l'idée de porter un jugement sur qui que ce soit. La route est difficile cette année, le bruit du vol noir des corbeaux est toujours dans la plaine, qu'elle soit de Kaboul, de Bagdad ou d'ailleurs et les cris sourds des pays qu'on enchaîne, quelles que soient les langues et les époques, sont éternellement les mêmes.

« Les hommes passent, les idées restent, ce sont elles qui brisent les murs des prisons de l'ignorance et de l'obscurantisme.

« C'est en cela que le chemin que tu a tracé pour nous à chaque instant, prend les aspects d'une voie royale, clairement indiquée par le cœur, par l'écoute, par la patience, par la prière et par l'absence de prière, par le sacrifice et par la charité.

« Notre devoir de martiniste du XXIe siècle s'étend jusqu'à cette vigilance : que la lumière que tu nous laissée ne s'éteigne jamais, et peu importe que l'on en fasse bon ou moins bon usage ! Un jour sans doute, elle deviendra primordiale comme l'a été en son temps ton action sur les générations futures.

« Mais qui est Papus ?

« Qui ici parmi les personnes assemblées ce matin pourrait poser cette question ? Sans doute beaucoup ! Célébrissime et pourtant si mal connu. Néanmoins, je n'en ferai pas l'historique ; avec plus de cent soixante ouvrages et publications, on peut dire qu'il ne s'agit ni d'un ersatz de pensée ni d'une culture de pacotille accrochée à un folklore .

« Il suffit d'ouvrir n'importe lequel de ses ouvrages pour se faire une idée de son éclectisme.

« Qui était il ? un mage ? un astrologue ? un missionné du plan supérieur ? un saint ? À cette question la légende répondra sans doute un jour !

« Pour l'instant chacun porte en lui sa propre réponse, ceux qui le connaissent et qui l'aiment en tous cas. Quand aux autres, Ils disent ce qu'ils veulent. Ce qui en reste néanmoins est à peu près cela : *« Le vulgarisateur d'un spiritualisme*

occidental jusque là enfermé dans les salons mondains, d'un ésotérisme aristocratique, le divulgueur *des sciences ésotériques* »

« Pour ma part, je dirais le sauveteur qui sort pendant la tempête, et qui sut avec quelques autres sauver ce qui pouvait encore l'être devant le rouleau compresseur de l'industrialisation, du profit et du progrès, de la ligne égoïste des appétits matériels.

« Papus devint célèbre parmi les Initiés par le courage qu'il manifesta dans cette épreuve.

« Qu'est aujourd'hui la grande œuvre de Papus ? c'est de faire naître dans notre imagination, dans notre champ des possibles, dans notre espérance, un centre où l'on s'efforce de rester impassible devant les aléas positifs ou négatifs qui nous assaillent tout en conservant le respect de la liberté humaine, de bien faire mais aussi de mal faire, mais au moins en parfaite connaissance de cause, car c'est cela le juste équilibre.

« Aujourd'hui, Papus n'est plus un symbole à imiter, à l'égal de bien d'autres dont le nom et la mémoire nous échappent, il est devenu la force d'un symbole agissant, en nous et autour de nous, artisan discret d'une longue transformation.

« Malgré notre désir, nous ne pouvons pas vivre à l'imitation de Papus ; on ne peut refaire le chemin parcouru, nous en sommes aujourd'hui incapables, nous manquons trop de grandeur même dans nos rêves. Nous ne sommes plus que des suiveurs, nous ne sommes plus des pionniers.

« Mais une chose est cependant certaine : si nous savons avec force, **vouloir** (volonté), avec courage, **savoir** (connaissance) et avec détermination, **faire**, alors il se pourrait que nous soyons rejoints par ceux qui sont venus longtemps avant nous ici-bas pour nous montrer la voie et nous aider à poursuivre la tâche.

« Cet hommage serait incomplet si nous ne disions quelques mots de son illustre fils, Philippe, que je n'ai pas eu la chance de connaître, mais qui, je le pense, sans avoir été un second Papus, apporta au martinisme un héritage prépondérant. C'est à lui que nous devons après les années de guerre et d'obscurantisme (encore le bruit du vol noir des corbeaux, Philippe fut FFI « Forces françaises de l'Intérieur », pendant l'occupation allemande) où, nous ne les oublions pas, Constant Chevillon et Gaston Delaive trouvèrent une fin tragique, la résurgence de L'Ordre ; cela fera cinquante ans l'année prochaine.

« Il sut vouloir, il sut savoir et il sut faire, Philippe, salut à toi !

« Je terminerai simplement cet hommage plein de reconnaissance par le premier verset du psaume 133, celui de la vie fraternelle : *Voyez ! Qu'il est bon, qu'il est doux d'habiter en Frères tous ensemble.* Ps 133. (1+3+3 = 7 : Victoire !)

Philippe Collin nous a transmis
ce très beau poème de Jean Roche
que nous sommes heureux de publier.

HOMMAGE A MON MAITRE [1]

Dis nous Maître, le ciel donna-t-il à la terre
Un page précieux de l'amoureux mystère,
Quand il scella, sublime, ton front prédestiné
Du sceau que l'Esprit Saint imprime à ses Aînés ?

Dis nous, grâce à quelle mystérieuse étreinte
  Notre terre en émoi,
Recueillit dans son sein cette féconde empreinte
  Réincarnée en toi.

Dis nous, tu pris pitié de l'éternelle plainte
  Qu'exhalent les humains,
En voulant revenir dans la mortelle enceinte
  Secourir nos destins !

  Es tu l'abeille mystique
  Du rucher mystérieux
Butinant le miel des Dieux
Dans les âmes, ces fleurs symboliques
Des Mondes, ces fleurs des cieux ?

Es tu le rayon qu'on désire
Voir jaillir du regard Divin :
Nous apportes-tu le sourire
D'un archange ou d'un séraphin ?

Es-tu l'écho du Verbe céleste
Qui revenu de l'Infini,
Fidèle nous redira le Geste
Du Divin dans le fini ?

---

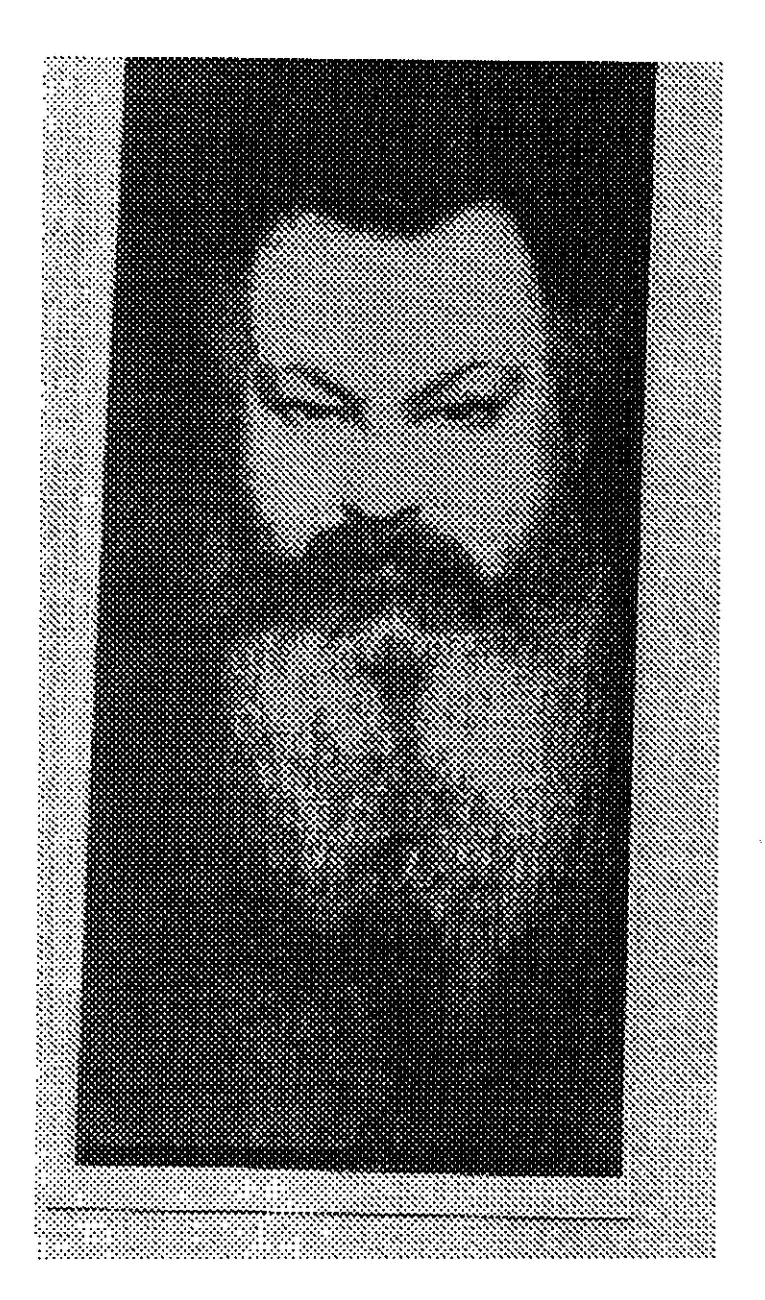
[1] C'est en retournant quelques vieux papiers que j'ai retrouvé ce poème concernant Monsieur Philippe. Il y a déjà bien eu quelques sonnets d'édités mais celui-ci reste un véritable hymne au Maître de Lyon. L'auteur en est Jean Roche (1854-1914), le père de Marcel Roche - « Michel de Saint Martin » en Révélations - qui avait suffisamment connu Monsieur Philippe pour en devenir un réel disciple.

Dis-nous, dois-tu pour mission dernière
Terrasser l'hydre du mal
Qui dresse encore sa tête altière
Sous le talon virginal ?

Qui que tu sois, notre âme a pressenti la tienne
La raison peut douter, mais quand la Vérité
S'auréolant d'amour de force et de bonté,
Fait vibrer les échos dont ton âme est gardienne
Quand empruntant la voix qui jaillit de ton cœur
Elle nous initie à la pure doctrine
Eclose sous l'effort de la bonté Divine
Que le ciel incarna dans le Christ Rédempteur,
Quand nous voyons par toi, la féconde Prière,
Trait d'union du ciel à notre triste terre,
Soulager tous nos maux comme un baume divin,
Adoucir nos ennuis, prévenir nos misères,
Régler l'avancement le sort de nos destins ;
D'un ciel clément et bon, ineffable Génie
Maître nous croyons tous à ta mission bénie.

Offre au ciel les espoirs de nos coeurs douloureux,
La trame des douleurs que chaque jour nous donne
L'effort des volontés qui subit et pardonne
Offre lui nos désirs anxieux.
Si du milieu de notre argile impure
Nous tirons un peu d'or parmi tant de souillure,
Ta main sait éprouver le métal précieux,
Elle sait dévider les fils mystérieux,
Avec lesquels se tissent les invisibles trames,
Pour de meilleurs destins préparant à nos âmes
Le vêtement harmonieux.

Jean Roche





LES LIVRES



La franc-maçonnerie traditionnelle vient de faire l'objet de deux publications que nous jugeons importantes en raison de leur apport à l'histoire de l'Ordre et à une connaissance plus juste d'une organisation si souvent décriée par des auteurs ignorants ou mal intentionnés (parfois les deux).

Irène Mainguy, bien connue pour les recherches qu'elle poursuit avec talent sur la franc-maçonnerie, nous gratifie d'un nouvel ouvrage qui est une véritable somme que l'on considérera bientôt comme indispensable à toute réflexion maçonnique approfondie. Avec une préface de Narcisse Flubacher, **« La symbolique maçonnique du troisième millénaire »** [1] constitue, d'une certaine manière, une refonte largement augmentée du célèbre ouvrage de Jules Boucher *Symbolique maçonnique* parue en 1948 qu'Irène Mainguy actualise et prolonge à la lumière des apports historiques de ces dernières années. On sait que, grâce à des chercheurs assidus et critiques, de nombreuses découvertes sont venues depuis quelques temps enrichir les études maçonniques et je pense, quant à moi et si je peux me permettre, que je ne dois pas être très éloigné de la vérité quand je soutiens que *nous vivons à présent l'âge d'or de la maçonnerie*. Pour se convaincre de la richesse de cet ouvrage, il suffit d'en parcourir déjà le sommaire et l'on constate que nul aspect de la franc-maçonnerie n'est laissée dans l'ombre. En effet, après avoir exposé le fonds initiatique des grades de l'Ordre, l'auteur analyse ses fondements, à travers ses principaux textes fondateurs, puis elle présente les cinq principales obédiences françaises et les rites qu'elles pratiquent. Il est, bien sûr, regrettable (et je sais qu'Irène ne me fera pas grief de cette parenthèse) que soient oubliés deux organismes maçonniques qui, pour être, il est vrai, *petits* par le nombre de leurs membres, n'en sont pas moins de véritables foyers d'étude et de transmission initiatique, j'ai cité : la

[1] Dervy, septembre 2001 – 490 pages, 22,50 euros (147,50 FF).

Grande Loge Traditionnelle et Symbolique « Opéra » (G.L.T.S.O.) et la Loge Nationale Française (L.N.F.). Si ces deux organismes n'ont pas coutume de voleter autour des lumières médiatiques (ce qui leur évite de s'y brûler les ailes en prêtant le flanc aux *ragots* qui font le bonheur de ceux qui entretiennent la curiosité malsaine de leurs lecteurs), ils occupent cependant une place de choix dans le « paysage maçonnique français » par le sérieux de leur recrutement et de leurs travaux et par leur attachement à l'observation rigoureuse des rites pratiqués. Gageons que, dans une prochaine réédition de son livre, Irène Mainguy aura à cœur de réparer cet oubli. Une importante bibliographie des ouvrages maçonniques généraux classés par catégories complète cet important ouvrage.

La G.·.L.·. Française du Rite Écossais Primitif vient de publier les **« Rituels pour le Travail en Triangle »** [1]. Dans son avant-propos, **Fabrice O'Driscoll** nous trace l'historique de ce rite peu connu bien qu'ancien et qui fut réveillé, en 1985, par Robert Ambelain. C'est aussi une page d'histoire maçonnique contemporaine que nous revivons grâce à cet ouvrage. Selon les auteurs, ce « Rite Écossais Primitif » est né au XVIIe siècle dans la mouvance des Stuarts et des régiments écossais et irlandais qui vinrent en France dans la suite de Jacques II, destitué et exilé. C'est à Avignon, Marseille, Toulouse et Rouen que ce rite trouva ses premières assises. De nos jours, il n'est pratiqué que par un petit nombre de maçons. Cet ouvrage contient les rituels propres aux triangles maçonniques ; un second ouvrage actuellement en préparation présentera les rituels de loges. Ces travaux témoignent de la vigueur de la franc-maçonnerie qui ne peut s'exprimer que dans sa diversité, source d'enrichissement pour tous, en même temps qu'ils apportent une pierre non négligeable à l'histoire contemporaine de l'Ordre.

Élargissant l'éventail de la *chose initiatique*, **Jean-Luc Caradeau** nous propose de suivre avec lui **« L'aventure spirituelle des sociétés initiatiques »** [2]. Remontant à l'aube des temps, l'auteur nous fait explorer les différentes formes que les sociétés initiatiques ont revêtu au fil des âges. Il est vrai que, en dépit des attaques dont

---

[1] Les Presses du Midi, 121, av. d'Orient, 83100 Toulon, sept. 2001 – 142 pages, 13, 72 euros (90 FF).
[2] Éd. Trajectoire, 6, rue Régis, 75006 Paris, 2001 – 492 pages , 22,71 euros (149 FF)

elles ont fait l'objet pour moultes raisons, les sociétés initiatiques se retrouvent à toutes les époques et dans tous les espaces géopolitiques et culturels. C'est avec un sens exceptionnel de la précision que l'auteur pénètre quelques-unes de ces sociétés initiatiques parmi les plus célèbres, un peu à la manière d'un limier qui cherche à percer un mystère derrière un fatras de documents souvent contradictoires. Il est toujours difficile de faire le partage entre la mystification et l'histoire et le mystère dont ont toujours aimé s'entourer les sociétés initiatiques (le plus souvent par simple mesure de sécurité) n'est pas de nature à favoriser le travail des chercheurs qui doivent faire la double preuve de leur esprit critique et de leur honnêteté intellectuelle. Jean-Luc Caradeau maîtrise parfaitement ces qualités essentielles du chercheur. Le chapitre qu'il consacre aux Rose+Croix du début du XVIIe siècle est une magistrale illustration de cette honnêteté. Bien sûr, la franc-maçonnerie et le martinisme trouvent leur place légitime au nombre des sociétés initiatiques et l'auteur nous en retrace les principaux moments historiques, profitant de l'occasion pour déboulonner quelques idées reçues et peu crédibles. « Fantasmes, légendes et abus » (intitulé du dix-septième et dernier chapitre de cet ouvrage) inventorie quelques unes de ces errances qui sont encore bien vivaces et ont fait tant d'ombre à la lumière initiatique.

Au toujours bien fourni rayon du mystère, nous avons trouvé quelques ouvrages qui nous ont paru intéressants.

C'est ainsi que **Gareth Knight** a publié **« Expérience des mondes intérieurs »** [1]. L'éditeur nous présente l'auteur comme « *un des plus importants praticiens actuels de l'occulte* ». Voilà qui nous encourage à découvrir son œuvre et il faut dire que cette lecture conforte dans le sentiment que les phénomènes dits occultes doivent être pris sérieusement en considération. Placé à la fois sur un plan théorique et sur un plan pratique, cet ouvrage renferme un enseignement presque exhaustif de l'art de la magie et donne de précieux conseils à l'étudiant qui désire s'engager dans cette voie semée d'embûches. Ce n'est pas Papus qui aurait démenti Gareth Knight quand celui-ci écrit, dès le début de son exposé : « *L'occultisme est une branche de la science* ». Au demeurant, on devine dans le filigrane de ces pages et de toutes les pages de ce

[1] Édiru, 6, rue du Rû, 91540 Mennecy, juillet 2001 – 288 pages.

livre la puissante silhouette de Papus, présente tout au long de ce livre.

Le docteur **Fernand Rozier** fut un élève du mage Éliphas Lévi avant de devenir un disciple de Papus. On lui doit ces **« Cours de Haute Magie »** [1] réédités sous le patronage de **Serge Caillet** qui signe le préambule « Fernand Rozier, témoin de l'invisible » [2]. Cet ouvrage est sous-titré « L'exploration du monde invisible » et c'est bien de cela qu'il s'agit, en vérité. C'est dans ce monde invisible (peut-être provisoirement) à nos yeux humains que se déroulent des phénomènes (réputés *étranges*) que le mage se doit d'explorer, de reconnaître, et d'utiliser à des fins non pas de pouvoir personnel mais de service pour les autres hommes, les *non-voyants*. Les lecteurs d'Éliphas Lévi et de Papus risqueraient d'être déçus par ce livre dans lequel Fernand Rozier reprend les grandes lignes des théories des sus-nommés s'ils ne savaient découvrir dans cette lecture quelques clés synthétiques de l'ésotérisme chrétien dont il fut l'un des acteurs au début du XXe siècle. Très complet, ce traité peut être considéré comme une approche intéressante de la magie en son acception la plus noble.

Ne quittons pas ce rayon et prenons en main un livre au titre évocateur : **« La puissance magnétique, fluide vital universel »** [3]. L'auteur, **Schémahni**, nous donne des conseils pour l'utilisation quotidienne de ce fluide vital que nos sociétés modernes ont laissé en jachère au nom du progrès scientifique. Faisant appel aux diverses connaissances secrètes qui ont traversé les siècles, l'auteur expose le pouvoir des pentacles, talismans, zodiaques, etc. qui concourent à la maîtrise des phénomènes magiques et la manière de se servir à bon escient des forces invisibles qui nous entourent.

La voyance n'est pas une inconnue pour les occultistes. Aussi, le même éditeur [4] publie-t-il les **« Confessions d'une voyante »** de

---

[1] « Le Mercure Dauphinois », 8, rue d'Alsace, 38000 Grenoble, octobre 2001 – 200 pages, 18,30 euros (120.00 FF).

[2] Ce préambule a paru, sous la forme d'un article, dans le numéro 2/2000 de la revue (pp 94-104).

[3] « Presses de Valmy », 165, rue de Paris, 94220 Charenton-le-Pont, avril 2001 – 298 pages, 120 FF.

[4] « Presses de Valmy », avril 2001 – 134 pages, 95 FF

Lydia Pascaud qui emploie cette jolie formule : « *Être voyant, c'est posséder le don de feuilleter le livre du destin rangé dans l'âme de chaque homme* ». L'auteur nous relate quelques-unes de ses expériences vécues à l'occasion de ses rencontres.

Le savoir occulte des Égyptiens et son influence en Occident ont inspiré à **Erik Hornung** un copieux ouvrage tout simplement intitulé : « **l'Égypte ésotérique** » [1]. Quittant les sentiers battus de l'égyptologie classique, l'auteur s'attache à retrouver dans le fatras des légendes le véritable visage de cette civilisation fascinante qui a engendré tant de *fantasmes* ésotériques. Il s'agit en l'occurrence d'un traité historique propre à abattre bien des tabous.

Autre grand mythe : « **L'Atlantide** » [2] et c'est le sujet du livre de **Pierre Carnac** qui l'a sous-titré : « Autopsie d'un mythe ». Laissant de côté les multiples légendes et délires de ceux qu'il appelle les *atlantomanes*, l'auteur met à contribution les dernières découvertes de la géologie, de l'océanologie, de la volcanologie et autres sciences tout aussi sérieuses et cela donne lieu à une étude rigoureuse sur l'existence passée de ce continent englouti.

Traduit du sanskrit et du tibétain par **François Chenique**, « **Le message du futur Bouddha** » [3] postule que *nous sommes tous des germes ou des embryons de bouddhas*. Dans ce volume, figurent les textes originaux du message en sanskrit et en tibétain.

Le *vampire* n'a pas cessé d'alimenter notre imaginaire et l'on voit, périodiquement, paraître des ouvrages qui nous rappellent cette légende si tenace. Ainsi, **Pascal Viroux** veut voir dans cette affaire de vampire « *un des secrets fondamentaux de l'humanité* », ce qui fait l'objet de son livre « **La Voie du dragon ou la Révélation du vampire** » [4]. C'est un ouvrage qui se lit comme un roman captivant.

Restons dans le domaine des légendes et ouvrons le livre de **Marc de Smedt** qui nous invite à découvrir « **La légende de Talhuic** » [5],

---

[1] Éditions du Rocher, octobre 2001 – 276 pages, 21 euros (137.75 FF).
[2] Éditions du Rocher, octobre 2001 – 244 pages, 18 euros (118,07 FF).
[3] Dervy, octobre 2001 – 486 pages, 21,50 euros (141,03 FF).
[4] Dervy, septembre 2001 – 342 pages, 19 euros (124,63 FF).
[5] Albin Michel, octobre 2001 – 130 pages, 12,04 euros (79 FF).

véritable quête initiatique à travers trois passages : l'homme-poussière, l'homme-végétal, l'homme-animal.

Saluons enfin la réédition de cet ouvrage fondamental que fut **« Initiation à la kabbale hébraïque »** [1], d'**A.D. Grad**. Les mystères de la kabbale sont présentés ici avec intelligence et tous ceux qui se passionnent pour l'étude cabbalistique savent qu'ils trouveront dans ces pages matière à une réflexion approfondie.

Nous avons également reçu d'Albin Michel : **« Moïse »**, de Jean Blot, **« Mahomet »**, de Salah Stétié, **« Éloge du bon sens »**, de Marc de Smedt, **« Le mariage intérieur en Orient et en Occident »**, du docteur Jacques Vigne, **« En chemin vers le Bouddha »**, d'Olivier Germain-Thomas, les **« Poèmes tibétains de Shakbar »**, traduits par Matthieu Ricard, **« Les deux visages de Dieu »**, de Michel Théron, **« L'harmonie parfaite d'Ibn 'Arabî »**, **« Célébration de la Paternité »**, **« Célébration de la Lumière »**, **« Célébration de l'Offrande »**.

LES REVUES

En ce dernier trimestre de l'année 2001, nous n'avons reçu que peu de revues.

« LES AMITIÉS SPIRITUELLES » [2], n° 208, octobre 2001, nous offre, entre autres, quelques propos sur la préparation à la prière et une belle dissertation sur « l'amour du prochain ».

« ATLANTIS » [3], n° 406, est consacré à la femme, à « l'éternel féminin », à « Marie, la Magdaléenne », à « la femme, inspiratrice du couple ».

[1] Éditions du Rocher, octobre 2001 – 164 pages, 14,50 euros (95,11 FF).
[2] BP 236, 75624 Paris Cedex 13.
[3] 30, rue de la Marseillaise, 94300 Vincennes.

INVENTAIRE DES REVUES DE LA NOUVELLE SÉRIE DISPONIBLES au 31 DÉCEMBRE 2001.

1953 – 1 – 3 – 4 – 5 – 6	1954 – 1 – 2 – 4	1955 – 1 – 2 – 3 – 4
1956 – 1 – 2 – 3 – 4	1957 – 2	1958 – 1 – 2
1960 – 1 – 2 - 3 – 4	1961 – 1 – 2 – 3	1962 – 1 – 2 – 3 – 4
1963 – 2 – 3 – 4	1964 – 1 – 3 – 4	1965 – 1 – 2 - 3 – 4
1966 – 1 – 2 – 3 - 4	1967 – 1 – 2 - 3/4	1968 – 1 – 2 – 3 – 4
1969 – 1 – 2 – 3 – 4	1970 – 1 – 2 – 3 – 4	1971 – 1 – 2 – 3 – 4
1972 – 2 – 3 – 4	1973 – 1 – 2 – 3 – 4	1974 – 2 - 3
1975 – 1 – 2 – 3 – 4	1976 – 1 – 2 – 3 – 4	1977 – 1 – 3 – 4
1978 – 1 – 2 – 3 – 4	1979 – 1 – 2 – 3 – 4	1980 – 2 – 3 – 4
1981 – 1 – 3 – 4	1982 – 1 – 2 – 3 – 4	1983 – 1 – 2 – 3 – 4
1984 – 1 – 2 – 3 – 4	1985 – 1 – 2 – 3 – 4	1986 – 1 – 2 – 3 – 4
1987 – 1 – 2 – 3 – 4	1988 – 1 – 2 – 3 - 4	1989 – 1 – 2 – 3 – 4
1990 – 1 – 2 – 3 – 4	1991 – 1 – 2 – 3 – 4	1992 – 1 – 2 – 3 – 4
1993 – 1 – 2 – 3 – 4	1994 – 1 – 2 – 3 – 4	1995 – 1 – 2 – 3 – 4
1996 – 1 – 2 – 4	1997 – 3 – 4	1998 – 1 – 2 – 3 – 4
2000 – 1 – 2 – 3 – 4	2001 – 1 – 2 – 3 – 4	

Chaque numéro disponible est cédé au prix de 5 euros T.T.C. (port compris). Un tarif dégressif peut être envisagé pour une acquisition importante.
Pour les numéros qui ne sont plus disponibles, il est possible d'avoir des photocopies au prix de 0,09 FF T.T.C. la page. (port compris).

Nous n'aimons guère parler d'argent dans cette revue mais il se trouve qu'en cette fin d'année 2001 les circonstances nous y obligent. En effet, à partir du 1er janvier 2002, la monnaie légale sera l'euro, le franc ayant rejoint les antiquités au très beau Musée de la Monnaie à Paris.

Aussi, à partir de ce numéro, vous trouverez nos tarifs énoncés en euros et, provisoirement et entre parenthèses, leur équivalence en francs français. C'est donc en euros, comme vous le savez, que vous devrez dorénavant acquitter vos réabonnements à la revue.

Pour nous, cela représente un travail supplémentaire. Comme vous ne l'ignorez pas, toutes les tâches de conception, de rédaction et d'administration de la revue sont assurées bénévolement, les abonnements servant à couvrir les frais d'impression, de façonnage et de routage. Ainsi, pour des raisons pratiques que vous comprendrez sans peine et afin d'alléger quelque peu notre travail administratif, nous avons pensé souhaitable d'arrondir en chiffres ronds nos différents tarifs d'abonnement.

France, pli ouvert : 23 euros (150,87 FF), soit + 0,87 FF de différence ;
France, pli fermé : 26 euros (170,55 FF), soit + 0,55 FF de différence ;
UE – DOM – TOM : 31 euros (203,35 FF), soit + 3,35 FF de différence ;
Étranger (avion) : 38 euros (249,26 FF), soit – 0,74 FF de différence ;
Soutien : 43 euros (282,06 FF), soit + 2,06 FF de différence.

Si l'on tient compte du fait réel que nos tarifs sont inchangés depuis maintenant sept ans, c'est-à-dire depuis 1993, nous nous sentons fondés à penser que ces augmentations minimes et n'ayant d'autre intérêt que celui de faciliter notre tâche ne devraient pas constituer un obstacle à la fidélité qui est la vôtre.

Nous vous remercions de votre confiance et vous assurons que, pour aussi longtemps que cela nous sera permis par la Providence, nous mobiliserons tous nos efforts pour vous offrir une revue de qualité comme l'ont toujours fait nos illustres prédécesseurs, Gérard Encausse (Papus) et son fils, notre cher Philippe Encausse.

Que Dieu et les Maîtres Passés nous soient en aide !

L'Initiation

CAHIERS DE DOCUMENTATION ÉSOTÉRIQUE TRADITIONNELLE
REVUE DU MARTINISME ET DES DIVERS COURANTS INITIATIQUES

BULLETIN D'ABONNEMENT 2002

à recopier ou photocopier et à envoyer rempli, signé et accompagné du paiement (chèque bancaire ou postal) à :

Revue l'INITIATION
69/89, rue Jules Michelet
92700 COLOMBES
Compte chèques postaux : 8 288-40 U PARIS

Veuillez m'inscrire pour un abonnement d'un an (janvier à décembre)
4 NUMÉROS PAR AN
à dater du premier numéro de l'année 2002

Nom..*Prénom*......................................
Adresse..
Code postal..........................*Commune*..
Date et Signature..

TARIFS 2002 (inchangés depuis sept ans)

France, pli ouvert..................................	**23 euros**	**(ou 150,87 FF)**
France, pli fermé...................................	**26 euros**	**(ou 170,55 FF)**
U.E. - DOM – TOM.............................	**31 euros**	**(ou 203,55 FF)**
Étranger (par avion)............................	**38 euros**	**(ou 249,26 FF)**
ABONNEMENT DE SOUTIEN	**43 euros**	**(ou 282,06 FF)**

Nota : Les abonnés résidant à l'étranger (hors U.E.) doivent effectuer leur paiement EN EUROS, payables dans une succursale de banque française.

Le prix d'achat de chaque numéro antérieur à l'année en cours est de 5 euros (32,80 FF)